HISTOIRE

Des trois derniers

EMPEREURS DES TURCS.

Depuis 1623. jusqu'à 1677.

Traduite de l'Anglois du S^r. RICAUT.

Par de Rosemond

TOME TROISIE'ME.





Suivant la Copie Imprimee

A PARIS,

Chez la Veuve LOUIS BILLAINE.

MDCLXXXIII.





SUITE DE L'HISTOIRE DE MAHOMET IV.

En l'An de Jesus Christ 1663. *& de l'Hegire* 1074.

COMME nous avons déja dit; le Baron de Goez estoit arrivé à Bude vers la fin de l'année 1662. pour faire de nouvelles ouvertures de paix. Il avoit fort avancé le traité avec Ali-Bacha: La plus grande partie des articles étoit réglée. Il ne restoit presque plus qu'une seule difficulté, qui regardoit là possession de Zekelhid; encore avoit-on trouvé à cet égard, un milieu qui satisfaisoit les deux partis; à sçavoir que cette place seroit remise entre les mains du Prince de Transsylvanie. Dans une telle disposition d'affaires, tout le monde crût que la paix estoit concluë avec l'Allemagne; & que le faix de la guerre alloit tomber sur la Dalmatie; Et néanmoins les desseins des Turcs estoient tout autres, ainsi que nous le verrons dans la suite. Les Allemands se laissérent si bien tromper à cette bonne foy apparente, que le Prince Porcia, premier Ministre de la Cour de Vienne, négligea de faire des preparatifs. Le Résident que l'Empeur avoit à Constantinople, manda plusieurs fois au Prince, que ces démonstrations d'amitié, estoient une ruse de la Porte, qui ne tâchoit que d'endormir le Conseil de l'Empereur. Mais ses avis n'ébranlérent point la résolution de Porcia; & ce grand homme, qui jusques là avoit fait paroître une prudence consommée, fit une faute grossiére, non seulement contre les maximes d'Estat, mais même

1663.

Les Turcs trompent les Allemands.

1663. contre le bon sens ; puisque le bon sens & la Politique disent également à un Prince, qu'il faut se défier d'un voisin qui arme, & que l'on doit faire des apprests de guerre, à mesure que ce voisin avance ses preparatifs. Au lieu de cela, le Prince obstiné à ne point faire de levées, répondit au Resident qu'un Ministre habile devoit penetrer les resolutions du cabinet, sans s'arréter aux bruits communs.

Au cœur mesme de l'Hyver, le Visir se disposa à entrer en action, & nomma les Caïmacans, ou Officiers, qui gouvernent en l'absence du premier Ministre. Mustapha-Bacha, son beau-frere, qui estoit alors General de la Mer, & qui est aujourd'huy * Premier Visir, fut fait Caïmacan d'Andrinople, residence du Grand-Seigneur : Ismaël Bacha de Bude, fut fait Caimacan de Constantinople. Cependant on travailloit sans relâche à s'assurer de toutes les choses necessaires pour la campagne. Scutari & le Serrail avoient fourni quatre-vingt piéces de canon, dont la meilleure partie estoit d'un trés-gros calibre ; & avoit servi au siége de Babylone. Cette artillerie avoit esté envoyée à Belgrade par le Danube, avec une grande quantité de munitions & de provisions. Les Princes de Moldavie & de Valachie avoient reçû ordre de presser leurs preparatifs, & de tenir prestes les provisions qu'ils devoient fournir, comme des moutons, des bœufs, du ris, & plusieurs choses de cette nature. Ensuite, on fit publier une Ordonnance, Que tous les Soldats qui recevoient une aspre de paye du Grand Seigneur, se tinssent en estat de marcher.

Vers le quinziéme de Fevrier, la queüe de cheval fut arborée à la porte du Visir. C'est le signal que l'on donne ordinairement en Turquie, pour faire sçavoir que l'on partira dans un mois : & on le donne afin que quelques soldats ne se dispensent de suivre l'armée, sous pretexte de n'avoir pas esté avertis d'assez bonne heure. L'impatience du Grand-Seigneur

gneur luy permit à peine d'attendre jusques à l'Equinoxe, qui estoit le temps de la marche. Quelquefois on le voyoit résolu à partir avant le gros de l'armée, & il disoit que le Visir le suivroit avec le reste des troupes, & que cependant, ceux qui auroient de l'affection & du respect pour leur Empereur, l'accompagneroient. Les plus sages de ses Conseillers, comme le Visir & le Moufti, luy remontrérent, que ses desseins ne pouvoient presque réussir, s'il ne modéroit, ou s'il ne cachoit son impatience. Il consentit à le faire, quoy qu'avec peine. Mais rien au monde ne fut capable de l'arracher à ses exercices ordinaires; & encore moins de le faire résoudre à coucher une seule nuit dans son Serrail de Constantinople. Il l'abandonna, pour se retirer à Daout-Bacha, petit Palais, qui en est à quatre milles, ou environ. On fut assez partagé sur la cause d'un si grand dereglement. Presque tout le monde le regardoit comme un fruit de la legereté naturelle de ce Prince, qui ne pouvoit demeurer en un mesme lieu; ou comme un effet de la passion excessive qu'il avoit d'aller à la chasse, & de monter à cheval. Et certainement, les bois & les plaines faisoient toutes ses delices. Mais les plus prudens jugeoient assez, que l'aversion du Grand-Seigneur pour la capitale de ses Estats, & le choix qu'il vouloit faire d'une nouvelle residence, n'estoient pas l'effet d'un déreglement d'esprit; Qu'au contraire, cette conduite estoit l'effet d'une crainte judicieuse, & que le Sultan se déroboit par ce moyen à l'insolence des Janissaires. Aussi pour en parler veritablement, la discipline militaire ne retenoit plus les soldats dans le devoir, depuis la mort de Kiuperli. Et si l'on en croit les principaux d'entre les Turcs, le Grand-Visir n'entreprit la guerre d'Allémagne, que pour donner de l'occupation aux troupes, que l'oisiveté avoit rendu insolentes & mutines, & pour assurer par là sa vie, sa fortune & son pouvoir.

1663. Impatience du Grand-Seigneur.

1663. L'Equinoxe estant arrivé, les Ministres ne pûrent jamais obtenir du Grand-Seigneur un retardement de peu de jours. Car encore que la saison fust peu favorable, & qu'il plust continuellement, on ne laissa pas de dresser les tentes. Le vent les jetta par terre. Mais quoy qu'il en fust, l'impatient Empereur partit le neuviéme jour de Mars, avec ses Ministres, & les forces qu'il trouva prestes à marcher. La cavalcade qu'il fit en sortant de Constantinople, merite assez que nous en disions quelque chose.

Cavalcade du Grand-Seigneur, en sortant de Constantinople.

D'abord, on voyoit marcher avec une grande gravité, les divers ordres d'Officiers civils & militaires, distinguez les uns des autres par les habits, & par les caparassons de leurs corps. Les Santons suivoient avec leur habillement sauvage; & aprés eux paroissoient ceux de la race de Mahomet, appellez Emirs. Le Grand-Visir & le Moufti s'avançoient ensuite, tous deux sur une mesme ligne: Le Visir avoit la gauche, qui en Turquie est la main d'honneur entre les gens d'épée, parce que c'est le costé de l'épée. Le Moufti estoit à la droite, que les gens de Loy regardent comme la place la plus honorable, à cause que la main droite est celle qui tient la plume. Le cheval du Grand-Visir avoit un harnois couvert de plaques d'or; & l'on portoit devant ce Ministre, trois Tughs, ou queües de cheval. A sa suite étoient trois cens cinquante Pages, tous jeunes hommes, tres-bien montez, & armez de jaeques & de cottes de maille. Aprés eux venoient les *Saicks*, & les *Solacks*, espece de Valets de pied du plus haut rang, & qui approchent de plus prés la personne du Grand-Seigneur. Les prémiers estoient vestus de casaques en broderie, & portoient le bonnet d'or batu. Pour les Solacks, ils avoient la plume, & estoient armez d'arcs & de fléches. On vit ensuite amener neuf chevaux de main du Sultan. Leurs harnois estoient enrichis de pierreries d'une valeur inestimable. Immédiatement avant la personne du Grand-

Sei-

Seigneur, on conduisoit un chameau, qui estoit chargé de l'Alcoran ; que l'on avoit enfermé dans une cassette couverte d'un drap d'or. Le Prince venoit enfin, ayant une veste de drap d'or, doublée d'une martre zebeline de plus beau noir que l'on puisse trouver. Cette veste estoit soûtenuë aux deux côtez par quatre Pages. Sa Hautesse estoit suivie d'un bon nombre d'Eunuques & de Pages, qui avoient de grands bonnets rouges, travaillez d'or. Ces Eunuques & ces Pages avoient pour armes la Lance, & portoient la cotte de maille. Outre cela, ils avoient chacun une petite serrure, ou un cadenas à chaque costé de la teste ; honneur affecté à ceux qui sont de la Chambre Royale. La cérémonie estoit fermée par une foule prodigieuse de bas Officiers, avec la principale Compagnie des *Spahis*, forte de dix-huit cens hommes ; & commandée par le Selictar-Aga. Ce fut de cette maniére & en cet ordre que l'on se rendit au camp. 1663.

Les tentes estoient dressées sur une petite éminence ou colline, à une lieüe & demie de Constantinople. On en comptoit environ deux mille, qui estoient rangées sans ordre & sans symmétrie. On voyoit au milieu du camp celle du Prince. Elle surpassoit toutes les autres en hauteur, aussi bien qu'en magnificence. Le dedans estoit relevé d'une riche broderie d'or, & les piliers qui soûtenoient ce superbe pavillon, estoient couverts de plaques d'or. L'enceinte * de ses murailles, s'il m'est permis de les appeller ainsi, renfermoit tous les offices du Serrail, tous les détachemens & les appartemens pour les Pages, & des *Chiosks*, ou cabinets de plaisance pour l'Esté. Il ne me fut pas permis de pénétrer jusques dans l'intérieur de cette tente : Mais par les lieux que tout le monde peut voir, & que je vis, il me fut aisé de juger de la grandeur & des richesses de ce Palais mobile, qui surpassoit assurément tout ce que nous avons de plus beau en ce genre. A la droite

Somptuosité des tentes de Turquie.

* En Turc le *Perdeh.*

1663. de la tente du Grand-Seigneur, on voyoit celle du Premier Visir, qui estoit si riche & si somptueuse, que je l'eusse crüe la plus-belle du monde, si je n'eusse point veu la premiere. Pour finir cette digression, je puis dire qu'il n'y a rien, où la pompe des Empereurs Ottomans paroisse plus avantageusement qu'en cette rencontre; puisque leurs maisons portatives vont du pair avec les Palais d'Europe, dont nous faisons le plus d'état. On m'assura que la tente du Grand-Seigneur avoit cousté cent quatre-vingt mille écus.

Le seiziéme du mois, l'on commença à décamper; & les Janissaires se mirent en marche, commandez par leur Aga. Le Grand Seigneur partit le dix-septiéme, avec ses Ministres & les Spahis. Il abordoit de tous costez en Asie, des troupes qui venoient des parties Orientales de l'Empire; comme de Damas, d'Alep, de l'Arabie, d'Erzerum, & de Bagdet. On ne faisoit que transporter des soldats d'Asie en Europe, & les barques alloient continuellement de Scutari vers Constantinople. Toutes les routes qui conduisoient à Andrinople, estoient couvertes de soldats, & les villages en estoient remplis; comme si l'Asie entiére eust resolu d'inonder toute l'Allemagne. Pour presser la marche, on fit connoître par une Ordonnance, le lieu & le temps du rendez-vous. L'armée eut ordre de se trouver à Sophie, au petit Biram, qui devoit estre vers la fin d'Avril. Il fut arresté, que les troupes se rafraîchiroient à Sophie, pendant quelques jours. Avant son départ, le Visir envoya querir Ballarino, voulant faire croire que l'intention du Grand-Seigneur estoit de traiter avec le Senat; bien qu'il y eust à Scutari vingt mille hommes prests à marcher en Dalmatie, & à joindre d'autres troupes en Bosnie, & en Croatie. Quoyqu'il en soit, cette feinte n'eut aucun succés; sinon qu'elle fit juger aux Venetiens sous quels termes ils pourroient faire la paix, si la guerre d'Hongrie

grie demandoit toutes les forces du Grand-Seigneur. 1663.

Ballarino, qui avoit tout seul le soin des affaires de la Republique, estoit accablé de tous les chagrins, que pouvoit causer leur mauvais succés. Et cependant, comme si ces chagrins publics n'eussent pas esté assez sensibles, on trouva moyen de luy en susciter de domestiques Un avis, dont les auteurs n'ont jamais pû estre connus, porta les Turcs à visiter sa maison. Entr'autres choses, ils y trouverent deux images en toile, dont l'ouvrage estoit partie de laine, & partie de coton. Ils les regarderent comme autant de sortileges; & parce que l'une representoit un homme, & l'autre une femme, ils n'hesiterent point à prononcer, Que c'estoit le Grand-Seigneur, & la Reine Mere; Que le Sorcier les vouloit faire mourir de langueur, & peu à peu, en fourrant des aiguilles & des épingles dans les parties de ces images, où devoient estre le cœur & le foye, ce qui conviendroit assez aux enchantemens de Medée*. Le soupçon fut augmenté par le rapport des voisins. Comme ils avoient souvent entendu le Prestre chanter Vespres, & dire les Litanies, ils crûrent & déposerent, qu'ils luy avoient oüy prononcer, quoyque sourdement, les mesmes paroles, dont les Sorciers ont coûtume de se servir. On resolut d'arrester le Prestre, & de le faire punir comme Magicien. Mais ce Religieux, qui estoit un Provincial de Saint François, eut la prudence de se dérober de bonne heure à la fureur de ses ennemis. Tandis qu'il estoit en lieu seur, Ballarino appaisa les Turcs, par des charmes plus puissans & plus naturels, que ceux dont on l'accusoit de s'estre servir.

In jecur urget acus.

Le dessein du Grand-Seigneur estant de faire les plus grands efforts du costé de terre, la Republique de Venise commença à ne plus tant craindre pour l'Isle de Candie. Ses principaux soins furent

1663. de pourvoir à la fureté de ſes Eſtats de terre ferme. Le Baron Spaar fut nommé Général de Dalmatie ; & partit accompagné d'un bon nombre d'Officiers ; comme le Marquis *Maculani*, le Comte *Hector Albano*, Charles *Martinengo*, & *Roverelli* Comte de *Caudes*, *Grimaldi*, *Echenſeldi*, & pluſieurs autres. Au meſme temps *Franciſco Moroſini* fut envoyé au Frioul, en qualité de Provéditeur Général ; avec une autorité abſoluë. Ainſi le Senat ſe mit en bonne poſture du coſté de terre, comme il avoit fait à l'égard de ſes places maritimes.

Le Biram eſtoit cette année à la fin du mois d'Avril. Le Viſir & ſon armée ſe trouvérent au rendez-vous à Sophie, où l'on fit alte pour quelques jours, & où l'on prit des meſures pour l'execution des deſſeins du Grand-Seigneur. La Cour de Vienne ne ſongea qu'à conjurer un orage, qu'elle pouvoit difficilement ſoûtenir, & à arréter la marche d'une armée formidable, que commandoit le Premier Miniſtre de la Porte. Pour cet effet, l'Empereur envoya au camp un Courier, avec des propoſitions tres-avantageuſes ; par exemple, que le fort du Comte de Serin, le ſujet, ou tout au moins le prétexte de la guerre, ſeroit démoli. Le Courier offrit encore des choſes, qui n'avoient jamais eſté ni propoſées, ni meſme prétenduës par les Turcs. Mais le Viſir voulut à peine écouter cet Envoyé. Au contraire, il redoubla ſes demandes, à meſure qu'il avançoit : car il eſtoit déja en marche, quand le Courier l'avoit joint. Les Turcs demanderent donc, que Serinſwar fuſt ; non démoli, mais cedé au Grand Seigneur ; en fort bon eſtat, avec toute l'artillerie & toutes les munitions qui y eſtoient. Ce qu'il y a de probable, c'eſt que quand meſme on les auroit ſatisfaits à cet égard, ils n'en fuſſent pas demeurez-là ; que leur eſprit ſe fuſt élevé, autant que celuy de leurs ennemis fuſt tombé ; & qu'ils n'euſſent pas accepté des avantages moins conſiderables, que

ceux qu'ils pouvoient attendre des efforts d'une armée nombreuse. Ainsi le Courier fut congédié ; & il s'en retourna vers son Maistre, sans avoir réüssi dans sa Commission. Pour ce qui est du Résident de l'Empereur, on ne luy accorda pas la mesme grace. Les Turcs le retinrent dans leur camp, pour s'en servir à faire la paix, quand on seroit las de la guerre. 1663.

Irruption des Cosaques en Tartarie.

En ce temps-là, la Tartarie estoit continuellement infestée par les Cosaques, qui commençoient à devenir formidables. Sous la conduite d'un Pescheur du Borysthene, que ses grands biens & ses succés rendoient un ennemi dangereux, ils s'approcherent d'Osac, la meilleure forteresse & la clef de Tartarie. Ils estoient aussi maistres de la mer, & y faisoient tous les jours des courses, que l'on ne pouvoit arréter ; leur flotte estoit d'environ cent cinquante voiles, tant galéres que Saïques : De maniere que le Cham fut obligé de demander quarante galéres au Grand Seigneur, pour leur opposer. Mais un accident impréveu dissipa en moins de rien toute cette grande flotte de Cosaques, qui voulant passer des Palus Méotides ou de la mer de Zabache dans la mer noire, par le détroit de Colchos, firent naufrage. La pluspart de leurs vaisseaux y perirent ; & le reste perdit tellement courage, que douze galéres envoyées par le Grand-Seigneur, qui n'en pouvoit pas préter davantage, les repousserent jusques aux bords du Borysthene. Le reste de la flotte des Turcs, qui avec les galéres des Beys ne faisoit pas plus de trente voiles, partit de Constantinople, plus par parade, ou pour lever le tribut de l'Archipel, ou enfin pour satisfaire le peuple, que dans le dessein d'entreprendre quelque chose contre les Venetiens. Aussi cette flotte demeura tout l'Esté à Mitylene, & n'osa se mettre en marche, de peur d'estre forcée à se battre.

Quoy que les Tartares eussent assez d'occupation chez eux-mesmes, ils ne furent pas pour cela dispensez

1663. ſez de ſe joindre au Grand-Viſir, qui approchant de la frontiere de Hongrie, leur envoyoit Couriers ſur Couriers, pour preſſer leur marche. Voyant qu'ils ne faiſoient point de diligence, & que peut-eſtre ils avoient de l'averſion pour cette guerre, il envoya des ordres bien plus formels au Cham des Tartares, & le menaça de le dépoſer s'il ne faiſoit marcher ſon armée. Ces nouveaux ordres jetterent le Roy Tartare en un aſſez grand embaras. Il n'ignoroit pas à quels dangers il s'expoſoit en irritant le Grand Seigneur; Mais il ne craignoit gueres moins les irruptions des Coſaques, que la colere du Sultan. D'ailleurs, il ne vouloit pas mécontenter ſes ſujets, qui ſouhaitoient que le feu de la guerre fuſt entierement éteint chez eux, avant qu'on les engageaſt en une guerre étrangere, qui ne les regardoit pas directement. Ils rémontrerent au Viſir, qu'il leur eſtoit impoſſible de partir qu'aprés la moiſſon; à moins que de laiſſer leurs grains ſur la terre, & de s'expoſer à une famine, qui feroit perir les habitans, & dépeupleroit le païs. Et ils avoient raiſon en cela: Car les Tartares ne ſont point comme les autres nations, qui lors qu'elles vont à la guerre, laiſſent toûjours aſſez de monde pour cultiver les terres, & pour faire toutes les choſes, où le public eſt intereſſé. Pour eux, comme ils ne vivent que de pillage, ils marchent tous; & à moins qu'on ne ſoit, ou impotent, ou trop vieux, on ne ſe peut diſpenſer de porter les armes. C'eſt dans leur carquois & dans leurs fléches, qu'ils trouvent leur ſubſiſtance; de ſorte que quand ils ſont en campagne, les villes & les villages ne ſont ni habitez, ni deffendus que par des femmes. Mais rien ne fut capable de ſatisfaire les Turcs, qu'une aveugle obeïſſance à leurs ordres. On ne put goûter ni les excuſes, ni les raiſons des Tartares. On les menaça de la déſolation entiere de leur païs, s'ils ne s'acquittoient promptement de leur devoir; & l'Emrahor, ou Ecuyer du Grand-Seigneur, fut

Maniére de vivre des Tartares.

Ils ſont derechef menacez par les Turcs.

chargé

chargé de les aller avertir. Comme la moiſſon 1663.
eſtoit quaſi achevée, le Cham promit d'envoyer ſon fils aiſné, à la teſte de ſoixante dix mille hommes. Il ſe preparoit à tenir parole, & preſſoit meſme la marche de ſon armée, quand le bruit courut que l'on eſtoit ſur le point de s'accommoder, & qu'il y avoit un traité entre les deux Empereurs. Cette nouvelle fit trembler tous les ſoldats, qui n'ont jamais d'autre paye, que leur butin. Ils apprehenderent d'eſtre contraints de s'en retourner à vuide. Sur cela, ils réſolurent de ne point marcher, que le Grand-Seigneur ne leur euſt permis de ſe récompenſer ſur les biens & ſur les perſonnes de ſes ſujets de Moldavie & de Valachie. Ils l'envoyérent prier d'y conſentir; & ce Prince, qui d'un coſté ne compte pour rien ſes ſujets Chrétiens, & qui d'ailleurs a un grand beſoin des Tartares, trouva cette propoſition raiſonnable, & donna les mains à ce qu'on luy demandoit.

HISTOIRE D'ASAN-AGA, MOSAYP OU FAVORY *du Grand-Seigneur.*

TAndis que le Grand-Viſir arrivoit ſur la frontiére, avec une armée nombreuſe, & ſe diſpoſoit à entrer en action, le Sultan prenoit à Andrinople ſes divertiſſemens ordinaires, alloit à la chaſſe, montoit à cheval, & lançoit le dard. Un jour qu'il s'occupoit à ces exercices, il jetta les yeux ſur un jeune Polonois de ſon Serrail, qui lui parut plus adroit & plus agile que les autres. Il conçut pour luy une affection ſi violente & ſi prompte, qu'on n'eut pas

1663. pas de peine à juger, que comme elle n'avoit aucun fondement, elle n'auroit point de durée. Suivant l'exemple de ses predecesseurs, qui n'avoient jamais fait difficulté de prendre des Favoris, non seulement en l'absence d'un Visir, mais mesme à sa veuë, le Grand Seigneur résolut de rendre public le choix qu'il venoit de faire d'Asan-Aga pour son Mosayp. La fortune de ce jeune homme alla si loin en trés-peu de temps, que l'on eust dit qu'il estoit, non l'un des moindres sujets du Sultan, mais son Associé à l'Empire. Et en effet, il marchoit toûjours à costé du Grand-Seigneur; & l'on ne voyoit point de différence entre le Prince & le Favori, ni pour la magnificence des habits, ni pour la bonté des chevaux. La Reine Mere, le Kuzlir-Aga, les riches Eunuques du Serrail, les Caïmacans de Constantinople & d'Andrinople, les principaux Officiers & les Ministres; tout eut ordre de luy faire des presens. Les uns luy donnérent des pierreries; d'autres de l'argent & d'autres plusieurs choses de prix. Chacun alla adorer ce Soleil levant, qui faisoit & l'entretien & l'étonnement de toute la ville. On ne parloit plus que d'Asan Chelabei, Asan le parfait, Asan le seul favori de la fortune, & l'Idole de l'Univers. Une élevation si surprenante ne pouvoit estre que sensible à la Reine-Mere, & au Kuzlir-Aga, qui avoient de leurs propres creatures à avancer. Ils travaillerent de concert à le ruiner, & firent si bien, qu'ils luy susciterent l'envie & la haine de toute la Cour. Le Grand-Visir ne fut pas des derniers à sçavoir ce qui se passoit, luy qui avoit le plus d'interêt à détruire le nouveau Mosayp. Il s'apperçut du danger que sa fortune couroit, si Asan avoit assez de bon-heur & de conduite pour se conserver. Mais il jugea prudemment, que cette nouvelle affection avoit fait une puissante impression sur l'esprit du Grand-Seigneur; qu'il n'y auroit pas de sureté à entreprendre ouvertement la perte du Favori, & qu'il faloit y travailler d'une maniere plus délicate

licate & plus couverte. *Il n'y a pas de plus dangereux ennemis, que ceux qui donnent des loüanges*, dit un Ancien *. Le Visir, qui n'ignoroit pas cette maxime, écrivit au Grand-Seigneur à l'avantage d'Asan-Aga, & loüa extremement sa Hautesse du choix illustre qu'elle avoit fait. *Il ajoûta, Que jamais elle n'eust pû prendre pour son Favori une personne plus accomplie; mais qu'aussi c'estoit dommage que tant de belles qualitez, qui pouvoient estre utilement employées pour la gloire de l'Estat, demeurassent comme ensevelies parmi les délices & dans la mollesse d'un Serrail; Qu'enfin un homme, qui avoit autant de capacité & d'éducation qu'Asan-Aga, qui s'estoit perfectionné à la Cour & au Serrail dans toutes les connoissances nécessaires pour les grands emplois, méritoit d'estre fait Bacha; & que sa Hautesse luy devoit donner un Gouvernement, puis qu'il en estoit trés-digne.* Cependant la Reine-Mere & le Kuslir Aga ne négligeoient rien pour ruiner cette nouvelle grandeur, contre laquelle ils se déclarerent hautement, sans se servir des mesmes artifices & des mesmes détours que le Visir: Aussi leur differente maniere d'agir eut un succés different. Le Visir, qui s'estoit conduit avec beaucoup d'adresse, en fut quitte pour quelques réprimandes. On luy défendit seulement de se mesler des choses qui touchoient de si prés les inclinations de son Maître: Au lieu que le Kuslir-Aga fut détruit d'un seul mot du Favory, qui le fit priver de sa Charge, & luy eust fait perdre la teste, sans les puissantes sollicitations de la Reine-Mere. Mais cette Princesse fit changer, quoy qu'avec peine, l'Arrest de mort en une Sentence de bannissement au Grand Caire. Comme le *Baltagi-Bachi*, c'est à dire le Capitaine de cette partie des Gardes, qui portent des haches, & sont employées à couper du bois pour l'usage du Serrail, estoit de la mesme conspiration que l'Eunuque, il fut condamné à la mesme peine. On les fit partir en diligence l'un & l'autre pour Egypte. Depuis fort-long-temps, le Caire est le lieu, où l'on

1663.

* Tacite.

Le Kuslir-Aga banni.

Comme aussi le Baltagi-Bachi.

relégue

1663. relégue les mal-heureux Courtiſans, qui ont amaſſé de grands biens durant leur faveur, qui en ont gouſté les fruits, & qui à la fin ſont dépoüillez de ces meſmes biens, & réduits à finir leurs jours dans un triſte banniſſement. Le Kuſlir-Aga, dont nous venons de parler, avoit eſté Chef des Eunuques des femmes du Serrail, & avoit amaſſé en cette Charge des tréſors prodigieux. Il eſt certes ſurprenant & incroyable, qu'un Négre, de qui le teint bazané & la perſonne n'inſpiroient que du mépris; un homme que la nature avoit creé d'une couleur differente de celle des creatures les plus parfaites; un miſerable, qui n'eſtoit dans ſon origine qu'un eſclave, dont l'on n'avoit jamais donné plus de cent piéces de huit; Que cet homme, dis-je, ait eſté comme accablé des faveurs de la fortune; qu'il ſe ſoit vû des tréſors qui euſſent ſuffi à un Souverain. Outre les chameaux & les mulets, qui devoient porter ſon bagage, il avoit neuf cent chevaux, entre leſquels on pouvoit trouver cent chevaux de main, qui valoient ſept ou huit cens écus chacun. Aprés ſa diſgrace, afin qu'il ſemblaſt encore vivre par la bonté de ſon Prince, le Sultan le gratifia de mille aſpres par jour, à prendre ſur le revenu d'Egypte. De là on peut recüeillir quelle doit eſtre la grandeur & la puiſſance d'un Empire, où l'on ne croit pas que ces ſommes immenſes ſoient trop pour un vil eſclave. On doit neanmoins remarquer icy, que quelques tréſors qu'amaſſe un particulier, les finances du Grand-Seigneur n'en ſouffrent point. Ces richeſſes ſont de l'argent que le Prince prête à ſes eſclaves; & ſi vous voulez, elles ſont un bien, dont il leur donne l'intendance. Et en effet, il n'eſt pas juſte de dire que ce bien leur appartient; puis qu'ils ne peuvent ni faire de teſtament, ni conſtituer d'heritiers: Le Sultan eſt leur légitime heritier; il rentre en poſſeſſion des richeſſes qu'il leur a prétées, & ſe fait payer au meſme temps du capital & de l'intereſt.

Les

Les deux bannis eſtoient déja arrivez à Conſtantinople, lors que le Baltagi-Bachi fut rappellé par un ordre de la Cour. Le deſſein eſtoit de le mettre à mort; mais cet Officier avoit de puiſſans amis, qui profitant de la bonne humeur du Sultan, le ſauvérent, & meſme luy firent donner un petit Gouvernement dans l'Aſie Mineure. Pour l'Eunuque, il continua ſon voyage. A peine eſtoit-il arrivé au Caire, qu'on luy oſta tout ſon bien, qui montoit à deux millions d'écus. Ainſi il falut que ces ornemens retournaſſent à leur premier Maiſtre, qui les preſte quelquefois à ſes eſclaves, pour faire connoître la grandeur de ſes richeſſes. Ce pauvre Négre, dépoüillé de tout ce qu'il avoit, retourna dans ſa premiére condition d'eſclave, en laquelle il eſtoit né, & en laquelle il avoit vécu pluſieurs années: Il ſe trouva en Egypte banni, abandonné, & n'ayant pas dequoy s'empeſcher de mourir de faim, ou de demander l'aumône. Les Beys de cette riche Province, eurent pitié de luy, & ſe cottiſerent pour l'entretenir. Ils firent entr'eux douze bourſes, c'eſt à dire huit ou neuf mille écus, qui ſont à preſent toute la ſubſiſtance de l'Aga.

1663.

En Egypte une bourſe eſt de ſept cens écus, & en Turquie elle n'eſt que de cinq cens.

Triomphant de deux ennemis ſi dangereux, & de la Sultane Validé elle-meſme, le Favori ne ſe put tenir dans les bornes de la moderation. Enflé d'orgüeil, & aveuglé de l'éclat de la fortune, il décidoit hardiment ſur les affaires les plus épineuſes, & condamnoit la conduite & les actions des premiers Miniſtres. Sa témerité fut extremement ſenſible au Viſir, qui reſolut de vanger en même temps, & ſa gloire, & la gloire de l'Eſtat. Il écrivit ſur ce ſujet aux plus ſages Officiers de la Cour, à des perſonnes, pour qui le Sultan ne pouvoit avoir que de la veneration & de la confiance. Il les pria avec paſſion de conſiderer, quels dangers menaçoient & l'Empereur & l'Empire, tant que l'un & l'autre ſeroient gouvernez par Aſan, qui n'avoit ni experience, ni capacité, & de qui l'eſprit n'eſtoit pas plus meur que le

1663. corps. *Quelle honte à un Premier Visir, ajoûtoit-il, que tandis qu'il combat sur la frontiére pour la gloire de l'Empire tandis que de tous costez il a des peines & des dangers à essuyer, il soit supplanté par un enfant, qui n'est presque pas propre à servir de Page : Quelle honte enfin pour l'Estat, qu'un jeune homme, à qui on ne voudroit pas d'ailleurs confier le moindre secret, soit le dépositaire de tous les secrets, & de tous les desseins de l'Estat !* Les plaintes du Grand-Visir n'étoient que trop justes : mais il y avoit du danger à en entretenir le Sultan. Elles luy furent pourtant communiquées, quoy qu'en tremblant, par ces sages personnes, de qui l'âge & le port majestueux inspiroient beaucoup de veneration, & elles produisirent l'effet que l'on en avoit espéré : Car le GrandSeigneur reconnut la justice de ces remontrances, & revint d'une violente passion, que le temps avoit déja affoiblie. La chûte d'Asan fut aussi prompte que sa faveur l'avoit esté. Le Sultan se contenta de le faire Capigi-Bachi, ou Chef de Portiers, & de luy donner cent cinquante aspres de paye par jour.

RUINE
DE SAMOZADE,
REIS-EFFENDI, OU PREMIER
Secretaire d'Estat.

L'Histoire d'Asan-Aga nous a fait connoître combien sont fragiles ces grandes fortunes, que l'on voit assez souvent en Turquie. L'histoire de Samozade peut servir à confirmer cette verité. Il est vray que cette derniere histoire n'est pas entierement de nostre sujet ; mais la digression en est si legere, qu'elle ne peut qu'estre agreable.

Durant le siége de Neuhausel, place que les Chré-

Chrétiens du païs & les Turcs nomment Oywar ; 1663.
Samozade Reis-Effendi, c'est à dire Chancelier, ou Premier Secretaire d'Estat, fit une faute qui dé-mentit la bonne opinion que l'on avoit toûjours eûë de sa prudence. Voyant que les Turcs estoient répoussez tout autant de fois qu'ils faisoient quelque attaque, il écrivit au Kuslir-Aga, qui estoit alors à Andrinople, Que comme le Grand-Visir avoit esté élevé dans un Tekeh, c'est à dire dans un College, où il s'estoit appliqué à l'étude de la Loy, & non dans la chambre des Janissaires, où il eust pû apprendre toutes les fonctions d'un General, on ne devoit esperer aucun succés, tant que ce Ministre seroit à la teste des troupes; Que si le Sultan vouloit emporter la place, il faloit y envoyer un General qui eust plus d'experience que le Visir; & que sa Hautesse ne pouvoit jetter les yeux sur une personne plus digne de ce grand Employ qu'Ibrahim, qui estoit également habile dans l'art de la guerre, & dans les choses du Gouvernement. Cet Ibrahim étoit gendre de Samozade. Le Kuslir-Aga, qui avoit la place de celuy dont nous avons tant parlé dans l'histoire d'Asan-Aga, lût cette Lettre au Grand-Seigneur, sans l'y avoir preparé. Le Sultan fut d'abord assez surpris : Neanmoins comme il n'estoit pas encore las de son Visir, & qu'au contraire il l'estimoit & l'aimoit toûjours, il prit la Lettre des mains de l'Eunuque, & l'envoya à ce Ministre, avec permission de punir le Reis-Effendi, comme il le jugeroit necessaire pour sa sureté, & pour sa gloire. Le Visir reçût cette Lettre, sans paroître transporté de la trahison de Samozade. Il rappella froidement dans son esprit tout ce qu'il avoit fait pour luy au commencement de son Ministére; & voyant le peu de succés de ses avances, il jugea bien que cet ingrat estoit incapable d'avoir de l'affection, ou de la fidelité. Il fit amener en sa presence le beaupere & le gendre, leur reprocha une perfidie, dont ses

1663. careſſes & ſes bien-faits devoient l'avoir defendu, & leur fit couper la teſte à tous deux.

Samozade eſtoit un des plus grands hommes qui ayent jamais ſervi l'Empire Ottoman; & l'Eſtat fit en ſa mort une perte conſiderable. Elle fut auſſi fort ſenſible à la Nation Angloiſe: Car ce Miniſtre eſtoit parfaitement bien inſtruit de l'eſtat de leur commerce, & du contenu de leurs traitez. On peut dire de luy en un mot, que ſi une avarice ſordide n'euſt pas fletri ſes autres qualitez, c'euſt eſté un homme rare, digne de ſervir le plus grand Roy de la terre. Il ne laiſſoit échaper aucune occaſion de faire de l'argent. Auſſi avoit-il des ſommes immenſes; & ce fut là pricipalement ce qui l'expoſa aux coups de la Juſtice. On le condamna comme traître; ainſi ſes biens furent confiſquez. Ils montoient à trois millions de piéces de huit en argent comptant. Il avoit outre cela, ſeize cens chameaux, quatre cens mulets, & ſix cens chevaux des meilleurs que l'on puſt trouver, ſans compter les chevaux de ſervice, qui eſtoient fort-bons à proportion des autres. On trouva dans ſes garderobes & dans ſes coffres, quatre mille Ceintures d'argent fin, qui n'avoient jamais eſté portées; trois cens Hanjats ou Poignards Turcs, dont la plus part eſtoient garnis de Rubis & de Diamans; quatre-vingt dix veſtes de martre, qui pouvoient valoir mille écus chacune, & d'autres choſes d'un prix incroyable. Ses riches harnois & ſes épées étoient preſque ſans nombre. Il avoit encore une charretée de la plus belle Porcelaine du monde. De tant de richeſſes, il ne reſta à ſon fils que quarante écus par jour, qui ayant eſté appliqué à la queſtion pour déclarer où ſon pere avoit de l'argent caché, découvrit du premier coup cent vingt-cinq mille ſequins d'or de Veniſe.

D'UNE AVANIE
faite aux Hollandois.

Avant que nous entrions dans la Relation de la guerre de Hongrie, il ne sera pas hors de saison que nous voyions en quel estat se trouvoit le commerce des Anglois & des Hollandois. Commençons par les derniers, à qui l'on fit une fort-grande Avanie. Un de leurs Vaisseaux, nommé l'Empereur Auguste, voulant charger à Alexandrie pour Constantinople, en obtint la permission & les Patentes par le moyen de M. Warner, Résident de sa Nation. On demanda à ce Résident s'il connoissoit le Capitaine, & si c'estoit une personne, à laquelle on pust confier une riche charge. Il répondit, qu'il regardoit le Capitaine comme un homme seur & de bonne foy ; qu'ainsi il ne croyoit point que l'on risquast à luy confier des marchandises. Le malheur de ce Capitaine voulut, qu'estant prest à faire voile, il fut surpris à la rade, par des Corsaires de Venise & de Malthe, qui se rendirent bien-tost maistres du vaisseau. La nouvelle en fut envoyée par un Exprés, qui prit la poste au Grand-Caire, & arriva à Constantinople au mois de Juin, avec l'estat des marchandises, qu'on faisoit monter à quatre-vingt quatre mille écus. Il y avoit beaucoup de gens interessez à la perte de ce vaisseau. Ils coururent tumultuairement au Serrail, & demanderent que le Resident fust condamné à leur payer ce qu'ils venoient de perdre. Leurs raisons estoient, que ce Ministre avoit fort recommandé & le vaisseau & le Capitaine ? Que cependant le Capitaine s'estoit entendu avec des Corsaires, Qu'il s'étoit laissé surprendre, & qu'il n'avoit pas tiré un coup de mousquet ; Que de la sorte, le Résident ayant répondu de la probité de ce Capitaine, il devoit ou faire bon les

1863.

1663. marchandiſes, ou en payer la valeur. Comme le Sultan eſtoit pour trente mille écus dans la meſme perte, il n'eut pas de peine à le déclarer contre les Hollandois. Il chargea le Caïmacan de Conſtantinople d'envoyer querir M. Warner, de luy apprendre ſa volonté, & de tirer jour & parole pour le payement. M. Warner nia hautement qu'il fuſt engagé pour ce vaiſſeau. Il dit, qu'encore qu'il euſt témoigné que le Capitaine eſtoit honneſte homme; il ne s'eſtoit pas rendu caution pour luy. Que par les traitez, un Reſident de Hollande ne devoit répondre d'aucune faute commiſe par des particuliers de ſa nation; & qu'enfin, n'eſtant obligé à tenir compte de cette perte, ni par le droit des gens, ni par aucun acte qu'il en euſt fait, il ne payeroit abſolument point la ſomme qu'on luy demandoit. Avec tout cela, les Turcs prirent pour un engagement eſſentiel la ſimple affirmation qu'il avoit faite, & le condamnerent à ſatisfaire les intereſſez. On dépécha en diligence, ou pour mieux dire en furie, un Capigi-Bachi à Conſtantinople, pour amener le Reſident à la Cour. On ne donna à ce Miniſtre que juſqu'à la feſte du petit Biram, pour deliberer de ce qu'il feroit; & on l'exhorta de conſiderer à quoy il expoſeroit & ſa perſonne & ſa nation, s'il n'obeïſſoit. Du moment que cette feſte fut finie, on le vint trouver de la part du Grand-Seigneur, pour ſçavoir s'il avoit pris ſa reſolution. On luy declara, que s'il demeuroit dans le meſme ſentiment qu'auparavant, on l'enfermeroit dans un cachot, qui avoit déja renfermé d'autres Miniſtres Chrétiens. Cette menace l'intimida, & dans la crainte d'eſtre expoſé à un traitement rigoureux; il oublia la reſolution qu'il avoit priſe de tenir ferme, & s'engagea de payer dans cent cinq jours, qui fut tout le temps que l'on luy voulut accorder. Cet argent fut pris à intereſt en Turquie. Peu de temps aprés, les Eſtats le rembourſerent, & mirent ſur les marchandiſes du Levant, un droit, qu'ils firent

ceſſer,

cesser, d'abord que la somme fut complette. Jusques-là, ils y joignirent l'intérest d'un pour cent pour l'année. On peut recüeillir de-là, que les Turcs font tres-peu d'estat des Ministres Chrétiens; que l'insolence, avec laquelle ils en ont traité quelques-uns estant demeurée impunie, leur orgüeil doit augmenter à tout moment; & qu'ainsi, quelque profession qu'ils fassent de regarder les Ambassadeurs comme des personnes sacrées, ils violeront aisement cet illustre caractere, dés que l'interest les fera agir. 1663.

La paix ayant esté concluë entre les Anglois & les Algeriens, on songea à Londres, que pour la confirmer, ou du moins pour mettre à couvert les effets des Marchands Anglois du Levant, s'il arrivoit une rupture, il faloit tascher d'engager le Grand-Seigneur à ratifier séparement les articles arrétez avec Alger, Tunis & Tripoli. On resolut mesme d'y faire joindre cette clause, s'il se pouvoit; *Qu'en cas que la paix ne fust pas exactement observée par les peuples de Barbarie, le Roy de la Grand-Bretagne leur pourroit declarer la guerre, sans rompre la bonne intelligence qui avoit toûjours esté entre le Sultan & luy.* La Cour estoit à Andrinople, lors que le Comte de Winchelsey reçût ordre de demander la ratification des articles. Ce Ministre partit aussitost, & s'adressa au Caïmacan à qui il fit bien comprendre l'estat de l'affaire. Le Caïmacan trouva sa demande si raisonnable, que le lendemain il en parla au Grand-Seigneur, qui donna ordre de grossoyer les articles, pour les ratifier ensuite. Avec cela, il se passa quelque temps avant que la ratification en fust faite. Car comme c'estoient des choses, qui regardoient la paix & la guerre, on ne vouloit rien conclure, sans la communication du Premier Visir. L'Exprés que l'on envoya sur la frontiere, fut trente-cinq jours à revenir. Mais il apporta nouvelles, que le Visir approuvoit la ratifica-

1663. tion des articles. Le cinquiéme jour du mois d'Aoust, le Caïmacan me les donna en presence de M. l'Ambassadeur, qui me chargea de les porter en Barbarie. Je partis dés le soir mesme, & arrivay en dix jours à Smyrne, où une fregate du Roy fut commandée pour me transporter à Alger. Je ne diray rien de la situation des lieux qui sont entre Smyrne & Andrinople, non plus que de l'agreable veûë que l'on a entre Malagra & Gallipoli, où du sommet d'une montagne, on découvre tout l'Ellespont, tout le Propontide, & toute l'ancienne mer d'Ionie. Je rapporteray seulement deux choses assez remarquables, qui m'arriverent dans ce voyage.

On trouve à quelque distance de l'ancienne Troye, & au pied du mont Ida, que les Turcs nomment *Kaus-dog*, un village qu'ils appellent *Ichicly*. Les gens du païs sont rustres, sauvages, grossiers, grand voleurs. En approchant de leurs montagnes, on m'avertit qu'il faloit me pourvoir de mules pour mon bagage, & forcer les habitans à m'accompagner jusqu'au premier Gouvernement. J'avois pour cela un Commandement du Grand-Seigneur. Estant arrivé à Ichicly avec ma suite, qui faisoit en tout dix-huit ou vingt Cavaliers, j'allay droit chez le Cadi. Nous heurtâmes assez rudement, & un valet mit la teste à la fenestre. Voyant tant de monde, il prit l'épouvante, & s'en alla éveiller son maistre, pour luy annoncer cette fascheuse nouvelle. Le bon Turc estoit de ces gens, qui prennent trois fois par jour de l'Opium, dont ils sont d'abord agitez avec violence, tant qu'ils tombent de langueur & de foiblesse. Mais aprés l'operation, ils demeurent comme des souches, incapables de remuer leurs membres, & de se tourner. Le Cadi estoit dans un semblable accablement, quand on l'avertit de nôtre arrivée. Il demanda sa boëtte d'Opium, & en prit la dose ordinaire. L'operation commençant, il revint

à luy,

à luy, nous reçût dans sa maison, lût l'ordre du Grand-Seigneur, & nous parut transporté, partie de joye, partie d'Opium; passant ainsi d'une forte apprehension, & d'une profonde mélancolie, à une confiance & à une gayeté qui nous surprirent; Jamais homme n'a esté de meilleure humeur que le fut ce Juge, du moment qu'il vit que nostre arrivée n'avoit rien qui le dust faire trembler. Nous apprîmes bien tost de luy, qu'il vivoit dans un païs sauvage, où il ne prenoit aucun divertissement, & où il estoit obligé de passer ses heures chagrines, dans la langueur qu'inspire l'opium. Et en effet, on remarquoit aisément ce que ce suc produisoit en luy: Gay comme il estoit, il appella ses voisins, & delibera avec eux sur ma demande. Ils me donnerent deux mules pour mon bagage, & commandérent, tant pour m'escorter, que pour me conduire dans les montagnes, cinq hommes armez de mousquets roûillez, sans poudre & sans plomb. A environ deux milles de là, nous n'avions plus du tout de guides, les nostres nous ayant quittez, & s'estant sauvez dans les bois & dans les montagnes. Le seul muletier nous demeura, encore n'estoit-ce que par interest, & afin de ne pas perdre ses bestes. Aprés avoir voyagé quatre heures sans guides, dans des montagnes & dans des forests, où l'on n'avoit point de chemin batu, nous rencontrâmes à quelque distance de Suratnie, village ainsi appellé, un des principaux du lieu. Il portoit sur la croupe de son cheval un mouton tout écorché, dont il alloit faire présent au Juge d'Ichicly, pour se le rendre favorable dans un procês, comme nous l'apprîmes de cet homme mesme. Ayant sçû encore de luy, que nous serions méchante chére à Suratnie, nous le contraignîmes de nous suivre, & de nous vendre son mouton au prix du marché. De cette sorte, nous nous vangeâmes de nôtre Juge d'Ichicly, en luy ôtant le present qui luy estoit destiné,

1663.

1663. D'abord que les habitans de Suratnie nous apperçûrent sur le haut d'une montagne, qui conduit à leur village, ils prirent la fuite. Nous galopâmes aprés eux, pour tâcher d'en attraper quelques-uns. Nous n'en pûmes joindre que deux, qui s'engagérent par serment de nous bien servir, tant que nous serions dans leur village, & de ne nous point abandonner. Le serment que ces gens font passer parmi eux pour inviolable, & pour sacré. Aussi fûmes-nous servis, non-seulement avec fidelité, mais mesme avec zele. Enfin, le reste des habitans ayant appris, que je payois bien, & que je n'estois assurément point de ces Agas, qui voyagent en francs-quartiers, & ne payent rien, le village fut bien-tost tout repeuplé. Ces gens sortirent de leurs retraites, & vinrent reprendre possession de leurs maisons; tellement que dans la suite rien ne nous manqua, ni vivres, ny compagnie.

J'eus encore beaucoup plus de satisfaction dans les plaines de Pergame, où je me trouvay sur les six heures du soir, à deux lieües de cette ancienne & fameuse ville. Je mis pied à terre au milieu de plusieurs tentes de Bergers, couvertes d'une espéce de camelot, & doublées d'un feutre assez lâche. C'est-là tout ce qui deffend ces pauvres Bergers, contre le Soleil & contre la pluye. Les Turcs les nomment Euruques, gens qui à l'exemple des anciens Bergers, vivent par tout où ils veulent, & transportent leurs tentes, leurs familles, & leurs bestiaux en des endroits, où il y ait de bons pâturages, & beaucoup d'eau. Je fus reçû civilement par le Capitaine de ces Bergers, qui ayant sçû que je voyageois pour des affaires, où le public avoit part, me fit asseoir à l'ombre d'un arbre, sur des coussins bien plus riches, que je n'eusse crû en trouver chez des personnes peu accoûtumées à la délicatesse des villes. Nôtre conversation commença par des questions obligeantes, que me fit le curieux Berger, sur ma condition, & sur le sujet de mon voyage. Aprés avoir donné ordre que l'on eust soin de nos chevaux, il fit

il fit apporter du pain & des œufs, pour engourdir tant soit peu la faim ; dont il jugea que j'estois pressé. Au bout d'une heure, on nous servit à souper, & l'on nous donna plusieurs plats, que les bonnes menagéres avoient apprestez dans leurs tentes. Au mesme temps les Bergers tuérent un chévreau, qu'ils firent rostir au feu d'un arbre, que l'on fendit pour ce sujet. Ils coupérent ce chévreau en plusieurs morceaux, & le mirent dans une espéce de serviette, avec du pain & du sel. Ils donnérent cette viande à un de mes gens, pour mon déjeuner du lendemain. Je me levay à onze heures, voulant profiter du clair-de Lune. Avant que de monter à cheval ; je demanday à mon obligeant Berger, ce qu'il luy faloit pour ma dépense. Il me répondit genéreusement, que la plus grande récompense qu'il pust espérer ; estoit de me voir content, & que l'on devoit recevoir à bras ouverts, & traiter le mieux qu'on pouvoit, les personnes qui voyageoient comme moy, pour des affaires publiques ; Qu'au reste, il me conjuroit de me souvenir de luy, & de dire quelque bien des pauvres Bergers, qui passoient une douce vie dans les champs, où ils s'exhortoient les uns les autres à deux choses principalement ; La premiére, de secourir tout le monde ; & la seconde, de ne faire du mal à personne. 1663.

Peu de jours aprés mon arrivée à Smyrne, je m'embarquay sur une frégate nommée *la Bonne Aventure*, & commandée par le Capitaine Berckeley, qui a esté dans la suite le Chevalier Guillaume Berckeley. Nous fismes route vers Tripoli, & donnâmes fond devant cette place, le vingt-neufviéme du mesme mois. J'allay trouver le Bacha, pour luy mettre en main deux copies du dernier traité, l'une signée du Roy de la Grand-Bretagne, & l'autre signée du Sultan. Il les reçût toutes deux avec des marques de respect, & me promit qu'il observeroit inviolablement la paix. Cela fait je retournay à mon bord, fort satisfait du premier succés de ma Commission. Nous

1663. remîmes à la voile le soir mesme, pour profiter d'un vent favorable, qui nous porta dans la Baye de Tunis, le second jour de Septembre. Le lendemain, je mis pied à terre, & allay trouver le Dey. C'est comme le Gouverneur de la ville, ou celuy qui y a le plus de pouvoir. Ce nom désigne néanmoins dans la langue Arabe, un oncle, & non pas un Magistrat. Le Dey me reçût favorablement, me promit la mesme chose qu'on m'avoit promise à Tripoli, & prit cette copie du traité, laquelle venoit du Roy de la Grand-Bretagne; Mais pour l'autre, il me conseilla de la porter au Bacha, qui y avoit le plus d'interest, à cause du Grand-Seigneur son Maistre. Dés que le Bacha eut veu le *Hatterscheriff*, il le renvoya au Dey, pour le mettre parmy les Actes publics. Enfin, aprés avoir visité toutes les personnes qui avoient part au Gouvernement de la ville, afin de ne leur point donner lieu de croire que je les eusse negligez, comme aussi afin de les bien instruire de nostre affaire, je remis en mer, prenant la route d'Alger. Nostre équipage se trouvoit alors dans un estat pitoyable. En partant de Smyrne, nous avions quatorze hommes attaquez de maladies de la saison. Mais en moins de dix jours la contagion se mit parmi nous, & de cent soixante hommes que nous comptions à bord, il y en avoit quatre-vingt quinze malades au lit. Le reste estoit dans un tel accablement, que nous craignions de n'avoir pas assez de monde pour la manœuvre. Car à peine y avoit-il dans nostre vaisseau un seul homme sain. A la fin Dieu eut pitié de nous, & fit un miracle en nôtre faveur. Du moment que nous eûmes changé de climat, tous nos gens revinrent, & il n'en coûta la vie qu'à neuf.

Le dixiéme jour de Septembre, nous arrivâmes à Alger, cette caverne de Brigands (si nous pouvons nous servir d'une semblable expression) & cette retraite de Scélerats & de gens sans foy. La premiére

chose

chose que nous fismes, fut d'aller chez nostre Consul, 1663.
pour porter ensuite nos ratifications au Divan, ou à ce Conseil, en qui résidoit l'autorité souveraine. Nous n'allions pas nous imaginer que la paix dust estre violée, peu de temps aprés avoir esté faite, & nous croyions que les Algériens observeroient des articles, qu'ils avoient jurez l'année precedente. Mais la face des affaires changea presque en un instant. Des Corsaires de cette ville rencontrant en mer plusieurs navires Anglois, sans passe-port du Duc d'York, prétendirent qu'ils estoient de bonne prise, & en envoyérent neuf à Alger. Six avoient déja esté relâchez, sur les instances de nostre Consul, lors que j'arrivay à Alger. Je ne tarday point à aller trouver un Renégat Espagnol, qui présidoit au Divan. On le nommoit Scaban-Aga. Je luy fis voir mes ratifications: Il les lut, & assembla le Conseil, où les ratifications furent lües & rendües publiques. On tomba d'accord, que les articles devoient estre observez, & la paix continuée. Mais au mesme temps, pour establir plus solidement cette paix, on en remit la confirmation au Grand Divan. C'est de la sorte qu'ils appellent une assemblée generale du peuple, laquelle se tient tous les Samedis. Dans cet intervalle, comme le Bacha ne m'estoit pas inconnu, je résolus de luy rendre visite, pour tâcher de découvrir quel estat les Algériens faisoient & de la Porte, & des ordres du Grand Seigneur. Pour luy parler, il falut en demander la permission au Divan. On ne m'accorda cette liberté, qu'avec beaucoup de répugnance: encore nous donnat'on deux ou trois personnes, pour estre témoins de ce que nous dirions. A peine estois-je dans la chambre, ou du moins à peine avions-nous fait les premiéres civilitez, que nous fusmes interrompus par les Officiers, qui ne nous permirent pas d'entrer en conversation. Ce que j'ay dire en general là-dessus, c'est que les Algériens font trés peu de compte de leur

Bacha;

1663. Bacha ; que néanmoins ils luy donnent douze mille écus tous les ans, plûtost par honneur, que par bonne volonté. Car quoy qu'il en soit, ils veulent toûjours se couvrir de la protection du Sultan. Ils s'en font honneur ; & c'est pour cela qu'ils prennent un Bacha de la main des Turcs. D'ailleurs, ils ne laissent aucun pouvoir à cet Officier ; Ils ne luy donnent aucune part dans les choses du Gouvernement : Ils le tiennent comme en prison, & ne veulent pas qu'il sorte sans la permission du Divan. Le Divan de son costé est fort reservé à accorder cette permission ; & le Bacha dont je parle, ne l'avoit pû obtenir, quoy qu'il l'eust déja demandée plusieurs fois, pour sa santé, bien plûtost que pour son plaisir.

Le jour de l'Assemblée generale, on lût nos articles, on les confirma ; on en mit la ratification entre les Actes publics, & nous reçûmes parole pour la restitution de nos vaisseaux. Mais que les Gouvernemens populaires sont sujets à l'inconstance, & que l'on y voit de legereté ! Le lendemain estoit pris pour achever nostre affaire, & pour me rendre les vaisseaux. Tout me promettoit une heureuse conclusion de mon voyage, quand tout changea. Il se glissa des soupçons & des scrupules dans l'esprit de ceux qui composoient le Divan. Si on me rendoit nos vaisseaux, les soldats qui les avoient envoyez au port, pouvoient les redemander, quand ils seroient de retour. Si on refusoit de les rendre, on s'exposoit à une guerre, qui pouvoit ne pas réussir, & dont le mauvais succés pouvoit bien coûter la vie aux auteurs de la rupture, comme il estoit déja arrivé. Pour se mettre en sureté à ces égards, on résolut de ne rien faire sans l'aveu de tout le peuple. On tint un autre grand Conseil, où l'on appela les Capitaines des vaisseaux & des galéres, qui estoient au port. Là on déclara sans balancer, que les trois vaisseaux Anglois estoient de fort-bonne prise, & que ce n'estoit ni l'intention, ni l'interest de la

ville,

ville, que tous les Chrétiens fussent à couvert sous le Pavillon d'Angleterre ; Qu'ainsi le second article de la paix, lequel exemptoit les vaisseaux Anglois d'estre visitez, mesme pour les effets des étrangers, ne devoit plus estre observé. Les plus sages furent deux heures entiéres à combatre cette résolution ; mais la canaille leur ferma la bouche, à force de cris & de huées : De sorte qu'ils furent obligez d'entrer dans le sentiment des autres, & de suivre la foule. Néanmoins à force d'instances & d'importunitez, peut-estre aussi à cause que la raison a toûjours un peu de pouvoir, mesme sur des gens tout-à-fait déraisonnables, nos vaisseaux nous furent rendus, aprés qu'on en eust osté les effets des étrangers, dont on nous paya le fret. Mais pour le second article de nos traitez, ils le declarérent nul, & resolurent que la paix ne seroit plus observée, à moins que le Roy de la Grand-Bretagne ne consentist que cet article en seroit osté. Ils luy écriverent sur ce sujet, & luy marquérent, que tous les vaisseaux Anglois qu'ils trouveroient sans passe-port seroient estimez de bonne prise, & qu'ils estoient résolus de les retenir jusqu'à ce qu'ils eussent eu réponse sur la suppression du second article de la paix. 1663.

Ce fut de la sorte, que l'Angleterre se trouva engagée deux fois en deux ans dans une guerre avec les Algeriens ; & de-là on peut juger quelle est la legereté & l'inconstance de ce peuple. Peu aprés mon arrivée, on nous donnoit toutes les marques imaginables d'une bonne disposition à la paix ; On nous donnoit mesme des témoignages d'amitié : & apparemment, lors qu'on entra au Grand-Conseil, on ne songeoit point à la guerre. Mais il arriva dans ces déliberations confuses, que l'on se laissa entraîner ou aux cris, ou aux caprices d'un brutal, qui emporta toutes les voix avec violence, & fit prendre la résolution de ne se plus attacher à l'observation des traitez. De ce que je viens de voir & de ce que

1663. j'y vais ajoûter, on peut recüeillir, qu'il n'eſt pas poſſible que les Anglois faſſent jamais avec Alger une paix ferme & durâble: & cela pour trois raiſons.

La premiére, que ce peuple eſt compoſé de la plus méchante ſorte de Turcs qu'il y ait, de l'éeume des Chrétiens, je veux dire des Renégats, & d'une troiſiéme eſpéce de gens, qui n'ont ni Religion, ni honneur. Ainſi il n'obſervera jamais la paix, à moins qu'il ne trouve ſon compte à le faire, ou à moins qu'on ne l'y force.

La ſeconde, que la conduite des affaires eſt entiérement entre les mains du peuple; Que la plus vile canaille du monde commande abſolument dans cette ville; Qu'avec cela, leurs conducteurs ſont ſans régles, comme ſans principes & ſans connoiſſance, inconſtans dans leurs deſſeins, incapables de méditer ſur les choſes qui doivent eſtre agitées dans leur Divan; & qu'enfin, ils ſuivent d'ordinaire l'opinion de ceux qui crient le plus haut, & qui font le plus de bruit. De ſorte que l'on ne doit attendre d'eux, ni amitié, ni bonne foy.

La troiſiéme eſt, qu'ils ont à leur teſte des ſoldats, de qui le deréglement n'eſt que trop connu; gens qui obſerveront les traitez, quand on aura trouvé le moyen de les contraindre à obſerver la diſcipline, & à vivre moralement bien. Sans cela leur cœur s'endurcit; & à la veûë d'un riche butin, ils rappellent le penchant qu'ils ont naturellement à piller. Leur avarice les preſſe de l'autre côté. Ainſi, ils maudiſſent & la paix, & les auteurs de la paix. Enſuite, ils violent ſans aucun remords, des articles qu'ils ne croyent pas devoir obſerver, parce qu'ils n'ont ni conſcience, ni honneur, ni bonne foy. D'où il paroiſt, que pour les contraindre à ne point violer ſi ſouvent la paix, il faut à la premiére rupture, ou demander les teſtes de ceux qui en ſeront les auteurs, ou bien prendre des Oſtages, ou faire payer les frais de la guerre. Mais revenons aux affaires

affaires de Hongrie, dans lesquelles l'Occident & l'Orient ont eu tant de part. 1663.

GUERRE DE HONGRIE.

Nous avons laissé le Visir en marche vers la frontiére de Hongrie, à la teste d'une armée de quatre-vingt mille combatans, & de soixante & dix mille pionniers, ou gens de service. Pour endormir les Allemans, & pour connoître les dispositions de l'Empereur, le General Turc témoigna qu'il n'estoit pas éloigné d'un accommodement. Dans cette veüe, il voulut entrer en traité. Mais comme le Resident d'Allemagne, qui suivoit l'armée, n'avoit pas des pouvoirs assez amples, pour agir tout seul; on envoya querir le Baron de Goez, qui estoit alors à Temeswar, avec Ali-Bacha. L'un & l'autre s'estant rendus à la tente du Visir, on leur déclara, que si l'Empereur souhaitoit la paix, il la pouvoit obtenir en remettant au Grand-Seigneur Zatmar, Zeckelhid, Clausembourg ou Coloswar, & Serinswar: & que sans cela, rien n'appaiseroit le Sultan, ni n'arresteroit ses progrés. Ces propositions furent envoyées à Vienne par un Exprés. Cependant l'armée Turquesque s'avança vers Gran, où le Courier arriva seize jours aprés son départ. La réponse de l'Empereur faisoit assez voir que ce Prince accepteroit les conditions qu'on luy offroit. Seulement il recommandoit à ses Ministres de faire tous leurs efforts, pour adoucir ces articles. La verité est, qu'il ne se trouvoit point en estat de résister aux Ottomans, & que la partie n'estoit pas égale. Il n'avoit pû faire des preparatifs, tant à cause du mécontentement des Hongrois, à qui il avoit osté leurs Temples, & l'exercice de leur Religion, qu'à cause de la lenteur des Princes Allemans, qui divisez entr'eux-mesmes, par

Le Visir amuse les Chrétiens, par une fausse disposition à la paix.

1663. des intereſts oppoſez, ne s'eſtoient guéres preſſez d'armer contre l'ennemi commun. Les Turcs voyant que les Allemans ployoient, que l'Empereur acheteroit ſon repos à quelque prix que ce fuſt, & qu'il ſigneroit toutes ſortes de conditions, quelques dures qu'elles puſſent eſtre, redoublérent leurs prétentions & leur fierté. Ils demandérent à l'Empereur deux millions d'écus pour les frais de cette guerre, & cinquante mille florins de tribut *. Le Baron de Goez fut extremement ſurpris d'une demande ſi fiére, à laquelle il s'eſtoit peu attendu. Il jugea bien, que les Turcs ne ſongeoient point à la paix, puiſqu'ils en rendoient la concluſion impoſſible, par des conditions ſi dures & ſi honteuſes. Il déclara au Viſir, qu'on verroit le Ciel & la terre ſe toucher, avant que de voir ſon Maiſtre ſigner un traité de cette nature. Quoy qu'il en ſoit, les propoſitions des Turcs réveillerent la Cour de Vienne. Elle s'appliqua ſans relâche à ſe mettre en ſureté contre les Turcs. Tout l'Empire remüa au meſme temps. Une Diette convoquée à Ratis-bonne, réſolut de mettre en campagne quatre armées. La premiére devoit marcher ſous les ordres du Comte de Souche, Rochelois, pour couvrir la Moravie & la Silefie. La ſeconde eſtoit deſtinée à aſſurer Raab, Komorre, Neuhauſel, & les frontieres de Hongrie. Celle-cy avoit pour Chef, le Comte Raimond Montecuculli. La troiſiéme, que l'on envoyoit en Croacie, eſtoit commandée par le Comte Nicolas de Serin : Et la quatriéme, qui eſtoit toute de Hongrois, avoit à ſa teſte le Palatin du Royaume. On la faiſoit forte de trente mille combatans. Les garniſons furent renforcées ; On pourvût de vivres & de munitions toutes les places : Les habitans de la ville de Vienne eurent ordre de prendre dans chaque maiſon des proviſions pour un an : Et ceux qui n'eſtoient pas en eſtat de le faire à leurs dépens, abandonnérent leurs maiſons. Enſuite, tous les villages des environs de

* Avec cela, ce tribut avoit eſté payé par un Empereur à Solyman le Magnifique.

cette ville furent démolis; ce qui jetta l'épouvante & le desordre parmi le peuple. 1663.

Les Turcs, de qui toutes les pensées tendoient à faire des conquestes, estoient alors occupez à dresser le plan de leurs mouvemens. Le Visir avoit principalement dessein de fondre sur Raab, ou bien sur Komorre, deux forteresses considerables, défenduës par des soldats d'une valeur & d'une conduite connuë, & avec cela pourvûës de toutes sortes de munitions, tant de guerre que de bouche; en un mot fortifiées, comme le méritoient ce boulevars, je ne diray point de l'Empire d'Allemagne, mais de toute la Chrétienté. Raab, que les Turcs nomment Yanick, & les Italiens Javarin, a sa situation dans un païs fort-uni, qui n'est que plaines & campagnes. Cette place est fortifiée selon les régles de l'Architecture militaire d'à présent: les ouvrages sont réguliers & serrez. Enfin, elle est beaucoup plus considerable aujourd'huy, qu'elle ne l'estoit, quand les Allemans la reprirent sur les Turcs, qui s'en étoient rendus maistres en l'an 1594. Elle est située sur une riviere du mesme nom, laquelle mesle en ce lieu-là ses eaux avec celles du Danube. Komorre est une place beaucoup plus forte, bastie dans une Isle du Danube, laquelle porte le mesme nom. Les Turcs l'ont attaquée à plusieurs reprises, mais sans succés. Le Visir faisant réflexion sur la bonté de ces deux places, resolut de bien prendre ses mesures avant que de s'engager en une entreprise dangereuse. Il convoqua un Conseil de guerre, où il appella les habitans du païs qui avoient de l'âge & de l'experience. Entre ceux-là, il s'en trouva, qui ayant esté esclaves à Raab, ou bien y ayant vescu quelque temps, sçavoient assez les difficultez qu'il y auroit à s'en rendre maistre. Ils répondirent au Visir, que l'art & la nature concouroient également à rendre cette place d'un accés difficile; Que le siége en seroit d'un travail immense, d'une exécution dangereuse, &

Raab.

Komorre.

1663. d'un succés incertain ; Qu'une campagne ne suffiroit pas pour la conqueste de la place , Qu'en Hongrie l'Hyver estoit trés-rude ; & que des soldats accoûtumez à la douce temperature du climat d'Asie , pourroient à peine resister à un froid excessif, & à mille autres incommoditez. Le Visir avoit outre cela à considerer , que son armée estoit composée de jeunes soldats sans experience ; qu'une disgrace, au commencement , ruineroit peut-estre toutes les suites & tout le dessein de cette guerre , & que si sa premiere entreprise venoit à échoüer, il engageroit extremement , & sa propre réputation , & la gloire de son Maistre ; Qu'enfin cela suffiroit pour relever les esperances & le courage des Allemans. Tout cela ne suffit pas neanmoins pour faire changer de resolution au Visir. Il voulut sçavoir d'Ali-Bacha , & des autres Gouverneurs de la frontiere , en quel estat estoient les choses. Il les assembla sur cê sujet, & apprit d'eux qu'on ne luy avoit rien déguisé , que l'entreprise estoit extremement périlleuse , & extremement difficile. Ce qui acheva de l'en persuader , fut le rapport de quelques Hongrois, faits prisonniers par des partis de Cavalerie , qu'Ali-Bacha avoit conduits jusqu'aux portes de Raab. Ces prisonniers assûrerent le Visir , devant qui on les mena garrottez, que la place estoit bien pourvuë de vivres & de munitions ; que le Comte Montecuculi y avoit envoyé quatre mille hommes ; & qu'ainsi le siége seroit accompagné sans doute des difficultez , que les habitans du païs avoient marquées. La mesme chose estant confirmée par tant de gens , il n'y avoit plus d'apparence, que le Visir voulust s'obstiner à assieger Raab. Mais ce ne fut qu'avec chagrin , qu'il s'éloigna d'une place, dont la prise luy avoit paru si facile. Il s'estoit même flaté, que cette conqueste luy ouvriroit un chemin à de nouveaux avantages ; qu'il poußeroit jusques à Vienne, sans trouver aucun obstacle ; Que là il repareroit la honte de l'Empire Otto-

toman, dont toute la gloire avoit souffert une éclipse, 1663.
par la retraite de Soliman; Qu'il expieroit dans la prise de cette place, le crime des Turcs qui y avoient échoüé; & qu'enfin, il auroit la gloire, non seulement de chasser un Empereur de la capitale de ses Estats, mais encore d'estre le premier, qui eust osé entreprendre ce que le plus illustre des Sultans n'avoit entrepris qu'avec honte. Quoy qu'il en soit, l'ambition de ce Ministre fit place aux interests de l'Estat: Il résolut de ne plus songer à un siége, dont le succés contraire à l'attente de son Maistre, pouvoit ternir toute la gloire de l'Empire. Ensuite, il délibera sur ce qu'il feroit, & conclut à mettre le siége devant Neuhausel*, & donner cette place à ses soldats, afin de les animer par le butin qu'ils y feroient. Aprés cela, il se pourvût de pilotis, de planches, & de bateaux, pour faire un pont sur le Danube. Ce pont fut fait en trés-peu de jours, les soldats y travaillant avec une diligence incroyable, qui neanmoins leur est naturelle. Ils le passerent, mais avec tant de precipitation & de desordre, qu'à peine quatre mille hommes purent gagner l'autre costé de la riviere. Il falut un peu de temps, pour réparer ce qui estoit ou rompu, ou éclaté. A l'approche de l'armée Turquesque, tous ces Cantons de la Hongrie prirent l'alarme, principalement la ville de Neuhausel, qui vit bien par les mouvemens du Visir, que l'orage la menaçoit. Au mesme temps, on y eut avis que le pont estoit tombé, & qu'ainsi quatre mille Turcs avoient été séparez du reste de leur armée. Sur ces nouvelles, apportées à Neuhausel par le peuple du plat païs, Forgatz, Gouverneur de cette place, & Officier estimé pour son courage & pour son experience, quoy que dans l'esprit des Turcs il passast pour malheureux, assembla le Conseil de guerre, & y remontra, qu'on ne devoit point laisser échaper une occasion si favorable d'enlever ces quatre mille hommes; qu'il faloit faire une sortie sur eux, avant que le pont

* Ceux du païs l'apellent Oywar.

Marche des Turcs.

1663. fust rétably, & que le succés presque certain de cette entreprise, étonneroit les soldats Turcs, & leur feroit perdre le dessein d'assiéger la place. Mais bien qu'il pressast cette affaire avec chaleur, & qu'il ne negligeast rien pour mettre tout le Conseil dans ses sentimens, on ne put goûter une entreprise qui paroissoit trop périlleuse. Entr'autres, le Colonel Volter, Commandant en Chef des quatre mille hommes de renfort, que Montecuculi avoit envoyez, déclara, que ses instructions estoient de demeurer dans la place, & de la défendre, mais non de combatre en pleine campagne. La dispute dura quelques jours, pendant lesquels le Gouverneur, plus animé que jamais à aller donner sur les Turcs, reprocha à ses Officiers, qu'ils manquoient & de courage, & de zele pour leur Prince; puisqu'ils laissoient échaper une occasion favorable, que le Ciel leur presentoit pour les délivrer, s'ils avoient, ou l'intention, ou la prudence de profiter de la disgrace arrivée à leur ennemi. Il les taxa mesme de perfidie. Ses reproches firent à la fin l'effet qu'il en attendoit. Les Officiers donnérent les mains à une sortie. Huit mille soldats d'élite prirent de nuit le chemin du camp des Turcs, sous la conduite du Gouverneur; le Colonel Volter gardant la ville. Ils marchérent dans un silence profond, sans méche allumée, sans tambour, sans trompette. Mais tandis que l'on avoit esté en dispute sur la sortie, le gros de l'armée Turquesque avoit passé le Danube, & s'estoit campé sur les bords de cette riviere, où tous les soldats goûtoient le repos, sans songer mesme qu'on pust les attaquer. Au point du jour, les Chrétiens trouverent les Turcs endormis, fondirent sur eux au dépourvû, firent des décharges effroyables, & se mêlant dans le plus épais de leurs ennemis, taillérent en piéces tout ce qui se trouva à la portée de leur bras. Les Turcs étonnez que leurs camarades fussent plongez dans un sommeil éternel, qui les menaçoit aussi, & que quantité de soldats fussent en fuite, sans sçavoir quel

Sortie de Forgatz.

quel danger les y obligeit, porterent bien-toſt par leurs cris l'alarme dans les quartiers les plus éloignez. Des *Allah*, *Allah* *, pouſſez avec violence, réveillerent tout le camp, & chacun courut aux armes, tandis que noſtre poignée d'Allemans pouſſant vivement ſa pointe, accabloit de coups l'ennemi, coupoit les cordes des tentes, & renverſoit tout ce qui ſe préſentoit à elle. Mais au meſme temps que la garniſon de Neuhauſel faiſoit ſi bien ſon devoir, toute l'armée des Turcs marchoit en bataille. La Cavalerie & l'Infanterie étendoient leurs aiſles, autant qu'ils pouvoient, & formoient une grande Demy-Lune, pour enveloper les Chrétiens. Ceux-ci ne perdirent point courage à cette approche formidable de l'ennemi. Au contraire, ne voyant point d'apparence de ſe retirer, ils s'encouragérent les uns les autres à vendre leurs vies le plus cher qu'ils pourroient. Ils ſe batirent avec une reſolution, qui ſurprit les Turcs. Mais à la fin ils ſuccombérent. Ce ne fut pourtant que quand leurs bras fatiguez de porter des coups terribles, ſe trouvérent incapables de manier plus long-temps des épées, qu'ils venoient d'émouſſer contre le corps de l'ennemi. Forgatz ſe ſauve à peine par la viteſſe de ſon cheval. Ce Comte ſuivi d'un petit nombre d'Officiers, rentra dans la place, où on ne le reçût qu'à regret; chacun ſouhaitant que ſa téméraire entrepriſe n'euſt eſté funeſte qu'à luy; & que tant de bons Officiers, & tant de braves ſoldats n'euſſent pas eſté les victimes de ſon imprudence, auſſi bien que de la fureur des Turcs. Ses troupes ſe défendirent juſques à l'extrémité, & firent des choſes, qui ſembloient paſſer la nature. A la fin pourtant elles cédérent; mais plus illuſtres dans leur défaite, que ne l'étoit l'ennemi dans ſa victoire, puiſque tout périt: quatre cens Gentils-hommes demeurerent ſur la place: & il y eut dix-huit cens priſonniers, triſte préſage pour la ſuite de la guerre. Les Turcs enflez d'un ſi grand ſuccés s'imagine-

[Margin: 1663.]

[Margin: * Cri de guerre des Turcs.]

[Margin: Déroute des Allemans.]

1663. ginérent que leur triomphe feroit imparfait, s'il n'y avoit de nouveau sang répandu. Le Visir s'en retourna à Gran, & y fit mener les prisonniers. Là s'étant mis dans une espéce de Lit de Justice, il leur prononça leur Sentence, non comme à des gens de cœur, ou comme à des prisonniers de guerre, mais comme à de grands coupables. Il les condamna à mourir par la main infame du Bourreau, comme si c'eussent esté, ou des voleurs, ou des scélérats. La Sentence estant prononcée, le camp se mit sous les armes, & l'on rangea les prisonniers par lignes; image de l'estat auquel ils avoient combatu peu de temps auparavant. Au moment que l'on commença cette horrible execution, ou pour mieux dire, ce massacre, le canon se fit entendre, & tout le camp retentit ou d'un bruit confus, ou d'une musique barbare. Cependant, les plus bigots d'entre les Turcs, triomphoient publiquement de leurs bons succés; Ils disoient, que Dieu commençoit son œuvre, qu'il alloit manifester la mission de son Prophete, & qu'il travailloit déja à détruire les Infidelles. Les impitoyables Executeurs avoient déja mis à mort treize ou quatorze cens prisonniers; le Visir s'assouvissoit de leur sang, & offroit avec satisfaction & avec zéle ce sacrifice à son Prophete, quand les soldats Turcs de la frontiere, déja dégoûtez d'un spectacle si sanglant, commencerent à murmurer, & à s'entredire les uns aux autres, que tuer de sang froid des prisonniers, estoit violer le droit des gens; que d'ailleurs c'estoit autoriser des repressailles; & qu'enfin, aprés cette action, il n'y avoit point de Turc dans le camp, qui ne dust s'attendre à une fin tragique, s'il tomboit vif entre les mains de l'ennemi. Le Visir n'eut pas plustost remarqué la disposition de ses soldats, qu'il fit cesser le carnage. Les prisonniers qui restoient, furent envoyez dans les prisons de Constantinople, d'Andrinople, & de Bude. J'ay veu dans les environs de Gran, le trophée que l'on dressa des testes de ces mal-heureux. La barbe

Le Visir ne traite pas ses prisonniers en homme de cœur.

& les

& les cheveux de celles qui estoient dessous les autres, croissoient encore. La terre qui but leur sang en a esté corrompuë, & ne sçauroit rien rapporter : Enfin, on voit disperséz dans une grande plaine les os blancs, & les carcasses blanches de ces corps. Cela me fit souvenir des Legions, qui périrent autrefois en Allemagne, sous la conduite de Varus. Je voyois encore ces os blanchissans, & ce sang Romain, qui couloit sur les Autels des Barbares. Je me représentois assez vivement les Allemans, qui venoient appaiser les manes de leurs compatriotes, par d'honorables funérailles : Et cette pensée me touchoit autant que le zéle de Germanicus, qui ne fit point de scrupule de prophaner sa Charge d'Augure, par une pieté téméraire pour ses parens & pour son païs. La cruauté du Visir ne demeura pas long-tems impunie. Peu aprés cette execution inhumaine, le Comte de Serin eut de l'avantage sur les troupes d'Arnaut-Bacha, luy tua six cens hommes, & fit plusieurs prisonniers. Ceux qui tombérent entre ses mains, expiérent dans les supplices le crime de leur Visir. Il y en eût à qui l'on coupa les mains, à qui l'on arracha les yeux, & qu'ensuite l'on envoya au camp des Turcs, pour leur apprendre quelle estoit la raison de ce traitement, d'ailleurs si peu usité & si barbare. 1663.

Forgatz informa bien-tost le General Montecuculi, qui estoit dans Raab, qu'il avoit perdu la meilleure partie de ses troupes, la fleur & l'élite de sa garnison : que s'il n'estoit secouru au plûtost, il seroit contraint d'abandonner la défense de sa place, & de laisser tout à la discrétion d'un ennemi, qui ne donnoit point de quartier. On luy envoya mille Allemans, avec les vivres & les munitions dont il pouvoit avoir besoin. Mais les Turcs ayant achevé l'execution dont nous venons de parler, avoient marché avec tant de diligence, qu'ils étoient devant Neuhausel, avant que ce secours y fust entré. Ils avoyent déja passé le

1663. Danube, & ils euſſent ſans doute coupé ce renfort, ſi Forgatz n'euſt fait arborer un Drapeau blanc, pour les amuſer. En effet, croyant que la place demandoit à capituler, ils firent alte, & attendirent trois ou quatre heures qu'on leur envoyaſt les articles; chacun s'étonnant avec cela, que le Drapeau pour la tréve fuſt arboré; qu'un profond ſilence regnaſt dans la place, & que cependant il ne paruſt point de Député. Dans cet intervalle de temps, le ſecours entra, & au lieu du ſignal de paix, la garniſon fit voir un Drapeau rouge. Le Viſir également indigné & ſurpris de cette ſuperçherie, fit ſes approches, ouvrit la tranchée, & ceignit la ville, le quatriéme jour d'Aouſt. Trois Officiers conſidérables commandoiént dans Neuhauſel; le Comte Adâm de Forgatz, le Marquis Pio Italien, & un autre Italien nommé Lucatelli, homme qui avoit vieilli dans le meſtier. Avant que de commencer les attaques, les Turcs ſommérent la place, & envoyerent cette Lettre au Gouverneur.

Il ſomme Neuhauſel.

Sa Lettre à Forgatz.

Par la Grace de Dieu, & par les miracles de noſtre Prophéte, qui eſt Fils des deux Mondes, & par lequel il y a gloire & honneur; Moy qui ſuis le Préſident du Conſeil, & le General du Tres-puiſſant Empereur des Turcs, lequel eſt Roy de tous les Rois de la Terre, A vous Adam Forgatz, qui eſtes le Chef de la Nobleſſe de Hongrie, ſçavoir fais, Que par les ordres de mon tres-honoré Seigneur, le trés-formidable, le trés-puiſſant, & le trés myſtérieux Empereur, je ſuis venu devant Neuhauſel, avec des forces nombreuſes, pour mettre cette place ſous ſon obeïſſance. Que ſi vous me la rendez, vous aurez la liberté d'en ſortir tous, depuis le plus grand juſqu'au plus petit, avec tout ce qui vous appartient: Et ceux qui aimeront mieux y demeurer, ſeront conſervez dans la poſſeſſion de leurs biens. Mais ſi vous refuſez de vous rendre, nous vous prendrons par force, & vous paſſerons au fil de l'eſpée, depuis le plus grand juſques au plus petit. Si les peuples de Hongrie connoiſſoient les bons ſentimens

mens que nostre puissant Empereur, a pour eux, ils le béniroient continuellement, & leurs enfans le beniroient à leur exemple. Paix soit à celuy qui obeira. 1663.

Cette Lettre ne produisant aucun effet, les Turcs serrerent la place de plus prés, & éleverent deux bateries de cinquante piéces de canon chacune. De là, ils firent des décharges continuelles, qui ébranlerent toutes les Eglises, & mirent les plus hauts édifices de niveau avec leurs fondements. Le quatorziéme du mois fut choisi pour un assaut general. Avant qu'il fust jour, on apporta des fascines pour combler le fossé, & des échelles de corde pour escalader les ouvrages. L'assaut fut donné avec vigueur par un trés-grand nombre de soldats; mais soûtenu de telle sorte par les assiégez, qu'en moins de rien les fossez furent remplis de corps morts, & qu'enfin les Turcs furent obligez de se retirer, avec perte & avec honte.

Le Visir ne laissa pas de presser le siége. Animé par la résistance des Chrétiens, & par le mauvais succés de son assaut, il résolut de réparer sa honte, & de se rendre maistre de la place, à quelque prix que ce fust. Les esclaves faits sur les Chrétiens, furent employez à combler les fossez; tandis que la garnison ne négligeoit rien pour conserver ses familles & ses biens, contre la violence d'un injuste usurpateur. De cette sorte, les deux partis, quoyque poussez par des intérests & par des principes opposez, s'accordoient en une chose, à mettre en œuvre pour se ruiner l'un l'autre, tout ce que l'art & la nature leur inspiroient. Les bateries des assiégeans foudroyoient continuellement la place, & le canon de la ville joüoit sans relâche sur le camp, où il emportoit tous les jours plusieurs personnes de marque, outre les soldats.

Troupes des Turcs dans la Moravie & dans l'Autriche.

Comme il y avoit devant Neuhausel plus de troupes qu'il n'en faloit pour le siége, le Visir fit un détachement considerable, qu'il envoya en course

1663. dans la Moravie & dans l'Autriche. Ce détachement, où il y avoit six cens Tartares, prit pour guides des gens du païs, passa le Waag, & ravagea toute la campagne, emmenant en esclavage hommes, femmes, enfans, & mettant le feu à tout ce qu'ils ne pouvoient emporter. D'abord, au passage de la riviere, ils eurent en teste un corps de troupes Allemandes, Cavalerie & Infanterie, qui les contraignit de se retirer de l'autre costé, & leur tua huit cens Janissaires. Mais le lendemain, ils firent un autre effort; avec bien plus de vigueur & de succés qu'auparavant. Ils passerent la riviere malgré les Imperiaux, & mesme les poursuivirent jusqu'à la veuë de Presbourg. Ces troupes Turquesques furent jointes encore par des Tartares en plus grand nombre, qui selon la coûtume de leur païs, avoient chacun un cheval ou deux de reserve. Leurs courses firent trembler la ville de Vienne, qui les vit à une lieüe & demie de ses remparts. Tout ce qui estoit sur leur route, fut ou pillé, ou ruiné, ou réduit en cendres : Et leurs ravages furent si grands, qu'on ne voyoit plus de marques, que des lieux auparavant assez peuplés, eûssent seulement esté habitez.

Les malheurs de la Hongrie faisoient alors & l'entretien, & l'étonnement de toute l'Europe : Mais on peut dire, que la plupart des Chrétiens ne s'en entretenoient que par maniere d'acquit, & non pour tâcher d'y remedier. Les Princes les plus éloignez ne prenoient aucune part à l'extrémité des affaires de l'Empereur. D'un autre costé, on attendoit le succés du différend de la France avec le Pape. Pour ce qui est de l'Allemagne, on prenoit bien des résolutions dans les Diettes : Mais les Princes étourdis de leurs pertes, ne sçavoient, ni quel remede apporter aux maux publics, ni quelle conduite tenir. Il s'en trouvoit mesme qui vouloient, que l'on fist ses conditions avec l'Empereur, qu'on profitast du mauvais état de ses affaires; qu'on luy fist rendre les Privi-

Confusion des Allemans.

Priviléges & les Droits, dont on croyoit avoir esté privé sans raison par ce Prince; & qu'en un mot, on ne songeast à le secourir contre l'ennemi commun, qu'aprés qu'on auroit tiré de luy des concessions avantageuses. Ceux qui n'avoient pas tout-à-fait des sentimens si peu genereux, ne laissoient pas de faire paroître une negligence & une froideur capables de ruiner tout; comme si l'Autriche seule eust esté en proye aux Turcs, & comme si toute l'allemagne n'eust pas lieu de trembler. L'élection d'un General retarda encore les preparatifs. On fut long-temps en dispute sur ce sujet. A la fin, l'Electeur de Brandebourg estant nommé, on le pria d'accepter le commandement de l'armée. Mais une nouvelle difficulté, que l'on ne pût lever, donna naissance à de nouvelles longueurs. La question fut, si ce Prince prendroit le titre de General de l'Empire, ou s'il ne seroit General que de l'armée Imperiale. Au même temps que les Turcs avoient pénetré dans le cœur des Estats de l'Empereur, qu'ils triomphoient dans leurs conquestes, & qu'ils menaçoient d'inonder & d'abîmer toute l'Europe Chrétienne, on perdoit à Ratisbonne tout le temps en disputes peu necessaires, en ombrages & en jalousies, en bagatelles & en de simples formalitez. Tout le fruit de tant de déliberations, fut que l'on sortoit du Conseil plus animé & plus interdit qu'auparavant. L'Empereur de son costé, alarmé par le siége de Neuhausel, & encore plus par les courses des Turcs, abandonna la Ville de Vienne, & fit transporter à Lintz ce qu'il avoit de considerable, & tous les Actes publics. Cette conduite jetta la terreur & la foiblesse dans l'esprit du peuple, & eust produit des effets funestes, si la saison eust esté moins avancée, & si le Comte de Serin eut eu moins de bon-heur, moins de vigilance, & moins de conduite. Car pour se vanger des courses que faisoient les Turcs, ce Comte entra sur le territoire de Komorre, mit tout à feu & à sang, defit un parti de trois mille Janissaires, qui portoient 1663.

toient

1663. toient au camp des vivres & de l'argent, & ainsi eût un butin considérable.

Ce succés estoit pourtant peu de chose, en comparaison de la perte dont on estoit menacé. Les Turcs avoient fait bréche, & remplissoient le fossé de fascines, & d'autres choses propres à le combler. Le 28. & le 29ᵉ du mois d'Aoust, ils donnerent un second assaut; Mais ce fut avec une perte extraordinaire; & ils eûrent le chagrin de ne pouvoir étonner les assiégez. Résolus pourtant de ne se point démentir, ils montérent à la brêche le neufviéme de Septembre, avec encore plus de vigueur que les autres fois. Chaque Bacha marchoit à la teste des troupes qu'il commandoit: Ce qui anima de telle sorte les soldats, qu'ils se battirent en desesperez, & plantérent le Croissant sur le rempart du fort Saint Frederic. Ce fut là, que l'un & l'autre parti en venant aux coups de main, il se donna une espéce de bataille aussi disputée qu'il se puisse. A la fin, les Allemans chassérent les Turcs, & les renverserent dans le fossé. Les Drapeaux que les derniers avoient arborez sur le rempart, furent déchirez, & cette grande action finit par le carnage de cinq mille Turcs. Il en coûta quatre cens hommes à la garnison. Quelques étourdis que pussent esté les assiégeans, aprés cette perte, le Visir ne laissa pas de s'opiniâtrer à ne point lever le siége. Au contraire, il donna ses ordres pour un autre assaut, dans lequel il s'attendoit bien de forcer la garnison. Une disgrace qui arriva sur ces entre-faites, hâta la reddition de la place. Le grand Magazin sauta en l'air le quinziéme de Septembre, sans qu'on ait jamais sçû de quelle maniere. Quoy qu'il en soit, cinquante soldats, & plusieurs Officiers furent tuez du mesme coup. Il ne restoit plus de poudre aux assiégez, qu'autant qu'il y en avoit chez quelques particuliers. Les habitans épouvantez de cet accident, demanderent à capituler. Les femmes mesmes firent un effroyable tumulte, criant

criant *traité, traité*, & dans le plus fort de leur violence, jetterent par les fenestres des pierres à la teste des soldats. Ainsi les Turcs se disposant à donner l'assaut, les Officiers de la place demanderent à traiter. On signa les articles que voicy. 1663.

1°. Que les Officiers & la garnison sortiroient le dix-septiéme Septembre, avec armes & bagage, & qu'elle auroit passe-port jusques à Komorre. Que pour le transport des malades & des blessez, le Grand Visir fourniroit quatre cens charrettes, ou plus s'il estoit necessaire.

2°. Que ceux qui voudroient sortir de la place, le pourroient faire avec toute sorte de liberté : & que ceux qui aimeroient mieux y demeurer, seroient conservez dans la possession de leurs biens : Que les Religieux & tous les Ecclesiastiques y pourroient faire les fonctions comme auparavant.

3°. Que quand on rendroit les ouvrages, aucun Turc ne pourroit mettre le pied dans la ville, que tous ceux qui en devroient sortir, n'eussent quitté leur poste.

4°. Que pour sureté de l'éxécution des articles ; les Turcs donneroient en ostage deux Agas : Que tous actes d'hostilité cesseroient, jusques-à-ce que les articles eûssent esté éxecutez.

5°. Que la garnison ne seroit point obligée de passer au travers du camp ; & qu'au contraire, les Turcs feroient construire un nouveau pont sur la riviere pour son passage, ou bien feroient réparer le vieux pont.

Ce traité fut observé ponctuellement par les Turcs. Mais les Tartares, peuple accoûtumé à manquer de foy, trouvérent un prétexte de se jetter sur la garnison, lors qu'elle passa auprés d'eux : Et sans doute que la canaille de l'armée eust bien-tost suivi cet exemple, si plusieurs Bachas ne se fussent mis à la teste de leurs troupes, & n'eussent tué les plus échauffez de ces violateurs de la foy publique. Encore leur inso-

Reddition de Neuhausel.

1663. insolence & leur perfidie n'auroient peut-estre pas été réprimées, si la garnison n'eust doublé le pas, estant plustost comme des soldats qui fuyent, que comme un corps de troupes qui marche en bataille. Bien loin d'en user de mesme que les Tartares, le General Turc distribua de l'argent aux soldats de la garnison; principalement aux Hongrois. Il vouloit apparemment par cette generosité, donner aux peuples de Hongrie bonne opinion du gouvernement de son Maistre. Il vouloit leur faire croire, que le Grand Seigneur étoit touché des mal-heurs de ce Royaume, où tant de sang avoit été répandu, & où de si cruelles tragédies avoient esté représentées. Neuhausel soûtint le siége quarante-trois jours. La garnison qui en sortit, estoit de trois mille cinq ces hommes sains, & d'environ cinq cens blessez. L'armée des Turcs estoit de cinquante mille hommes. Ils trouvérent dans la place soixante piéces de canon de fonte, la plusspart crevez, & incapables de servir, avec cela peu de munitions; mais une grande quantité de vin de Hongrie. Les bourgeois qui demeurérent, furent conservez dans leurs biens & dans leurs priviléges. La prise de cette ville a coûté quinze mille hommes aux Turcs, entre lesquels on doit mettre le *Spahiler-Agasi*, ou General de la Cavalerie, Beco Bacha Beglierbey de Romanie, Usaf Bacha de Natolie & Ibraïm Bacha de Seyda, seize Capitaines de Bude, & neuf de Constantinople.

Le Conseil de l'Empereur fut trés-sensible à la perte de Neuhausel : La prise de cette place donnant sujet de tout craindre, on pressa les fortifications de Vienne: On coupa les bois & les forests d'alentour, pour empescher que les Turcs ne s'en couvrissent. La consternation regnoit par tout : La puissance du Grand-Seigneur intimidoit tout le monde: & l'on craignoit tellement l'approche de son armée, que non content de fortifier la frontiére, on travailla à assurer le cœur de l'Autriche, tout le long du Danube, jusqu'à une lieüe de Lintz.

On

On prit soin en particulier de fortifier Presbourg, ville située sur la frontiére, & laquelle bien que ceinte de murailles, pouvoit à peine resister. On y mit une bonne garnison. On répara les anciennes fortifications: On y ajouta de nouveaux ouvrages, tels que le tems put permettre de les faire. Mais la triste destinée de Neuhausel, & l'apprehension d'avoir sur les bras toutes les forces des Turcs, firent perdre cœur aux habitans de cette ville. Leur fidélité pour l'Empereur commença à chanceler, jusques-là qu'ils eûrent la pensée de subir volontairement le joug des Turcs, qui avoient fait publier que ceux qui auroient recours à la clémence du Grand-Seigneur, seroient exempts de tribut & de taxes trois ans entiers. Dans cette résolution, ils refusérent l'entrée de leur ville au secours que l'Empereur y envoyoit. Il s'en trouva mesme, qui dirent, que dans l'état où les affaires estoient réduites, ils n'espéroient aucun salut, qu'en se soûmettant au Visir. Néanmoins, le Comte Strozzi se servit si bien de ses artifices Italiens, qu'il ramena à la raison ces esprits grossiers. On consentit de le recevoir dans la place avec son Régiment. Dés qu'il y fut, il disposa toutes choses pour rassûrer les habitans. Il fit faire les travaux qu'il crut nécessaires pour rendre la place tenable, & en peu de temps la mit dans un estat à se défendre. Le peuple reprit courage. Il crut qu'on ne pourroit le forcer. Tout au moins, il résolut d'estre fidele à son Prince jusqu'à l'extrémité. 1663. Presbourg fortifié.

Sur ces entrefaites, Leventz passa au pouvoir des Turcs. C'estoit une ville assez bien fortifiée, & qui pouvoit faire de la résistance. Mais la mollesse des habitans, & les offres avantageuses du Visir, la firent perdre à l'Empereur. Elle préta le serment aux Turcs le vingt-troisiéme de Septembre. Leventz pris par les Turcs.

En ce tems-là, les nouvelles de la prise de Neuhausel estant arrivées à la Porte, la joye de ce succés fut si grande, que l'on envoya par tout l'Empire ordre Réjoüissances en Turquie pour la prise de Neuhausel.

1663. ordre de célébrer un Dunalma de sept jours, ou de faire des réjoüiſſances publiques. La coûtume de ces Dunalmas, eſt d'éclairer le ſoir toutes les ruës. On orne les portes & les dehors des maiſons d'une grande quantité de lampes & de chandelles. Tant que ces réjoüiſſances durent, on paſſe les nuits en bons repas, accompagnez de muſique; & l'on employe les jours, ou à rendre viſite, ou à envoyer des préſens, ou à faire ſon Corban: c'eſt de la ſorte que l'on appelle une diſtribution de viande, que l'on fait aux pauvres. Voicy de quelle maniére on obſerve cette ceremonie. Le Corbaniſte, ou celuy qui fait le Corban, met d'abord la main ſur la teſte de ſa brebis, ou de ſon agneau; enſuite il fait une priére de peu de mots, & coupe la gorge à cette beſte, au nom de Dieu. Le Boucher en léve la peau; & aprés cela le Corbaniſte coupe la chair en autant de morceaux qu'il ſe preſente de pauvres pour la recevoir. Au plus fort de ces divertiſſemens, chacun parloit avantageuſement du ſuccés de leurs deſſeins, & du bonheur qui accompagnoit leurs armes. Ils s'entrefélicitoient ſur ces commencemens favorables, & ſe promettoient de bien plus grands avantages pour la campagne ſuivante; Que pour faire des conqueſtes, ils ne ſeroient point contraints, ou de s'expoſer à des dangers, ou d'eſſuyer de rudes incommoditez; & qu'ils ſeroient un voyage de plaiſir dans les Eſtats de l'Empereur, plûtoſt qu'une expédition militaire. Auſſi peut-on dire, que ces eſpérances des Turcs n'étoient pas trop déraiſonnables: Car le Viſir eſtoit maiſtre de la campagne. Il n'y avoit point d'armée, qui puſt, ou luy faire teſte, ou arrêter ſes progrés. Ses troupes couroient par tout, ſans rencontrer aucune oppoſition, & alloient juſqu'aux remparts de Raab, de Presbourg & de Komorre; déſolant tout le païs, mettant le feu aux fourrages & aux grains, emmenant en eſclavage toutes ſortes de perſonnes, & faiſant ſentir aux Hongrois ce qu'une guerre ſanglante peut

Maniére des Dunalmas & du Corban.

peut avoir de plus funeste. Les remparts & les garnisons des places ne suffisoient pas pour conserver le païs à l'Empereur : Les seules nouvelles de l'approche du Visir ostoient le courage aux peuples, & l'on parloit de se rendre, presque avant que d'estre attaqué. Leventz avoit déja fait hommage aux Turcs. Nitra suivit le mesme éxemple ; place qui avoit une Citadelle imprenable, & qui néanmoins fut livrée aux Turcs par son lâche Gouverneur. Cette conqueste ne cousta peut-estre pas un coup de canon au Visir ; la place s'étant renduë à la premiére sommation. Mais le manque de courage, ou bien le manque de foy du Commandant ne demeura pas impuny ; ce lâche Officier fut mis à mort peu de temps aprés par ordre de l'Empereur. 1663.

Nitra se rend aux Turcs.

Aprés tant de pertes, la Hongrie se voyoit dans un estat à tout craindre. Rien, ce semble, n'estoit capable d'arrêter les progrés d'une armée triomphante, qui s'étendoit de tous costez, sans trouver de la résistance. L'Autriche, & mesme la basse Allemagne trembloient à la seule pensée du nombre des Turcs. Le Visir n'avoit commencé la guerre, que dans le dessein de faire ce que Soliman n'avoit pû éxécuter, & de se rendre maistre de la ville de Vienne. Les passages luy en estoient tout ouverts. D'un autre côté, Presbourg estoit tout prest à ouvrir ses portes, si les Turcs eûssent seulement déployé leurs formidables étendarts devant cette place. Tout eust fait joug, & le Visir se pouvoit promettre de glorieux succés. Mais au lieu de pousser sa pointe, il s'amusa à attaquer la forteresse de Schinta, qui estoit le principal magazin d'armes & d'artillerie qu'eust l'Empereur. Les Turcs né s'attendoient pas à trouver de la résistance dans la garnison de cette place. Mais il y avoit un Gouverneur plus courageux & plus fidele que dans Nitra. Il se défendit si bien, que le Visir, aprés avoir esté repoussé diverses fois, jugea l'entreprise trop difficile & trop hazardeuse. Ainsi, voyant que d'ail-

Ils mettent le siége devant Schinta, & sont repoussez.

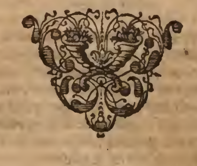
1663. d'ailleurs la prise de cette place ne pourroit pas le récompenser de ce qu'il luy en coûteroit pour s'en rendre maistre, il leva le siége. La reddition de Novigrade le consola de cette disgrace. C'est un Château qui devoit tenir long-tems, puisqu'outre l'avantage de sa situation sur un roc fort élevé, il estoit ceint d'un fossé de trente pieds de profondeur, défendu par six cens soldats, & bien pourvû de toutes sortes de munitions & de vivres. Quoy qu'il en puisse estre, soit mauvaise fortune, ou plûtost mauvaise conduite, il se rendit au Visir.

Ils prennent Novigrade.

L'Hyver approchant, le Visir se retira jusqu'à Belgrade, où il dispersa son armée en quartiers d'Hyver. Là, plein de joye & de fierté, comblé de gloire, faisant reflexion sur les avantages qu'il avoit eûs pendant la campagne, & se flatant d'un succés encore plus favorable, il regarda ses ennemis avec le dernier dédain, permettant à la pluspart des Spahis d'Asie de s'en retourner chez-eux, quoy qu'ils fussent des environs de Babylone & du Grand-Caire. Néanmoins, afin de tenir les Chrétiens en des alarmes continuelles, il fit marcher en Stirie & en Croacie un camp volant de Tartares & de Turcs, pour ravager ces Provinces. Le Comte de Serin, qui commandoit en Croacie, estoit depuis peu de retour de Hongrie. Croyant que la saison fust trop avancée pour agir; il avoit mis son armée en quartiers d'Hyver. Les nouvelles de la marche de trente mille hommes le reveillerent bien-tost. Il amassa autant de troupes qu'il luy fut possible, & ne pût faire que quatre cens quatre-vingt hommes. Avec cette poignée de soldats, il prit la route de la riviere *, pour en disputer le passage à l'ennemi. Dans cette resolution, il plaça des sentinelles à tous les endroits où elle étoit guayable. Le 17e de Novembre, il vit les Turcs se camper à l'autre bord de la riviére; & au mesme temps, il découvrit deux mille de leurs soldats qui l'avoient déja passée. Aussi-tost il fondit sur eux, secondé du Capi-

* Le Mure.

Capitaine Chirfaleas, qui s'estoit souvent signalé 1663.
contre les Turcs. Ces deux mille hommes prirent la fuite, & songérent à repasser la riviere. Mais ils ne purent retrouver le guay. De sorte que se jettant dans l'eau à corps perdu, la plusspart de ceux qui n'avoient pas péri par l'épée, perirent dans la riviere. Le camp ennemi étonné de cette valeur du Comte, perdit courage, & abandonna le dessein de faire des courses en Croacie. Ainsi cette Province fut comme par miracle délivée d'une entiére desolation.



HISTOIRE DE SULTAN MAHOMET IV. XIII. EMPEREUR DES TURCS.

LIVRE III.

En l'An de Jesus-Christ 1664. *& de l'Hegire* 1075.

1664. L'Hyver estoit alors dans sa plus grande force, & sa rigueur retenoit les soldats dans leurs quartiers. Le Prince Abaffi, qui voyoit les troupes immobiles, & hors d'estat d'agir, crut que pour avancer ses desseins, il estoit à propos de se faire voir au monde avec tout l'éclat possible, assis sur le Thrône des Princes de Transsylvanie. Cette veüe fut si agréable aux peuples, que charmez des belles qualitez de ce Prince, ils ne parloient que de ses exploits & de ses vertus, pendant que l'on regardoit d'un œil d'envie les villes, qui avoient une garnison Allemande. En ce temps-là la forteresse de Zechelhyd se revolta contre l'Empereur, & se rendit au Prince Abaffi; ce qui arriva à cause des arrerages deûs à la garnison: Car les soldats ne pouvant recevoir leur paye, se mutinerent, & priverent de sa Charge le Colonel *Tieffendal*, dont ils pillérent la maison; aprés quoy ils mirent en sa place le Mareschal des Logis du Regiment de Strozzi. Les nouvelles de ce desordre volérent aussi-tost à Vienne, d'où l'on envoya incessamment un Exprés avec un acte de pardon de la part de l'Empereur, en cas que la garnison se voulust ranger à son

Zechelhid se rend au Prince de Transsylvanie.

son devoir, & une promesse qu'elle seroit payée de tout ce qui luy estoit deû. Mais comme on ne leur tint pas parole, ces troupes prétérent l'oreille aux propositions plus solides, que leur faisoit faire le Prince Abaffi, qui profitant de cette occasion, envoya à chaque soldat dix écus & un justaucorps, promettant outre cela de leur donner une paye plus forte & plus seure, que ne l'estoit celle qu'ils recevoient de l'Empereur. La garnison satisfaite des présens & des promesses du Prince, remit la ville entre ses mains le vingtiéme de Janvier. Mais pendant que les autres armées demeuroient dans leurs quartiers d'Hyver, & que leurs Chefs s'abandonnans à la mollesse, se perdoient dans le vin & dans la débauche, & pendant que l'envie, la jalousie, & des differens de peu de conséquence troubloient & arrétoient les deliberations de la Diette de Ratisbonne, qui estoit dans une assez grande confusion, le brave Comte de Serin ne se laissoit pas aller à la mesme mollesse. Au contraire, ayant reçû avis d'Andrinople que le dessein des Turcs pour la campagne, estoit de tourner tout l'effort de leurs armes contre la Croacie, afin de s'ouvrir au travers de cette Province un passage au *Friouli*, il résolut malgré la rigueur de la saison, d'entreprendre quelque chose qui pust rompre ce dessein. Dans cette resolution, il partit de *Serinswar* le seiziéme de Janvier, à la teste d'une armée de vingt-cinq mille hommes. Il côtoya quelque temps le *Drave*, & se montra devant *Berzenche*, qui se rendit à condition que la garnison en sortiroit avec armes & bagage. *Bakokza* se rendit aussi, & sur les nouvelles de l'approche du Comte, les ennemis quitterent une *Palanche*, ou fort, qu'ils avoient sur la riviére, y laissant huit piéces de canon de fonte. De là il s'avança vers *Esseck*, autrement appellé *Oseck*, qui est le seul passage qu'il y ait de la Haute dans la Basse Hongrie. Il y a sur le marais un grand pont de bois, qui a plus de deux lieües de long; & je me sou-

1664.

Oseck.

1664. souviens d'avoir esté une heure & trois quarts à le passer à cheval, comme je le vis à ma montre. Le dessein du Comte estoit de brûler ce pont, qui avoit coûté trois cens mille écus, & que l'on disoit n'avoit esté basti qu'en six ans. Car il se persuadoit qu'il estoit impossible de le rebastir en un Esté, & que par ce moyen les mesures que les Turcs avoient prises pour la campagne estant rompuës, l'Empire auroit le temps de respirer, & pourroit rassembler toutes ses forces. Il choisit un temps si froid, que le marais estoit tout gelé, & un grand vent, qui pouvoit favoriser l'éxécution de son dessein. Deux mille Dragons & trois mille Croates, qu'il avoit envoyez prendre les devants, rencontrerent à la teste du pont un corps de six mille Turcs, qui gardoient ce poste. Ce détachement de Chrétiens fut si maltraité par les Turcs, qu'il eust esté entiérement taillé en piéces, sans un renfort considerable de chevaux & de Dragons, qui vinrent fort à propos à son secours. A la faveur de ce renfort, les Allemans bâtirent les Turcs, emporterent d'assaut la Palanche qui defendoit le pont, & passerent au fil de l'épée tous ceux qui se trouverent dans le fort: Aprés quoy ils mirent en plusieurs endroits le feu au pont, qui fut consumé, & reduit en cendres en peu de temps.

Le pont est brûlé.

L'opinion que l'on eût à Vienne que l'embrasement de ce pont romproit toutes les mesures des Turcs, qu'il privoit d'un passage considerable, fit recevoir cette nouvelle avec toute la joye possible. Mais on verra dans la suite de cette Histoire, combien la Cour Impériale se trompoit dans la connoissance qu'elle croyoit avoir de la lenteur des Turcs. Car non-obstant cette mauvaise opinion que l'on avoit de leur diligence, ils reparerent en six semaines de temps, ce que l'on ne croyoit pas qu'ils pûssent faire en presque autant d'années. J'ay meime remarqué qu'ils negligerent de se servir des fondemens & des pilotis du premier pont, & qu'ils en bâtirent un

tout

tout neuf. D'Oseck le Comte de Serin marcha vers une ville appellée les Cinq-Eglises. A son approche les Turcs arborerent sur une de leurs tours un pavillon blanc, comme s'ils eûssent eu dessein de traiter, & de se rendre sous des conditions honorables. Sur la foy de ce signal les Chrétiens s'avancerent vers le rempart. D'abord que les Turcs les virent à la portée du canon, ils firent sur eux une décharge dont l'éxecution fut terrible, & qui tua plusieurs Officiers de marque, entre lesquels furent le General Hammeling, & le Comte Herberstein. Une pareille perfidie ne pouvoit qu'irriter excessivement le Comte de Serin, qui resolut d'en tirer une vangeance éclatante. Il fit donner le cinquiéme de Février un violent assaut à la ville, qu'il emporta l'épée à la main. La trahison des Turcs ne meritoit point de quartier: Aussi on ne les épargna pas. Tout y fut passé au fil de l'épée, & la ville fut donnée au pillage. Les soldats aprés en avoir enlevé ce qui valoit la peine d'estre emporté, y mirent le feu, & l'on ne vit plus dans les ruines de cette ville, qu'un triste & affreux spectacle. 1664.

Les Cinq Eglises prises d'assaut par le Comte de Serin.

Ces avantageux succés du Comte de Serin, luy acquirent la reputation d'un Prince également heureux & vaillant; & sa liberalité à abandonner aux soldats tout le butin qui se faisoit, & à leur donner le pillage, en attiroit un grand nombre sous ses Drapeaux. Un esprit vif & agissant, joint à une vigilance extraordinaire, le rendit formidable aux Turcs, qui ne craignoient que *Serin-Ogli*, un Prince fin, vigilant, & circonspect. En effet, ils avoient sujet de le redouter, puisqu'il faisoit des ravages incroyables sur leurs terres; qu'il avoit chargé deux mille cinq cens charrettes d'esclaves, de meubles, de munitions, & d'autre butin fait sur eux; qu'outre cela il emmenoit cent cinquante piéces de canon tirées des petits Forts ou *Palanches*, dont il s'estoit rendu maistre; & qu'enfin il avoit ruiné tout le païs qui est entre le

1664. le Drave & le Danube. Aprés avoir fait ces courses terribles sur le païs ennemi, le vaillant Comte de Serin arriva à *Sigeth*, qui est un forteresse tres-considérable, composée de la vieille & de la nouvelle ville. Entre ces deux villes il y a un marais fameux, sur lequel est un pont de communication. Ce lieu est illustre, par la vigoureuse résistance qu'il fit en l'an 1565; auquel Soliman le Magnifique l'attaqua à la teste d'une armée de six cens mille hommes. Ce fut en cette occasion que Nicolas de Serin, bis-ayeul de celuy dont nous parlons à présent, immortalisa son nom, & rendit célebre par ses glorieuses actions, un lieu qui luy coûta la vie. Le Comte de Serin ne fut pas plûtost arrivé auprés de Sigeth, qu'il résolut de vanger cette mort, & d'appaiser les manes de son ayeul par le sacrifice d'un grand nombre d'ennemis. Il détacha d'abord le Comte d'Olack avec une partie de son armée, qu'il fit avancer vers la ville pour la sommer, ou pour luy frayer le chemin, si elle refusoit de se rendre. Ce Commandant ayant préparé toutes choses, le Comte de Serin se rendit au camp, où il joignit ses troupes à celles d'Olack. Le jour fut marqué pour un assaut général. Mais au moment que l'on s'y disposoit, & que cette ville estoit reduite à l'extrémité, l'avis que l'on reçût de l'approche d'un corps de douze mille Turcs ou Tartares, rompit entiérement le dessein. Comme la rigueur de la saison, & les occasions fréquentes avoient fort diminué les troupes Allemandes, elles se trouvoient inférieures en nombre à celles des ennemis. D'ailleurs, les vivres & les munitions manquoient. Ainsi l'on ne jugea pas à propos de hazarder un combat, dont le succés paroissoit incertain, & mesme devoit, selon les apparences, estre desavantageux. C'est pourquoy l'on exécuta le lendemain le dessein qui avoit esté pris de lever le siége, & les troupes furent envoyées en quartier d'Hyver pour se rétablir. Mais pendant que du costé de la Croacie, presque toutes

Sigeth assiégé.

toutes choses réüssissoient avantageusement pour les 1664.
Chrestiens, par la bonne conduite & par la valeur de l'illustre Général qui y commandoit, la négligence de quelques Ministres perdoit entiérement les affaires d'un autre costé. Nous avons marqué cy-dessus, que la garnison de Zeckelhid ne pouvant estre payée des arrerages qui luy estoient deûs, s'estoit revoltée contre l'Empereur, & avoit remis cette ville au pouvoir du Prince de Transsylvanie. La mesme négligence des Ministres de Vienne, fit perdre *Claudiopolis* à l'Empereur. La garnison de cette ville, qui quelques années auparavant s'estoit valeureusement deffenduë contre les Turcs sous la conduite de *Retani* son Gouverneur, & qui avoit par une vigoureuse résistance donné des preuves de sa fidélité pour l'Empereur, suivit l'exemple de Zeckelhid. Car les soldats ne pouvant recevoir leur paye, & par conséquent estant privez des moyens de subsister, ils commencérent à se mûtiner. Leurs plaintes & leurs murmures laissoient à la Cour de Vienne le tems de prévenir un mal-heur, qu'elle pouvoit aisément prévoir. Mais les longueurs extraordinaires de cette Cour, qui croyoit par des paroles vuides satisfaire des gens affamez & réduits à l'extrémité, faisant comprendre à la garnison qu'il n'y avoit rien à espérer du côté de l'Empereur, elle se soûmit au Prince de Transsylvanie, pour avoir au moins dequoy s'empescher de mourir de faim. La perte de deux places aussi considérables que l'estoient Zeckelhid & Claudiopolis, toucha si vivement les personnes qui avoient quelque affection pour leur Prince, ou quelque sentiment d'honneur, qu'elle leur fit honte, & qu'enfin elle réveilla les Allemans de ce profond assoupissement qui les accabloit. Ils songérent donc à donner de meilleurs ordres, pour prévenir de pareilles disgraces, & pour empescher que *Zacmar*, *Tockay*, & les autres places frontiéres, ne suivissent les traces des deux premiéres.

Claudiopolis se soûmet au Prince de Transsylvanie.

En

1664. En ce temps-là les belles actions du Comte de Serin estoient parvenuës jusques aux oreilles du Grand-Seigneur, & faisoient l'entretien & l'admiration du commun peuple. Le Sultan ne voyoit qu'avec colére les obstacles que la valeur de ce General oppósoit à ses desseins. Il écrivit sur ce sujet une Lettre assez sévere au Visir, à qui il reprochoit son peu de soin, de souffrir des ravages qui estoient suivis de la honte de l'Empire, & de la ruine des Sujets. Le Visir n'avoit pas encore reçû ses recrûës, & mesme il ne s'étoit pas attendu à entrer de si bonne heure en campagne avec le gros de son armée. Il ne laissa pas d'en faire un détachement considérable, qui avoit ordre de surprendre Serinswar, ou de l'assiéger, si le premier moyen n'avoit pas de succés. Ce corps marchant par la Bosnie, l'avis en fut porté au Comte Pierre de Serin, que son frere avoit laissé pour défendre le païs, pendant que d'autres occupations l'arrestoient en Hongrie. Sur cette nouvelle, le jeune Comte ramassa promptement autant de forces qu'il luy fut possible, & se mit en embuscade au défilé d'une montagne apellée le *Morlac*. Il n'y avoit pas esté fort long-temps, lors que les Turcs y entrérent en corps, sans ordre, & sans précaution. Aussi le Comte les ayant chargez à l'impourveû, ils furent entiérement défaits, & laissérent deux mille morts sur la place, outre plusieurs prisonniers.

Le Comte Pierre de Serin défait les Turcs dans les defilez du Morlac.

Le mois de Mars ayant dissipé les gelées, qui rendoient la saison trop rude pour pouvoir entreprendre quelque chose, & l'air estant devenu plus doux, le Comte Nicolas de Serin songea à assiéger la ville de Canise. Pour mieux conduire ce dessein, il crût qu'il faloit auparavant reçonnoître la ville, & en remarquer l'état & la situation, ce qu'il fit un jour avec quatorze ou quinze Officiers. Son dessein n'avoit pas esté si secret, qu'il ne vinst à la connoissance des Turcs, qui mirent cinq cens hommes en embuscade pour le surprendre. A l'approche du Comte,

te, ils sortirent de leurs trous en jettant de grands 1664.
cris : Mais comme il montoit un fort bon Coursier de Croacie, il se sauva à la faveur de son cheval, & alla chercher un réfuge dans un bois voisin. Les cris de l'ennemi ayant esté portez par les échos jusqu'à trois cens Cavaliers du Comte, ils prirent aussi-tost l'alarme, acoururent à son secours, & chargérent vigoureusement les Turcs, qui aprés avoir laissé un grand nombre des leurs, ou sur la place, ou entre les mains des Chrestiens, prirent la fuite. Entre les morts, il s'en trouva un, qui estoit armé de pied en cap, & qui avoit autour du corps une corde de soye de diverses couleurs. On sçut des prisonniers, que c'estoit luy qui devoit conduire aux pieds du Visir le Comte de Serin lié de cette corde. Aprés s'estre heureusement tiré d'un pas si délicat, le Comte ne songea plus qu'à se vanger de la témérité des Turcs. Il ravagea tous les environs de la place qu'il vouloit assiéger, & y fit de si grands dégasts, que le peuple de la campagne, pour se dérober à la fureur d'un impitoyable ennemi, se voulut réfugier dans Canise. Mais comme le Bacha se préparoit à soûtenir un siége, pour lequel il n'avoit pas plus de vivres qu'il luy en faloit, il leur refusa l'entrée de sa place, ne voulant pas y recevoir des gens qui ne pouvoient que consumer ses provisions.

Le Comte de Serin informe l'Empereur du dessein qu'il a d'assiéger Canise.

Avant que de commencer le siége, le Comte crut qu'il en faloit donner avis à l'Empereur. Il envoya l'Ingénieur general en Basse Hongrie, avec des Lettres pour le Conseil de guere du Royaume. Il rendoit aux Membres de ce Conseil un compte éxact du succés que ses armes avoient eû pendant l'Hyver, & leur marquoit qu'ayant pillé & ravagé tous les espaces de terre qui sont entre le Drave & Serinswar, Canise estoit fort pressée, & ne pouvoit avoir que trés-peu de vivres. Il ajoutoit que c'estoit en cette saison seulement que l'on pouvoit espérer de recouvrer cette place importante : mais qu'un pareil

dessein

1664. dessein demandoit une prompte exécution, qui ne donnast pas aux Turcs le tems de sortir de leurs quartiers d'Hyver, & d'amasser un corps de troupes assez considérable pour l'obliger à lever le siége. Le dessein du Comte fut si bien reçû du Conseil de guerre, que par le mesme Courier il fit connoistre à l'Empereur, qui estoit alors à la Diete de Ratisbonne, que cette entreprise ne pouvoit qu'estre glorieuse & avantageuse aux Chrétiens; & qu'ainsi il supplioit sa Majesté Impériale de donner son consentement pour ce siége, qui réussiroit immanquablement, si l'on fournissoit au Comte sept mille chevaux & treize mille fantassins. A quoy le Conseil ajoûtoit, qu'il faloit entreprendre le siége avant le mois d'Avril, de peur que le dessein n'échoüast, si les Turcs se mettoient en campagne avant qu'il fust exécuté. La rélation de ce que le Comte de Serin avoit fait, ne plut pas moins à l'Empereur, que le dessein glorieux qu'il formoit de remettre entre ses mains une ville aussi considérable que l'estoit Canise. Ainsi il donna ordre au Conseil général de luy fournir toutes les munitions de guerre & de bouche, & toutes les troupes qui seroient nécessaires pour le siége. Cependant pour faire connoistre à ce Général l'estat qu'il faisoit de sa valeur & de son mérite, il luy écrivit la Lettre suivante.

N*ous avons déja appris amplement de l'Ingénieur* de Vassembo, *les succes que vous avez eûs pendant l'Hyver, & les belles actions que vous avez faites, soit en bruslant le point d'*Oseck, *ou en plusieurs autres rencontres. Nous avons depuis reçû vos Lettres en datte du dix-neuf de Février, qui nous ont confirmé ce que nous avions déja appris; mais qui ne nous en parlent qu'avec une briéveté qui ne convient pas à de si grandes actions. Cet heureux succés a esté comme le soustien de la Hongrie chancelante; il a fait reprendre courage à nos fidéles Sujets, qu'il a tirez de la consternation où ils estoient, & il nous répond*

répond d'une nouvelle suite de succés. Ainsi comme d'un costé ces glorieuses actions vous asseurent de l'immortalité de vostre nom, dont elles conserveront la memoire dans les siécles à venir; de l'autre elles vous doivent persuader que nous ne les avons veües qu'avec beaucoup de satisfaction. Nous espérons encore une fois, que par le secours de Dieu, & par vostre valeur & vostre bonne conduite, nos efforts seront suivis de nouveaux progrés, & de la ruine de nos ennemis. 1664.

Conformement aux ordres de l'Empereur, le Conseil de guerre donna sa résolution le dixiéme Mars: & le Comte de Serin publia que le huitiéme d'Avril il commenceroit le siége: Mais comme les Allemans de la Stirie, & les forces du Rhin ne pouvoient estre prestes pour ce temps, à cause de l'absence du Comte d'Olack leur Général, on différa jusques au trentiéme, auquel ou le lendemain on commença d'assiéger la ville selon les formes. Ce fut à la vérité, moins dans l'assurance d'un heureux succés, que dans le dessein de soûtenir l'honneur des armes Impériales: outre que l'on ne songeoit qu'à sauver les riches & fertiles plaines de la Hongrie, & les environs de la ville de Vienne, en attirant les Turcs sur un païs plus ingrat & moins fécond; où l'on ne voyoit que des marais, qui exhaloient des vapeurs dangereuses, & où la guerre avoit déja fait des ravages horribles.

Canise assiégée.

Mais laissons un peu le Comte de Serin dans son camp, & allons voir quelles résolutions la Diette de Ratisbonne prend pour le salut de l'Empire. La perte de Neuhausel, & les progrés des armes Ottomanes, avoient réveillé les Princes Allemans, & leur avoient fait connoistre le danger dont tout leur corps estoit menacé. Pour le prévenir il se tint une Diette à Ratisbonne, où l'on devoit déliberer des moyens d'arréter les courses des Turcs, qui estoient d'autant plus dommageables qu'elles ne rencontroient point d'obstacles. Je n'ennuyeray point le Lecteur, en luy don-

Ce qui se passa à la Diette de Ratisbonne.

1664. donnant icy une liste des noms des Princes, & des Ambassadeurs ou Ministres qui se trouvérent à cette Assemblée. Il suffira de dire, qu'outre que l'Empereur y estoit présent, il avoit pour ses Commissaires ou Plenipotentiaires, l'Electeur de Mayence, & l'Archevesque de Saltz-bourg. Tous les Princes qui y assistérent, y parurent avec éclat; mais il n'y eût aucun, qui ne le cedast en pompe & en magnificence à l'Electeur de Baviére. Ses carosses étoient superbes & en grand nombre; sa livrée riche, & son train splendide. Tout estoit si poli, & si bien ordonné, que sa Cour surpassoit non seulement chaque Cour en general, mais mesme en particulier ce que chaque Cour avoit de plus de propre & de plus leste. Lorsque les afaires de la guerre furent mises sur le tapis, le Comte d'Olack fut choisi d'une voix pour commander toutes les forces des Alliez du Rhin: Mais il y eut de tres-grandes disputes entre les Catholiques & les Protestans sur l'élection des autres Generaux. Ce différend tint quelque temps les affaires en suspens: Il fut pourtant enfin terminé, & le Marquis de Bade fut fait *Mareschal General* pour la ligue. On luy donna pour l'assister de leurs conseils, & pour estre sous luy comme les Directeurs de la guerre, le Marquis de *Dourlach*, & l'Evesque de Munster. La Charge de General de l'Artillerie fut donnée au Comte *François Fucher*. Les uns & les autres s'accordérent mieux sur le nombre des troupes qu'ils devoient fournir, chaque parti y contribuant liberalement & de bon cœur. Car outre les forces Impériales, qui estoient de quarante-un mille six cens fantassins, & de treize mille neuf cens chevaux, les Alliez & les Conféderez fournissoient treize mille huit cens cinquante hommes de pied, & trois mille trois cens cinquante chevaux. La Cavalerie des troupes Auxiliaires de l'Empire devoit être de quatre mille trente-sept hommes, & leur Infanterie de seize mille neuf cens quatre-vingt onze, sans compter les forces des Electeurs

Electeurs de Saxe & de Brandebourg, ni le ſecours du Roy de France. Ainſi l'armée des Chreſtiens eſtoit, ſinon ſuperieure, du moins égale en nombre à celle de leurs ennemis. 1664. Eſtat de l'armée des Chrétiens.

La premiére choſe qui fut miſe en deliberation aprés celle de la guerre, fut la nomination des Ambaſſadeurs, que l'on devoit envoyer vers les autres Princes Chreſtiens pour leur demander du ſecours contre l'ennemi commun. Il fut reſolu que le Comte *Piccolomini* partiroit pour les Cours d'Italie; Mais une maladie dont il fut attaqué dans ce voyage, le retint à Milan, où il mourut en fort peu de temps. Ambaſſadeurs nommez pour les Cours étrangéres. Pour Italie.

Le Comte *Colalto* fut nommé pour l'Angleterre; mais il mourut avant que d'arriver à Londres. Cela n'empeſcha pourtant pas que le Roy de la Grand'-Bretagne ne contribuaſt liberalement pour l'avancement des deſſeins de l'Empereur, dans leſquels ſa pieté & la qualité de Prince Chrétien luy faiſoient prendre un intereſt particulier. Pour Angleterre.

On ne put rien obtenir de la Pologne, que des civilitez, & des proteſtations que ſa Majeſté Polonoiſe ne manquoit pas de bonne volonté, & qu'elle ſouhaiteroit eſtre en eſtat de donner un puiſſant ſecours à l'Empereur: ce qui ne ſe pouvoit faire, parce que les troupes eſtoient employées contre les Moſcovites, qui avoient uſurpé une partie de la Lithuanie. A quoy les Polonois adjoûtoient, qu'ils ne pouvoient voir qu'avec douleur & avec confuſion l'impuiſſance où leur miſere les mettoit, de reconnoiſtre l'obligation qu'ils avoient à l'Empereur, du ſecours qu'il leur avoit genereuſement donné contre les Suédois. Pour Pologne.

Le Comte de *Strozzi* fut nommé pour l'Ambaſſade de France. Avant qu'il arrivaſt à Paris, le bruit y eſtoit déja que le Roy avoit reſolu en cette conjoncture de contribuer puiſſamment pour l'intereſt commun des Chrétiens. Le Comte de Strozzi Pour France.

1664. trouvant ces pieuses dispositions dans l'esprit du Roy ; les sçut si bien ménager, qu'il obtint de sa Majesté la promesse d'un secours de six mille hommes, dont les deux tiers devoient estre d'Infanterie, & le reste de Cavalerie. Ces troupes devoient estre levées & entretenuës aux dépens de la France, & se joindre aux forces de la Ligue du Rhin. Outre cela, le Roy voulant faire paroistre son zele pour la Religion, fit publier une Ordonnance, par laquelle il permettoit à ses Sujets de prendre parti en cette guerre, & déclaroit que s'il s'en trouvoit qui voulussent servir l'Empereur contre le Turc, il recevroit leurs services, comme s'ils avoient esté rendus à luy-mesme. Cette permission engagea plusieurs personnes de qualité à embrasser l'occasion qui se présentoit d'acquerir de la gloire. Le Duc de Boüillon, le Marquis de Villeroy, l'Abbé de Richelieu, & plusieurs autres braves crurent qu'ils ne pouvoient jamais se sacrifier plus glorieusement que dans une guerre, où l'intéreſt de Dieu se joignoit au motif de la réputation, qu'elle promettoit à ceux qui s'y engageroient. Avant que de quitter ce sujet, il ne sera peut-estre pas hors de propos de rapporter icy le discours, ou le compliment que cet Ambassadeur fit au Roy. Voicy ce qui se passa le jour qu'il eût son Audience. Il ne fut pas plûtost entré dans la Salle, que soit qu'effectivement il fust surpris, ou que ce fust une feinte adroite pour faire mieux goûter ce qu'il alloit dire, il parut frappé d'un étonnement & d'une timidité, qui ne luy permirent pas pendant quelque temps de prononcer un seul mot. *Enfin rappelant ses esprits, il commença son discours d'une voix tremblante, & pria le Roy de pardonner à une surprise, que l'éclat de tant de majesté avoit jettée dans son ame, au mesme temps qu'il avoit frappé ses yeux. Il dit que la gloire de la Monarchie Françoise avoit bien volé jusques au bout du monde, mais avec une diminution injurieuse à cette brillante Majesté qu'il voyoit. Il ajoûta que*

Harangue de l'Ambassadeur au Roy.

que ce Thrône luy ſembloit ſi miſtérieux, & inſpiroit tant de vénération à ceux qui en approchoient ; qu'il ſuffiſoit pour tirer des cendres de l'ancienne Reine de Saba *une nouvelle admiratrice de ce nouveau Salomon, de qui la ſageſſe, les vertus, les richeſſes, & le bonheur, eſtoient au deſſus de ce que jamais l'ancien Salomon avoit eû de ces avantages. Il taxa enſuite ces langues médiſantes, qui par une envie extraordinaire pour ce Grand Monarque, & par la paſſion qu'ils avoient de voir les Princes Chrétiens déſunis, tâchoient d'inſinüer au monde, que Sa Majeſté eſtoit mal-intentionnée pour la Maiſon d'Auſtriche. Ajoûtant, qu'il pourroit luy-meſme rendre temoignage du contraire, puiſqu'il avoit trouvé dans le cœur du Roy un excés d'affection & de bonne volonté pour l'Empereur ſon Allié, & que c'eſtoit cette affection & cette bonne volonté qui rendoient ſon Ambaſſade illuſtre & heureuſe. Que ces ſentimens joints au zele que Sa Majeſté avoit pour la cauſe Chrétienne, eſtoient comme l'Amitié unie avec la Charité, ou les vertus Morales couronnées par les Evangeliques. Enfin, il compara Sa Majeſté au plus glorieux de tous les Aſtres, qui à la verité communique ſa lumiere à tous les Eſtats Chrétiens, mais qui en accorde les plus favorables influences aux Eſtats Catholiques, à l'imitation duquel il dit que le Roy devoit communiquer ſes plus brillans rayons à l'Allemagne, pour obſcurcir entierement la lumiere ſombre & lugubre de la Lune Ottomane.* Ce fut de cette maniére que Strozzi ſe ſervant de ſon éloquence avec beaucoup d'habileté, il ne luy fut pas difficile d'obtenir d'un Prince bien intentionné des ſecours conſiderables. Il s'en retourna en Allemagne, ſatisfait au dernier point des honneurs qu'il avoit receus en France, & du bon traitement qui luy avoit eſté fait. 1664.

Aprés avoir rendu compte de ce qui ſe paſſoit parmi les Chrétiens, retournons un peu au quartier des Turcs, & voyons auparavant ce qui ſe paſſe dans leurs Eſtats.

1664. La Cour eſtoit alarmée d'une rebellion, dont les ſuites pouvoient priver le Sultan d'une des plus belles parties de ſon Empire. Les riches & puiſſans Beys de l'Egypte, irritez des exactions continuelles d'Ibrahim-Bacha leur Gouverneur, ſe revolterent contre luy. Ils ſe ſaiſirent du Bacha, & l'empriſonnérent environ le temps que les trois ans de ſon Gouvernement alloient expirer, & qu'il ſe preparoit à ſon départ. Le prétexte de la revolte eſtoit que le Bacha avoit tiré d'eux des ſommes immenſes contre toute ſorte de droit & de juſtice. Les Beys ne demandoient pas moins que la reſtitution de trois mille bourſes d'argent; c'eſt-à-dire de deux millions deux cens cinquante mille écus, ſelon le cours du Grand-Caire, où une bourſe vaut ſept cens cinquante écus. Enfin, ils proteſterent qu'ils ne mettroient point le Bacha en liberté, que premierement il ne les euſt ſatisfaits. Les nouvelles d'une ſi grande inſolence commiſe contre un Bacha également conſiderable par ſon autorité abſoluë, & par l'alliance du Sultan, dont il avoit épouſé la ſœur, furent auſſi-toſt portées à la Cour. Elles confirmerent les Miniſtres dans l'opinion qu'ils avoient du peu d'affection & de fidélité de ces peuples, que de frequentes dés-obeïſſances avoient déja rendus criminels : outre que depuis quelques années ils avoient manqué à payer entierement le tribut qu'ils doivent à ſa Hauteſſe. Pour prevenir les ſuites d'une dangereuſe revolte, le Sultan envoya inceſſamment en Egypte ſon Eſcuyer, avec plein pouvoir de terminer cette affaire, & ordre de tâcher de ramener par des voyes de douceur les rebelles à leur devoir. Cependant, comme l'on croyoit ce peuple trop porté à la mutinerie, pour pouvoir eſtre gouverné par un ſimple *Muſſelim* ou Député, le Gouvernement du Grand-Caire fut donné au *Seliḉtar-Aga*, qui eut ordre de ſe mettre en eſtat de partir le plus promptement qu'il luy ſeroit poſſible. L'Exprés que le Grand-Seigneur envoyoit en Egypte

Revolte des Beys d'Egypte.

pour appaiser ces desordres, prit la poste luy trentiéme au travers de l'Asie, & arriva en peu de temps au Grand-Caire; où par ses promesses, & moyennant quelques sommes qu'il fit rendre aux Beys; il rétablit bien-tost l'ordre & la tranquillité. Il falut néanmoins dissimuler quelque temps, & remettre à une occasion plus favorable la punition de l'insolence des mutins. Aussi lors que cette occasion se présenta, la Cour ne manqua pas, suivant sa coûtume, d'en profiter, & de faire porter à ces esprits factieux la peine de leur rebellion, dont ils firent une double satisfaction à la Justice. 1664.

Peu de temps aprés Ibrahim fut mis en liberté, & s'en retourna de son Gouvernement à Constantinople, où il se consola entre les bras de sa jeûne Sultane, de l'infortune qui luy estoit arrivée au Caire. Il se croyoit en seureté, lors qu'un ordre d'envoyer incessamment dans l'Epargne du Grand-Seigneur quatre cens bourses d'argent, ou deux cens mille écus, vint troubler ses innocens plaisirs. Il paya sur le champ deux cens bourses, & demanda quelque temps pour le reste; soit qu'effectivement il n'eust pas dequoy payer toute la somme, ou qu'il espérast en obtenir une diminution. Le Sultan, qui ne peut souffrir aucun retardement l'éxécution de ce qu'il ordonne, & qui regarde ses esclaves comme des rebelles, lors qu'ils différent de luy obeïr, quelques justes que soient leurs raisons, envoya un nouvel ordre à ce Bacha de satisfaire incessamment à ce qui luy estoit imposé. Il le punit mesme de sa negligence, par une augmentation de 100000. écus. A quoy l'ordre ajoûtoit, que si le Bacha ne payoit promptement cette somme, le Caïmacan de Constantinople le confineroit dans les quatre portes du Serrail, qui sont la prison fatale, d'où l'on ne sort gueres que par la mort. Ce Bacha n'ayant pas le moyen de satisfaire l'Empereur, on le mit en prison. Il fut pourtant assez heureux pour obtenir peu de jours aprés sa liber-

Ibrahim mis à une amande de deux cens mille écus,

& emprisonné.

1664. liberté par l'entremise du Visir, à ce que quelques-uns ont crû. Car on dit que ce Ministre se contenta d'avoir diminué les richesses & l'autorité d'Ibrahim, sans le vouloir ruiner entiérement. Au contraire, il luy fit donner le gouvernement de *Diarbekir*, où estant éloigné de la Cour, son crédit faisoit moins ombrage au Visir, qui d'ailleurs le redoutoit, parce qu'un esprit doux & complaisant attiroit l'affection des peuples à ce Bacha.

Le retour du Printemps donnoit lieu de commencer la campagne, & d'entrer en action. Le Grand-Seigneur pour faire voir à son Visir l'estime & l'affection qu'il avoit pour luy, & en mesme tems pour l'encourager à continuer à se bien acquiter de son devoir, luy fit present d'un cheval & d'une épée: cependant l'on avoit envoyé des ordres par tout l'Empire, de faire quelques jours avant le départ des priéres publiques pour le succés des armes de sa Hautesse. Ces devotions générales firent naistre une dispute entre le Moufti & un *Schegh* ou Predicateur, qui estoit toûjours prés de la personne du Grand-Seigneur, & fier de cét avantage, aussi-bien que de l'opinion de sa propre sainteté, & des priviléges attachés à son caractere, eut l'audace de contester contre l'Oracle de la Loy Mahometane, & de contredire à ses décisions. Voicy la question qui partageoit ces grands hommes, *Si les prieres qui se devoient faire pour les progrés des armes Ottomanes, devoient selon la Loy se faire en particulier dans chaque Mosquée & dans chaque Oratoire, ou bien si elles se devoient faire dans une assemblée generale de toute la Ville.* Le Moufti estoit de ce dernier sentiment, & alléguoit pour soûtenir son opinion le témoignage de plusieurs Autheurs Arabes, & la pratique des temps présents & passez. Le *Schegh* au contraire, se déclaroit pour des devotions particulieres, prétendant que l'assemblée de tout le peuple d'une ville en un seul corps, estoit inutile, & ne donnoit point de nouvelle force aux prié-

Differend entre le Moufti & un Predicateur.

priéres. Il alléguoit pour ses raisons, que tous les habitans d'une ville estant de veritables croyans, ils estoient tous illuminés, & ainsi n'avoient point de besoin d'aides pour rendre leurs priéres plus ardentes ou plus efficaces. La question fut vivement agitée de part & d'autre : Il y avoit pourtant sujet de croire qu'enfin le Moufti l'emporteroit, parce qu'il estoit secondé par un autre *Schegh*, qui pouvoit prétendre au mesme degré d'illumination que le premier. Ainsi il sembloit que le Moufti, qui d'ailleurs estoit la bouche & l'incontestable interprete de la Loy, pourroit non seulement résoudre les difficultés les plus épineuses, mais mesme interposer son autorité pour faire recevoir ses décisions. Le *Schegh* l'emporta néanmoins par la faveur du Sultan, & l'on jugea son opinion la plus raisonnable; le Moufti fut obligé de se retracter de son sentiment, & de le condamner comme erroné; il fut mesme contraint de bannir l'autre *Schegh*, & de déclarer qu'il auroit plûtost découvert la verité, si l'imposteur, le faux Prédicateur ne luy en avoit imposé par ses prétenduës illuminations. Cét avantage fut suivi des applaudissemens de sa Hautesse, qui avoit si bonne opinion du Prédicateur, qu'il pouvoit avancer telle doctrine qu'il luy plairoit, & estre seur que tout ce qu'il diroit seroit reçû comme des régles & des préceptes d'une autorité divine. Il est des environs de Van, & c'est pour cette raison qu'on l'appelle *Vanni Efendi*. Il est d'une race Armenienne. Il préchoit ordinairement tous les Vendredis à Andrinople, tantost dans une Mosquée, & tantost dans une autre : & le Grand-Seigneur se trouvoit le plus souvent à ses prédications. La plupart de ses Sermons n'estoient composés que des loüanges qu'il donnoit à la Religion Mahometane, ou des invectives dont il chargeoit les Chrestiens, avec lesquels il déclaroit qu'on ne pouvoit avoir de communication sans se soüiller & sans devenir prophane : il déclamoit aussi fort souvent

1664.

1664. contre l'usage du vin, comme contre une chose abominable. Cependant on dit qu'il n'estoit pas un observateur trop scrupuleux de la Loy dont il faisoit profession. Aussi pour l'excuser ses sectateurs & ses amis disoient, qu'en consideration de ses illuminations & des privileges de sa sainteté, il pouvoit se dispenser d'observer les choses les moins considerables & les moins essentielles de la Loy.

Predictions parmi les Turcs.

Les Turcs, qui s'attachent autant que le faisoient autrefois les Egiptiens, aux predictions & à l'explication des anciennes propheties, le firent paroistre cette année plus qu'ils ne l'avoient encore fait. Ils travaillerent à penetrer & à prevoir le succés de la guerre. Quelques-uns, qui avoient étudié d'anciennes predictions Arabes, en avoient tiré je ne sçay quelles figures Astrologiques, qui firent naistre dans leur esprit des pensées extravagantes, & conformes à l'humeur & au temperamment mélancolique de l'Astrologue. Il y eut une de ces predictions qui alla jusques aux oreilles du Grand-Seigneur : Elle parloit fort obscurement de plusieurs choses, & en general predisoit qu'il y auroit beaucoup de sang repandu ; mais qu'enfin l'avantage & la victoire demeureroient aux Turcs, & que le Grand-Seigneur mesme feroit en peu de temps un voyage qui ne seroit pas fort long. Le Sultan fut aussi troublé de cette prophetie, que Pharaon le fut autrefois de l'interpretation de son songe. Pour tâcher de l'éclaircir, il envoya querir un *Cadilescher*, ou l'un des Presidens de la Loy, afin de conferer avec luy sur la prediction dont il estoit assez satisfait, hormis à l'égard de l'article qui parloit du voyage. Car il luy estoit impossible de deviner de quel voyage le Prophéte vouloit parler. Ce ne pouvoit pas estre en Hongrie, où sa presence n'estoit pas necessaire pour animer les troupes, ou pour engager ses sujets à le suivre, puisque l'Armée estoit en fort bon estat, & que le Visir y faisoit des progres considerables : D'ailleurs il ne

voyoit

voyoit rien qui pûst, ou du moins qui dûst l'obliger 1664.
à quitter ſon agréable ville d'Andrinople, dont le ſéjour avoit tant de charmes pour luy. Le *Cadileſcher* qui ne vouloit pas donner un ſens déſavantageux à la prophétie, dit au Sultan; *Peut-eſtre, Grand-Maiſtre, que cette prédiction entend que vous retournerez à voſtre ſublime & heureuſe Porte de Conſtantinople.* Ces paroles mirent le Grand-Seigneur en colére. Quoy! dit-il, à Conſtantinople? Quelle joye, ou quelle ſatisfaction m'y puis-je promettre? Cette ville n'a-t-elle pas eſté fatale à mon Pére? & quel avantage mon Oncle en a-t-il tiré? y a-t-il meſme quelqu'un de mon ſang qui s'en puiſſe louër? les Princes mes Ancêtres n'y ont-ils pas eſté expoſés à l'inſolence d'un peuple naturellement porté à la révolte & à la ſédition? Oüy, pluſtoſt que de rentrer dans cette ville rebelle, j'y mettray le feu de mes propres mains, & j'auray le plaiſir de la voir en proye aux flames auſſi-bien que mon Serrail. Pour mieux connoiſtre l'averſion extraordinaire que le Sultan avoit pour Conſtantinople, & la réſolution qu'il avoit priſe de changer le ſiége de ſon Empire, il faut remarquer, qu'il baſtit à une legere diſtance d'Andrinople un petit Serrail, ſur le modéle de celui qui eſt auprés de Conſtantinople, & que l'on appelle *Odout-Bacha*, où il ſe retiroit ordinairement lors qu'il commença à avoir de la haine pour cette ville. Le village où ce Palais a eſté baſti, s'appelloit *Chiomlichoi*, ou le village aux pots, parce que l'on y faiſoit des pots de terre; mais le Grand-Seigneur changea ce nom, & luy donna celuy d'*Odout-Bacha*. Avant que ce dernier nom fuſt bien connu, & que les habitans du païs y fuſſent accoutumés, deux pauvres païſans eurent le malheur de ſe méprendre, & de l'appeller par ſon ancien nom. La mépriſe leur coûta la vie: car ayant eſté pris par les Boſtangis, & conduits devant le Sultan comme contempteurs de ſes ordres, leur Sentence de mort leur fut auſſi toſt prononcée & executée.

L'averſion du Grand-Seigneur pour Conſtantinople.

1664. Vers la fin de mois de May, il nâquit un fils au Grand-Seigneur d'une de ses femmes. Cette naissance fut le sujet d'un *Dunalma*, ou d'une feste qui se solemnise pendant sept jours consécutifs dans toute l'étenduë de l'Empire Ottoman; la joye & la pompe éclatérent plus à Andrinople qu'en aucun autre lieu, les Corps de Métiers tâchans de se surpasser les uns les autres, & combatans à l'envie, à qui contribuëroit le plus aux divertissemens de la ville. On avoit dressé à la porte du Serrail une Tente magnifique pour le Grand-Seigneur, qui devoit avoir le divertissement de plusieurs feux d'artifices, dont les plus habiles d'entre les Juifs étoient les autheurs & les directeurs. Un pauvre Juif fut assez mal-heureux pour mettre le feu à une fusée, qui ne pouvant l'élever avec la force ordinaire, alla tomber sur la veste du Favory, qui estoit debout à la porte de la Tente du Grand-Seigneur. Le jeune Gentilhomme fut d'abord surpris, & envoya querir celuy qui avoit jetté la fusée, qui fut condamné à recevoir 80. coups de baston sous la plante des pieds. Le jeune Favory n'étant pas satisfait d'une réparation qui luy paroissoit légére, il obtint, à ce qu'on dit, l'ordre du Grand-Seigneur pour mettre à mort le misérable Juif.

Il naist un fils au Grand-Seigneur.

Il est temps à present que nous retournions au Camp des Turcs. Le Visir fut fort étonné d'apprendre que *Canise* estoit assiégée, & admira la hardiesse du Comte de *Serin*, qui avoit entrepris une chose de cette importance, sans aucune apparence de succés. Néanmoins ayant appris que la ville n'estoit pas bien pourvûë de munitions & de vivres, il donna ses ordres pour y en transporter. Quatre-vingt charetes pleines de provisions, prirent la route de Sigeth avec un convoy considérable; mais les soldats du Comte de Serin les ayant joints, batirent le convoy, le mirent en fuite, & prirent les provisions. Cela n'empescha pourtant pas les assiégés de se défendre avec

Siége de Canise.

beau-

beaucoup de réſolution. Ils faiſoient à tous momens de vigoureuſes ſorties, dont quelques-unes firent périr un bon nombre de Chreſtiens. Pour ſe mieux défendre, ils abatirent les toits de leurs maiſons, & ſe logérent ſous terre, où ils eſtoient à couvert des grenades & du canon des batteries; Cependant tout conſpiroit contre les aſſiégeans. Les munitions de guerre, & l'artillerie que l'Empereur devoit fournir, n'arrivérent pas au temps qu'on l'avoit eſpéré: & les bombes & les grenades eſtoient ſi mal compoſées, que la pluſpart faiſoient leur effet en l'air, ou n'en faiſoient point du tout: de meſme on ne fournit pas au Comte de Serin le nombre d'hommes qu'on luy avoit promis. Enfin les ſoldats commencérent à murmurer de ce qu'on les avoit tirés de leurs quartiers d'Hyver, avant que les gelées fuſſent paſſées, & qu'il y euſt de l'herbe ſur la terre. Mais rien ne les irrita tant, que le manque de paye qui leur fit perdre le courage, plûtoſt que les difficultés du ſiége, & les rigueurs de la ſaiſon. Comme ce dernier mécontentement eſtoit plus raiſonnable que les autres, le Comte de Serin ſatisfit les ſoldats de ſa propre bourſe. Il ne continuoit preſque plus le ſiége que par honneur ne voyant aucune apparence d'y réüſſir; car ſon Armée eſtoit diminuée tout au moins de 2000. hommes, ayant perdu 400. Hongrois, & 200. Allemans aux premiéres attaques qu'il fit ſur les faux-bourgs, & le reſte eſtant mort de maladie, ou dans les ſorties des aſſiégés. Il ne paroiſſoit pourtant pas douter du ſuccés de cette entrepriſe, ſi l'on pouvoit pour quelque temps empeſcher le Viſir, qui tiroit une Armée nombreuſe des quartiers d'Hyver, de venir attaquer le Camp. Le Comte & les autres Officiers envoyérent conjointement leur avis à l'Empereur & au Conſeil général de guerre, qu'il faloit que l'Armée Chreſtienne fuſt auſſitoſt en campagne que celle des Turcs, & que pour ſe conduire avec plus de ſûreté dans une conjoncture ſi importante, il eſtoit à pro-

1664.

1664. à propos que l'Armée fust divisée en trois Corps, dont l'un fust pour soûtenir les forces qui estoient devant la ville, & pour mettre des soldats en la place de ceux que l'on perdroit; l'autre pour marcher vers *Osek*, afin d'empescher l'ennemi de passer le *Drave*, & le troisiéme pour tenir la campagne, & porter du secours où il seroit nécessaire. Un conseil aussi prudent que celuy du Comte, ne pouvoit qu'estre bien reçû de l'Empereur. On envoya aussi-tost ordre au General Montécuculi de se mettre en marche pour s'opposer au passage des Turcs. Comme le siége de Canise estoit d'une si grande importance, qu'il méritoit bien que toutes les troupes Chrestiennes fussent employées à le faire réüssir, on dépescha Courier sur Courier à Montécuculi, pour le presser de hâter sa marche, & de s'opposer à celle du premier Visir. Il répondit qu'il attendoit à tous momens le General *Sporck*, qui devoit le joindre. Mais la suite ayant fait voir que cette réponse n'estoit qu'une simple défaite, pour ne se pas mettre en marche, l'on commença à soupçonner ce General, & les plus affectionnés furent si mal satisfaits de son procedé, qu'il courut en Allemagne des bruits qui luy estoient tout à fait desavantageux: Le temps se passa ainsi en remises, sans qu'il parust aucunes troupes pour prendre la place des soldats que le siége faisoit périr. Un jour, que les Generaux s'alloient mettre à table pour dîner ils reçûrent avis que le Visir estoit avec une Armée nombreuse à cinq lieuës de la ville; Car contre l'opinion de tout le monde, le pont d'*Osek*, que l'on n'avoit autrefois basti qu'en six ans de temps, fut réparé en quarante jours; le nombre des Ouvriers rendant l'ouvrage aisé. Il y a une circonstance qui rend la diligence des Turcs encore plus digne de remarque. C'est qu'ils ne bastirent ce pont, ni des ruïnes, ni sur les fondemens du premier; & qu'au contraire ils le fabriquérent de nouveaux matériaux, & le firent aussi beau & aussi bien entendu que le pou-

pouvoit eſtre un ouvrage de cette nature & de cette longueur, & un pont qui ne ſert qu'à paſſer un méchant marais. Les nouvelles de l'arrivée du Viſir ſurprirent un peu le Comte de Serin, qui ſelon le calcul qu'il avoit fait de la marche des Turcs, ne l'attendoit que dans quelques jours; Mais il apprit que ce Miniſtre, craignant que Caniſe ne fuſt réduite à l'extremité, & ne ſe rendiſt avant qu'il puſt y arriver, avoit laiſſé derriére luy le gros de ſon Armée, & s'eſtoit avancé à grandes journées avec un corps de 20000. chevaux: Il propoſa de donner bataille aux Turcs, & le Comte *Strozzi* joignit ſa voix à la ſienne, *Olack* ne fut pas de ce ſentiment; & comme il refuſa de faire combatre ſes troupes, on leva le ſiége, & toutes les forces ſe retirérent en bon ordre à *Serinſwar*. Elles y arrivérent le jour ſuivant, aprés avoir laiſſé à l'ennemi une grande quantité de poudre, de méche & de peſles, vingt charretées de farine, & deux canons de fer, qui eſtoient crevez. 1664 — Le ſiége de Caniſe levé.

Le Viſir pourſuivit les Chreſtiens juſques aux portes de *Serinſwar*; & leur ſçût bon gré de ce qu'ils l'attiroient vers un lieu qui faiſoit le but de ſes ſouhaits & de ſon ambition, & dont la priſe devoit commencer & terminer cette guerre. Vis-à-vis de ce fort, il y a une éminence que la nature meſme a fortifiée. Elle eſt ceinte d'un foſſé aſſez étroit, qu'un cheval ne peut pourtant ſauter, & dont l'eau n'eſt pas guéable. Le Comte de Serin remontra à ſes Collégues *Olack* & *Spaar*, que ce lieu eſtoit commode pour y faire camper leur Armée; parce qu'eſtant ouvert du côté de la riviére, il eſtoit aiſé d'y jetter du ſecours, & qu'il ſerviroit de redoute ou d'ouvrage avancé au fort, dans lequel à toute extrémité on pourroit ſe retirer. Mais la peur poſſédoit ſi fort les Commandans, que craignans l'approche du Viſir & le nombre de ſes troupes, ils crûrent qu'il n'y avoit point de ſeureté pour eux; tant qu'ils ne verroient pas le *Mure* * entre leur Camp & celuy de l'ennemi.

* Riviére.

Les

1664. Les efforts que Serin fit pour leur persuader de charger les Turcs, pendant qu'ils étoient encore fatigués de leur marche & occupés à dresser leurs Tentes, eurent aussi peu de succés que les autres expédiens salutaires qu'il avoit proposés. Les Generaux répondirent, que ce seroit trop risquer que de mettre leur Armée, qui estoit foible, aux mains avec celle des ennemis, qui estoit forte & puissante; & qu'il valloit mieux attendre la jonction de Montécuculi, dont les forces unies à celles qu'ils avoient alors, rendroient l'avantage plus égal, & mesme l'evenement certain. C'est ainsi que de grands desseins ont souvent manqué, faute de résolution, à profiter des occasions que la fortune présente ordinairement aux personnes hardies & entreprenantes, aux volontez desquelles on peut dire qu'elle est soûmise. Comme d'un autre costé le manque d'union & d'intelligence dans les Generaux, a toûjours fait rejetter les plus sages conseils; car on n'a presque jamais vû que les Armées dont les Chefs ont esté d'une différente humeur, ou ont eu des interests différens, ayent fait des progrez considérables.

La timidité des Chrestiens éleva l'esprit de leurs ennemis, qui passérent le *Mure*, & s'approchérent de Serinswar sans aucune opposition à leur marche. D'abord qu'ils furent arrivez devant Serinswar, ils travaillérent à l'ouverture de la tranchée, & l'avancérent si fort, qu'au bout de dix-sept jours ils se virent au fossé de la place. Il n'y eut que le Comte de Strozzi, dont le grand cœur ne put souffrir que l'ennemi passast la riviére librement & sans obstacle. Il fit teste avec une poignée de gens à leurs troupes nombreuses, & seconda l'action de tant de prudence & de valeur, qu'il tua cinq cens Turcs sur la place. Mais un malheureux coup de mousquet, qu'il reçût au front, le priva de la vie. Ainsi mourut ce brave Seigneur, en combattant glorieusement pour la défense de son païs, & pour la cause de la Religion Chrê-

Les Turcs ouvrent la tranchée devant Serinswar.

Mort du Comte de Strozzi.

Chrêtienne ; aussi bien qu'un illustre Capitaine Croatien nommé *Chiffareas*, qui l'accompagna dans le tombeau, comme il l'avoit suivi dans cette action. 1664.

Cependant Montécuculi avoit joint avec son armée le Comte de Serin, qui luy donna toutes les marques imaginables de la considération qu'il avoit pour luy, & de la joye qu'il avoit de le voir. Ce General en fut satisfait, & l'un & l'autre estoient autant que l'on en pouvoit juger par l'extérieur, dans une parfaite intelligence, & dans une parfaite union. Pour ce qui regardoit la bataille, Montécuculi ne fut point du tout d'avis de la hazarder. Il dit au Comte que l'occasion estoit passée, & que l'on devoit avoir attaqué les Turcs, avant que toutes leurs forces se fussent jointes ensemble, & plûtost à l'improviste qu'en bataille rangée ; Mais qu'il n'estoit plus temps leur Armée estant de cent mille hommes effectifs. A ces raisons le Comte de Serin répondit, *Que la cause des Crestiens ne devoit pas estre soustenuë, ni les frontieres de l'Empire deffenduës par des soldats, qui cherchassent leurs aises, ou qui ne pussent vivre que dans la mollesse & l'abondance ; Que ces Armées n'avoient pas esté levées simplement pour consumer & pour épuiser les revenus des Princes, & les tresors des Estats, sans rendre des services qui pussent en quelque maniere recompenser ce qu'elles coustoient ; Que si l'on n'avoit pas plûtost attaqué l'ennemi, ce n'estoit point sa faute ; puisque dans le Camp mesme de Canise, il avoit dessein de livrer bataille aux Turcs, & qu'il l'auroit fait, si les autres Generaux n'avoient crû qu'il seroit & plus prudent & plus advantageux d'attendre son arrivée ; Que ses forces ayant heureusement joint les leurs, rien ne devoit les empescher d'aller courageusement charger des ennemis, dont le nombre ni la valeur n'estoient pas aussi formidables qu'on le luy avoit voulu persuader ; Que l'Armée des Turcs estoit à peine de trente mille hommes effectifs, & n'estoit composée que de soldats novices : Qu'enfin ces soldats*

Raisons du Comte de Serin pour le combat,

estoient

1664. *estoient mal disciplinez, & encore plus mal armez; & qu'ils ne pourroient jamais soustenir les efforts d'une Armée accoûtumée à vaincre, qui surpassoit celle des Turcs en nombre, en courage, & en expérience.* Pour appuyer ces raisons, qui d'elles-mesmes estoient assez puissantes, & pour faire voir la vérité de ce qu'il advançoit, le Comte écrivit au Résident d'Allemagne, qui estoit gardé dans le Camp des Turcs. Il luy demandoit le véritable estat de l'armée ennemie, & le nombre de leurs troupes. La lettre fut envoyée par une personne seure & fidelle, qui revint peu aprés avec cette courte réponse.

Advis du Résident de l'Empereur au Comte de Serin.

Si vous ne souhaitez ma mort, ne m'écrivez plus; A peine y a-t-il icy trente mille hommes; encore ce ne sont pas de fort bonnes troupes. Quelle raison vous peut empescher d'attaquer les Turcs? les batteries du Fort tirent trop haut.

Le Comte de Serin fit voir ce billet à Montécuculi, qui luy répondit qu'aussi-tost que le General Sporch seroit arrivé avec les forces qui estoient sous son commandement, il mettroit l'Armée en bataille. Lorsque Sporch fut arrivé, Montecuculi dit qu'il falloit attendre le Marquis de Bade. Ainsi remettant de jour en jour la bataille, il laissa aux Turcs, qui sçûrent profiter de ces longueurs, le temps d'avancer sous terre, jusqu'au rempart du Chasteau. Enfin estant entré dans Serinswar, il en chassa le Gouverneur & la garnison, qui y avoient esté mis par le Comte de Serin. Le Comte excessivement irrité d'un procedé si injurieux, dont les raisons estoient inconnuës, quitta le Camp, & se retira à *Chiacaturno*, sa residence ordinaire, d'où il resolut de faire ses plaintes à la Cour Imperiale de la conduite du General Montecuculi.

Le Comte de Serin quitte l'Armée.

Les Turcs, dont ces broüilleries & ces longueurs, favorisoient les desseins, avançoient toûjours leurs travaux. Ils avoient miné jusques au pied du rempart; & le neufiéme de Juin ils firent sauter une des demy-

demy-lunes. L'effet de la mine jetta si fort l'épouvante dans l'esprit des assiégez, qu'ils laisserent une de leurs fausses portes ouvertes. Les Turcs s'en rendirent aussi-tost les maîtres, & mirent toute la garnison, qui estoit de dix-neuf cens hommes, en un si grand désordre, que n'y ayant plus de salut qu'en la fuite, les soldats abandonnérent le fort, & tachérent de se sauver par le pont. Mais comme ils se pressoient extrémement, le nombre & la pesanteur de ceux qui passoient, firent tomber le pont. L'eau en fit périr un grand nombre, & l'épée des ennemis en sacrifia environ trois cens cinquante, que la chûte du pont avoit laissé au pouvoir des Turcs. Ce fut de cette maniére que par la lâcheté & par la mauvaise conduite des Allemands, les Chrestiens perdirent un fort, que l'art avoit presque rendu imprenable. Un an auparavant la garnison qui n'estoit composée que de cent Hongrois, & de vingt Allemands avoit soûtenu un violent assaut donné par les Turcs. Mais en cette derniere occasion, quoy qu'il y eust dix-neuf cens hommes dans le fort, il ne tint pas autant qu'auroit pû faire une simple *Palanche*. 1664.

Serinsvvar pris par les Turcs.

On peut encore remarquer à la honte de la garnison, que dans la derniere attaque il ne se trouva qu'un seul soldat, qui eust le courage de tirer un coup de mousquet, & qu'il n'y en eut pas un seul qui mist l'épée à la main; si l'on en excepte quelques volontaires, & quelques Officiers François, dont la mort & la valeur ont rendu la memoire illustre autant qu'elles ont servy à reprocher aux autres leur lâcheté, & à rendre leur infamie éternelle. Les Turcs ne trouverent dans le fort que cinq petites piéces de campagne, un canon entier, un gros mortier, & deux petits, qui appartenoient au Comte de Serin. Il y avoit aussi deux piéces de campagne, pareilles aux premiéres, & un mortier appartenans à l'Empereur. Les autres piéces d'artillerie qui estoient de poids ou de valeur, avoient esté transportées hors du fort,

 que

1664. que l'on ne jugeoit pas capable de tenir long-temps; ou pour mieux dire, que l'on avoit résolu d'abandonner à l'ennemi. Le Visir ne fut pas plûtost maistre de Serinswar qu'il le fit démolir, & raser jusqu'aux fondemens: soit qu'il voulust tenir sa parole, & accomplir le vœu qu'il avoit fait, ou que considerant combien il estoit important d'avoir une puissante Armée en campagne, il ne voulust pas multiplier les garnisons.

Réflexions sur la disgrace du Comte de Serin.

Avant que d'aller plus loin, il ne sera pas hors de propos de faire connoistre le fondement du peu de consideration, que les Generaux de l'Armée Impériale avoient pour le Comte de Serin. Il y a mesme une raison qui nous y engage. C'est que l'Empereur n'ayant fait faire aucune reparation au Comte, qui avoit sujet de l'attendre, il semble que les Generaux n'ayent agi que par ordre de la Cour de Vienne, ou du moins il semble que pour des raisons secrétes, on estoit bien-aise de voir le Comte abaissé, & sa gloire obscurcie. Il faut donc remarquer, comme nous l'avons déja dit, que le premier prétexte de la guerre a esté la construction de Serinswar. Il est vray que cette construction estoit contraire à un article du dernier Traité de paix. On pouvoit néanmoins, pour la justifier, alléguer le droit de représailles, & faire voir que les Turcs avoient commencé à violer la paix par le siége de Waradin. Cependant comme l'Empereur ne vouloit pas s'engager dans une guerre avec l'Empire Ottoman, il écrivit au Comte de Serin d'oster cette pierre de scandale; aimant mieux raser le Fort, que de le conserver au hazard d'une rupture. Le Comte ne se mit point en estat de le démolir, & ce fut-là le sujet de sa disgrace, qu'il s'étoit en quelque façon justement attirée par sa desobeïssance. Mais une pareille disgrace, qui du costé de l'Empereur estoit un acte de justice, estoit peut-estre l'effet d'une haine & d'une envie extraordinaire dans les Ministres, qui ne voyoient qu'à regret la gloire d'un

d'un si grand homme. En effet, les glorieuses actions du Comte de Serin luy avoient acquis une haute reputation dans tous les Cours des Princes Chrestiens. Le Pape l'avoit honoré de Medailles d'or; le Roy de France luy avoit fait un present de dix mille écus, comme un témoignage de l'estat qu'il faisoit de sa valeur; le Roy d'Espagne luy avoit donné l'Ordre de la Toison d'Or, & le Cardinal Barberin luy faisoit une pension de huit cens écus par mois. Tous les autres Princes Chrétiens l'avoient felicité sur ses heureux progrés, & avoient donné de glorieux éloges à sa valeur & à ses vertus, & toutes les Gazettes de l'Europe publioient ses loüanges. Par où il est aisé de connoistre quelle estoit l'origine de cette envie, à laquelle on peut attribuer la pluspart des mauvais succés qui sont arrivez depuis qu'il y a esté exposé: Car les Generaux ne l'assisterent que foiblement & lentement; ce qui empescha la réussite du siege de Canise, & fut cause de la perte de Serinswar. Enfin, non contents d'avoir traversé ses desseins, ils attaquerent sa conduite & sa capacité. Ils publiérent que le Fort estoit basti sans art, & qu'il y avoit des irregularitez, qui le rendoient incapable de tenir long-temps; Que le Comte de Serin estoit un homme imprudent & téméraire dans ses desseins & dans ses conseils, & qu'il n'avoit ni conduite, ni experience dans les choses de la guerre. 1664.

C'est ainsi que les dissentions des Chrestiens, fomentées par les soins de leur grand ennemi, ont toûjours esté & sont encore à present presque la seule cause de leurs miséres. Mais laissons un si triste sujet, & passons aux autres parties de la Hongrie. Les Turcs étoient si fort enflez de leurs heureux succés, c'est-à-dire de la levée du siége de Canise, & de la prise de Serinswar, que rien ne paroissoit impossible, ni même difficile à leur orgueil. Aussi ils avoient quelque raison d'esperer de nouveaux avantages, puisque la més-intelligence & les longueurs continuelles

1664. des Chefs de l'Armée ennemie, ne promettoient aux Chreſtiens que des pertes, beaucoup de ſang répandu, & à la fin peut-eſtre une ruine totale. Dieu pourtant, eut compaſſion de l'eſtat pitoyable de la Chrêtienté, dont il bénit les armes ſur les frontiéres de la Haute Hongrie, où le Comte de *Soiſé*, un Gentil-homme François, commandoit une Armée diſtincte de celle de *Montécuculi*. Ce brave Gentil-homme reſolut pour ſa premiére entrepriſe d'attaquer *Nitra*, où pluſieurs perſonnes de qualité, & pluſieurs Officiers de l'Armée Turque s'eſtoient aſſemblez pour déliberer des affaires de la guerre. Aprés avoir pris ſes meſures & fait ſes approches, il commença à battre le rempart. Les décharges furent ſi furieuſes & ſi frequentes, qu'elles firent une trés-grande brêche. On fit joüer les mortiers, & l'on jetta des grenades en ſi grande abondance, que les aſſiégez prirent l'épouvante, & demanderent à capituler. Le Comte y donna les mains de tout ſon cœur, parce qu'il avoit reçû avis que *Varadin*, *Solnoc*, *Temiswar*, & les places voiſines, ramaſſoient leurs forces pour faire lever le ſiége. Le traité fut bien-toſt conclu, & les conditions ſignées, la ville ſe rendit. Les Turcs en ſortirent enſeignes pliées, le mouſquet ſous le bras & leurs chevaux en main. On leur donna eſcorte juſques à Chomar.

Le Comte de Soiſé prend Nitra.

Cette ville emportée, le Comte forma le deſſein d'aſſiéger Neuhauſel, que les Turcs avoient pris ſur les Chreſtiens. Mais comme ſes forces ne furent pas jugées ſuffiſantes pour reduire une place ſi importante, il tourna ſes deſſeins & ſes armes contre *Lewa* ou *Leventz*. Dans ſa marche il ſe trouva par hazard engagé avec un corps de quatorze mille Turcs ou Tartares, qui alloient au ſecours de *Nitra*, & qui ſe jetterent à l'improviſte ſur l'arrierre-garde des Chreſtiens. Il commanda auſſi-toſt à la Cavalerie & aux Dragons de Brandebourg, au Regiment du Major-General *Guarnieri*, & à ceux des Colonels *Caprara*

Les Turcs chargent l'armée Chrétienne.

&

& *Zeitsch*, qui estoient à la teste de l'Armée, de faire face ; & d'aller charger l'ennemi. Les Turcs ne pûrent soûtenir l'effort des Chrestiens, qui les mirent en fuite, & les poursuivirent jusques à la riviére *Giava*, où le Comte de Soisé campa avec son Armée dans une situation avantageuse. Il fit faire autour de son camp une ligne de circonvallation, qu'il fortifia de quelques piéces d'artillerie. Les Turcs s'étant retirez en un lieu commode sur la riviére, demeurerent campez vis-à-vis du Comte de Soisé. Ils resolurent à la faveur d'un nouveau renfort, qui leur estoit venu, d'attaquer les Chrestiens jusques dans leur propre Camp. L'attaque fut faite en trois endroits differents, & les Turcs donnerent sur leurs ennemis avec une furie, qui ne pouvoit estre animée que par la rage & le desespoir. La victoire fut long-temps douteuse, & le succés de la bataille incertain. Mais enfin la resolution surprenante des Chrestiens l'emporta sur la valeur des Turcs, qui laisserent mille soldats étendus sur la place. Il y en eut beaucoup qui se noyérent, & le reste prit la fuite, abandonnant aux vainqueurs un riche butin pour recompense de leur bravoure. 1664.

Les Chrestiens, dont ces progrés releverent les esperances, crurent qu'il ne faloit point perdre de temps; de peur que la fortune par un changement qui luy est assez ordinaire, ne se lassast de les favoriser. Ils marcherent droit vers *Leventz*, qui aprés avoir essuyé pendant quelque temps le feu & les décharges des batteries, se rendit à la discrétion du vainqueur. On trouva dans cette place une quantité considerable de farine, & vingt grosses piéces d'artillerie. Leventz pris.

Le differend qui estoit entre le Pape & la France, à l'occasion de l'insulte faite par les Corses à la personne & au Palais de l'Ambassadeur du Roy Tres-Chrestien, s'accommoda cette année. Les forces que l'on avoit envoyées en Italie sous le Comte de Colligny, pour tirer raison d'un si sanglant affront,

1664. eurent ordre de marcher au secours de l'Empereur, & de passer en Hongrie par les Estats de la Republique de Venise. Elles faisoient d'abord environ trois mille chevaux: Mais plusieurs Gentils-hommes & plusieurs Volontaires François, dont la valeur ne respiroit que l'occasion de se signaler, en augmenterent le nombre; de maniére qu'il y avoit quatre mille hommes choisis & bien équippez. A l'imitation du Roy Trés-Chrétien, le Pape, qui dans tous ses discours faisoit paroître un saint zele contre l'ennemi commun, promit un secours de dix mille fantassins, & de trois mille chevaux, qui selon les assurances que le Nonce en donna à la Cour de Vienne, devoit passer en Croacie par *Trieste*. Pour remercier le Pontife d'un secours si considérable, que sa piété le portoit à donner à l'Empereur, & en general à toute la Chrétienté, le Comte de Leslie fut envoyé à Rome avec un caractére particulier. A peine estoit-il arrivé à Venise, qu'il apprit avec un étonnement extrême, que les troupes avoient esté licenciées par ordre du Pape, sans que l'on pust alléguer aucune raison d'un changement si extraordinaire. On disoit seulement qu'aprés une meûre déliberation, on avoit trouvé à Rome, que les charges de l'entretien de tant de troupes montoient trop haut, pour pouvoir estre imposées sur l'Estat Ecclesiastique; & que d'un autre costé, les soldats ne pouvoient convenir à s'éloigner si fort de leur patrie. Ces raisons parurent frivoles à la Cour de Vienne, qui attribua le changement de resolution du Pape, & de Dom *Mario* son General, aux mauvais offices d'une personne mal-intentionnée pour Sa Majesté Impériale. L'Empereur se trouvant frustré d'un secours sur lequel il faisoit fond, rappela le Comte de Leslie.

Le Pape licencie les troupes qu'il avoit promises à l'Empereur.

Il estoit à craindre aprés une pareille démarche, que l'on n'accusast le Pasteur Universel de négliger son troupeau. Ainsi le Pape crut qu'ayant licencié

les troupes qu'il avoit promiſes à l'Empereûr, il ne pouvoit moins faire que de le ſecourir en argent. Pour cet effet il impoſa ſur les biens Eccleſiaſtiques d'Italie une taxe de ſix pour cent de leur revenu. Cet impoſt, qui paſſa ſous le nom de Dixmes, apporta une ſomme de ſept cens mille êcus, qui furent envoyez en Lettres de Change par la voye de Veniſe à la Cour de l'Empereur. De tous les Eſtats de l'Italie, il n'y eut que la Republique qui fut exempte de la taxe, en conſideration de la guerre qu'elle avoit avec les Turcs. 1664. Il envoye à l'Empereur un ſecours en argent, au lieu des troupes qu'il s'étoit engagé de luy fournir.

Les troupes Françoiſes commandées par le Comte de Colligny, eſtoient arivées en Hongrie, & avoient joint le General *Montécuculi*, qui obſervoit les mouvemens du Viſir. Le deſſein des Turcs eſtoit de paſſer le Danube pour reprendre *Leventz*, & de ravager en paſſant le païs du Comte de Badian: Aprés quoy ils eſpéroient à la faveur de leurs triomphes, aller juſqu'à *Poſſonium*, & juſqu'à Vienne. Mais Dieu, qui conduit toutes les affaires de ce monde, & qui ſçait, quand il luy plaiſt, donner des bornes à l'avarice & à l'inſolence effrenée des hommes, oſta les roües des chariots de ces Infideles, & les fit marcher peſamment: De ſorte qu'ayant toûjours l'œil ſur l'Armée du Comte de *Montecuculi*, qui les ſuivoit en côtoyant le *Mura* *, ils n'avançoient que trés-lentement. * Riviére de ce nom.

Pendant que ces deux grandes armées marchoient à la vûë l'une de l'autre, les troupes de Valachie & de Moldavie, jointes par un nombre conſiderable de Turcs & de Tartares, entreprirent ſous le commandement de *Chuſain* Bacha, le ſiége de *Lewentz*. Il y avoit ſi peu de temps que les Chrêtiens s'eſtoient rendus maiſtres de cette place, où ils ne pouvoient pas encore eſtre trop bien fortifiez, que les Turcs ne doutoient point du ſuccés de leur entrepriſe. Ils donnerent deux aſſauts avec leur vigueur ordinaire; mais les Chrêtiens ſe deffendirent avec tant de Leventz aſſiégé.

1664. courage, que leurs ennemis laisserent deux mille morts au pied des remparts. Le Comte de Soisé passa le *Nitre* avec sa Cavalerie & son Infanterie le quinziéme de Juillet. Aprés cela, il marcha avec toute la diligence possible, & campa la premiére fois au pied d'une montagne appellée *S. Benet*. Du haut de la montagne il découvrit le camp des ennemis, d'où s'approchant un peu prés, il êleva de la terre, & fit quelques ouvrages sur les bords du *Grava*. Le lendemain ayant trouvé un lieu guéable, il fit passer en moins de deux heures la riviere à toutes ses troupes. Les Turcs remarquant le mouvement du Comte, abandonnerent le siége & la tranchée, pour mettre leur Armée en bataille dans un champ ouvert, où s'êtendant de tous costez, on vit que leurs troupes estoient beaucoup plus nombreuses que celles des Chrestiens. Car le Bacha de Natolie, *Cidizade* Bacha de Temiswar, quatre *Boluchis* de Spahis, un bon nombre de Tartares, & la Milice de Moldavie & de Valachie commandée par leurs Princes, s'estoient joints aux troupes qui estoient sous la conduite de *Husain* Bacha de Bude, dont l'Armée estoit de plus de vingt-cinq mille hommes. A l'approche du Bacha, les Chrestiens reculerent un peu, pour l'attirer en platte campagne, aussi bien que pour le leurrer par une timidité apparente, & pour le fortifier dans le dessein de les attaquer. Leur feinte réussit comme ils l'avoient esperé. Le General des Turcs croyant que la crainte faisoit retirer les Chrestiens, & que leur retraite estoit moins un stratagême, que l'effet d'une forte terreur, en devint plus fier, & commença à mépriser le peu de cœur de ses ennemis. Il ne daigna pas mesme envoyer battre l'estrade & visiter leur Camp, pour prevenir toute sorte de surprise, comme s'il eust craint de faire paroître trop de bonne opinion pour eux. Quelques-uns de ses Officiers luy remontrerent sagement, que jamais on ne doit mépriser son ennemi, & qu'il estoit né-

Le Comte de Soisé marche pour faire lever le siége.

cessai-

cessaire d'envoyer un corps considerable de Cavalerie, pour tascher d'apprendre l'estat & la force de l'Armée Chrestienne. Il suivit leur conseil. Les soldats envoyez à la découverte, rencontrerent un parti ennemi, qu'ils mirent en fuite aprés une legére escarmouche. Le General apprit des prisonniers le nombre des troupes de l'Armée Chrestienne, & sçut que le Comte de *Soise* estoit absolument resolu de luy livrer bataille le lendemain matin. Outre cela, les prisonniers luy donnerent une si haute idée de la resolution avec laquelle les Chrestiens se preparoient au combat, que changeant de sentiment, & cessant de croire qu'il ne trouveroit dans les troupes ennemies que de la foiblesse & de la timidité, il fit faire une garde trés-exacte pendant toute la nuit, & tint les armes prestes, & tout le Camp en estat de deffense. 1664.

Le lendemain, qui estoit le dix-neufviéme de Juillet, la pointe du jour fit remarquer aux Turcs, que l'Armée Chrestienne estoit si proche d'eux, que l'on pouvoit discerner tous ses mouvemens. Elle se mit en bataille, & fit deux aîles de Cavalerie, chacune de trois mille hommes, qui estoient trés-bien équippez, & armez de pied-en-cap. L'Infanterie marchoit au corps de bataille, & estoit trés-bien pourveuë d'armes & de munitions. On voyoit sur le visage de tous les soldats une impatience extraordinaire d'en venir aux mains, & une disposition guerriere & pleine de courage, qui ne pouvoit qu'estre formidable aux Turcs. Ceux-cy se mirent aussi en bataille, dans le dessein d'éprouver la fortune du jour. L'aîle droite estoit commandée par le Prince de Valachie, & la gauche par celuy de Moldavie Le corps de l'Armée composé de Turcs & de Tartares, n'étoit presque que de Cavalerie, à l'exception de deux ou trois mille Janissaires venus de *Neuhausel* & de *Strigonium* pour renforcer les troupes de *Husain-Bacha*. Les Armées estant ainsi en presence l'une de

Les Chrétiens se rangent en bataille.

1664. l'autre, le General des Turcs commanda à ses troupes de passer le marais qui estoit entre luy & les Chrêtiens. Ses Officiers tâchérent de le dissuader de faire une pareille démarche. Ils luy remontrerent, que si le succés de cette bataille ne répondoit pas à leur attente, le marais seroit trés-desavantageux à leurs troupes, qui ne pourroient se retirer qu'avec beaucoup de peine; ce qui donneroit lieu à l'ennemi d'en faire un grand carnage. Mais le Bacha répondit courageusement, que des gens qui veulent vaincre, ne doivent jamais regarder derriere eux; que ceux qui prétendoient se sauver par la fuite, méritoient bien de périr dans le marais; & qu'il estoit bien-aise qu'il ne restast à ses soldats aucune esperance de salut que dans leur valeur & par la victoire. Ainsi les Turcs passerent le marais, & firent alte en présence de leurs ennemis jusqu'à midy. Ceux-cy ne firent aucun mouvement, & garderent leur terrain, afin d'avoir pendant le combat l'avantage du Soleil, qui le matin leur avoit esté contraire; mais qui pendant l'action donneroit dans les yeux des Turcs. Les deux Generaux exhorterent le plus puissamment qu'il leur fut possible, leurs troupes à se battre avec une bravoure, qui les pust assurer de la victoire. Ils les encouragerent à combattre vaillamment pour la gloire de leur Foy & de leur Religion, & pour l'honneur & la deffense de leur Patrie; & ils accompagnerent leurs discours des expressions qu'ils crurent les plus conformes aux sentimens & à l'estat de leurs soldats. Voicy à peu prés ce qu'ils leur dirent.

Harangue du Comte de Soisé à son Armée:

JE ne puis, Soldats, jetter les yeux sur ces ennemis, que nous allons immoler à nostre fureur, que je ne reconnoisse l'importance qu'il y a de nous conduire prudemment en cette occasion. Je sçay qu'il est moins nécessaire de vous recommander la moderation, que de vous exhorter à vous élever

élever à ce haut degré de valeur, duquel dépend la fortune de cette glorieuse journée. Souvenez-vous, Soldats, que ce sont icy ces cruels ennemis, qui ont depuis peu contre le droit des armes & contre le droit des gens, fait mourir par la main infame d'un Bourreau nos compatriotes & nos parens; Que ce sont eux qui ont traité comme des scélerats, & non comme des prisonniers de guerre, de braves gens, dont le seul crime estoit d'avoir genereusement combatu pour la deffense de la Religion Chrétienne, & de leur patrie. Souvenez vous que ce sont eux, qui mesme en temps de paix ravagent vos frontières, & rendent vos marchez deserts. Ce sont eux, qui ne cessent jamais les actes d'hostilité, quoy que les traitez establissent la paix. Enfin, pour vous dire quelque chose de plus fort, ce sont les ennemis jurez de la Croix de Jésus Christ; & en combatant contre eux, on ne peut mourir sans remporter la Couronne du Martyre. Cette Armée que vous voyez, est composée en partie des Chrétiens de Moldavie & de Valachie, que la violence & non leur choix, porte à prendre parti sous le Croissant. Le reste est, ou de Turcs, que la molesse de l'Asie a rendus efféminez, ou de Tartares, qui n'ont jamais sçû combatre en bataille rangée, & qui ne sçavent que fuir. C'est là, Soldats, l'Armée que vous avez à combatre sous les murailles de Leventz, *ou plusieurs d'entre-vous ont leurs femmes, leurs enfans, & leurs amis, qui de dessus leurs remparts seront temoins de vostre valeur. Allons donc charger les ennemis, & remportons une victoire, qui decidera de la fortune de l'Allemagne, & de celle de la Hongrie.* 1664.

Husain-Bacha à ses Soldats:

P*Endant que le Grand-Visir nostre General cueille des Lauriers, que ses glorieux succés nous rendent maitres d'Oywar & de Serinswar, & qu'ils jettent la terreur & l'épouvante dans l'esprit des ennemis de nostre formidable Empereur, ne demeurons pas dans une honteuse*

obscu-

1664. *obſcurité : Tâchons plûtoſt par noſtre valeur de prendre part à ſa gloire & à ſes triomphes. Il n'eſt pas néceſſaire que je vous conjure d'imiter vos illuſtres anceſtres, dont la valeur a fondé noſtre Empire ; ni que je vous exhorte de faire connoiſtre au monde que vous ne leur cédez point en courage. Juſques icy les troupes Ottomanes ont combatu les ennemis avec des conditions inégales, puiſqu'il a toûjours falu les aller chercher dans leurs retranchemens & dans leurs Forts : mais vous les voyez aujourd'huy en platte campagne, & il n'y a plus de ſeparation entr'eux & vous. Nous ſommes à peu prés égaux en nombre de gens, & l'avantage eſt juſques icy partagé. Ainſi il n'y a que la valeur qui puiſſe faire remporter la victoire, comme il n'y a que la lâcheté & le manque de courage, qui puiſſe la faire perdre. Souvenez-vous ſeulement que ce ſont-là les troupes que vous chaſſaſtés l'année paſſee d'*Oywar, *& les compagnons de ceux dont les teſtes & les corps ont eſté mis en monceaux devant* Strigonium. *Seroit-il bien poſſible que nous nous laiſſaſſions vaincre par des gens que nos* Oſmanlis *ont ſi ſouvent batus ? Non, Soldats, voſtre valeur me répond d'un plus heureux ſuccés, & m'aſſure du gain d'une bataille, dont la perte imprimeroit une tache eternelle à voſtre honneur, & ſeroit capable de faire changer la fortune des Armes Ottomanes.*

Il eſtoit alors environ midy, c'eſt à dire l'heure que les Chrêtiens attendoient pour aller à la charge. Cette heure ne fut pas plûtoſt arrivée, & le Soleil n'eut pas plûtoſt tourné autant qu'il faloit pour porter ſes rayons dans les yeux des Turcs, qu'une volée de canon donna le ſignal de la marche. Les troupes Chreſtiennes avec une contenance gaye & réſoluë s'avancérent vers les Turcs, qui ſe tenoient en eſtat de les recevoir. Au premier choc, les Chrêtiens firent une ſi terrible décharge ſur le corps de bataille, composé de Turcs & de Tartares, que preſqu'en un moment il fut rompu & mis en ſuite. Les aîles demeurérent aux mains avec les Chreſtiens ;

mais

mais comme le combat n'estoit plus égal, elles ne firent pas une longue résistance, & suivant l'exemple de leurs compagnons, elles prirent la fuite, laissant leur bagage, leur canon, & l'honneur de la journée aux Chrestiens. Les vainqueurs firent dans la chaleur de la poursuite un grand carnage des fuyards, & l'on voyoit les champs couverts de corps morts, & les eaux teintes de sang. La nuit en déroba un grand nombre à la fureur du soldat animé. Ceux qui se sauvérent, allérent chercher un azile dans *Strigonium*, où on ne voulut, ni leur laisser passer la riviére, ni leur donner des vivres, ni leur accorder une retraite, ou quelque rafraîchissement, pour les délasser des fatigues de leur fuite; parce que la perte de la bataille mettoit en danger cette ville, qui selon toutes les apparences devoit estre la premiére attaquée par les Chrêtiens: de sorte qu'il eust esté contre la prudence, de se dégarnir pour des fuyards, des vivres dont la ville pouvoit avoir besoin. Les Moldaves & les Valaques à demy-morts de faim, embrassérent avec joye l'occasion de s'en retourner chez eux, & de quitter un service, où on les traitoit plûtost en esclaves qu'en soldats. L'un & l'autre des Princes voyoit bien le danger qu'il couroit, s'il s'en retournoit sans permission; mais la violence & la mutinerie du soldat ne leur permettoient pas de raisonner. Il falut le satisfaire, & prendre la route de Moldavie & de Valachie. Ils ne trouvérent aucune opposition qu'au *Tibisque*, où le passage leur fut refusé par un petit nombre des Turcs. Cet obstacle n'arrêta point des soldats résolus, qui aprés avoir écarté les Turcs, continuérent leur marche. Les Princes furent conduits chacun au lieu de sa résidence; & ainsi la campagne finit de bonne heure pour ces troupes. *Husain* Bacha ne pouvant obtenir l'entrée de *Strigonium*, courut à *Neuhausel*, où on le reçût à bras ouverts, pour renforcer 1664.

la

1664. la garnison d'une ville, qui estoit en quelque danger. Il y eut six mille Turcs tuez en cette bataille, & les Chrestiens n'y perdirent que cent cinquante hommes, entre lesquels il n'y en avoit point de marque, qu'un brave & courageux Capitaine Hongrois nommé *Kovari*. On prit quatre mille charettes chargées de toutes sortes de vivres & de munitions de guerre; environ cent Drapeaux; un grand nombre de tentes, une bonne quantité d'armes de toutes sortes; douze pieces de canon; prés de mille chevaux; & cent quarante chameaux qui couroient dans les champs sans aucune garde: des bestiaux de toutes sortes, & plusieurs autres riches dépoüilles, qui furent la récompense des vainqueurs. On ne fit que tres-peu de prisonniers, soit à cause de la chaleur de la poursuite, ou parce que les Chrestiens vouloient tirer raison de la cruauté des Turcs, qui peu auparavant avoient fait passer au fil de l'épée la garnison du petit *Komar*. Ainsi on n'épargna que sept cens Moldaves ou Valaques, qui furent destinez à servir de représailles. On les conduisit à la veuë de *Strigonium*, & on les pendit avec le mousquet autour du col à plusieurs gibets dressez pour ce sujet. C'est de cette maniére que les Chrestiens se vangérent de la cruauté du Visir presqu'au mesme lieu où elle avoit paru: outre que par ce moyen ils prétendirent exécuter une partie des jugemens de Dieu sur des gens, qui se disent Chrestiens, & qui ne laissent pas de combatre sous la Banniére de Mahomet.

Le Comte de Soisé attaque Barcan.

Le Comte de Soisé animé par tant de succés, résolut d'attaquer *Barcan*, qui est une *Palanche* située sur le Danube à l'opposite de *Strigonium*. Pour cet effet il embarqua dix mille cinq cens hommes sur quatre galéres & quarante galiotes, qui portoient le pavillon de l'Ordre Teutonique, à cause que cet Ordre avoit amplement contribué à leur construction, lorsqu'elles estoient sur les chantiers dans l'Arsenal de Vienne. La victoire que l'on venoit de remporter,

ter, avoit si fort haussé le courage aux soldats, 1664.
qu'aucune entreprise ne leur paroissoit ni hazardeuse, ni difficile: De sorte que le Comte *Marset* alla témérairement & sans ordre de son General, attaquer la ville par bravade & à découvert, exposant ainsi sa personne & ses soldats à toute sorte de dangers: Mais l'exécution de ce dessein se trouva trop difficile, & le Comte fut enfin obligé de se retirer avec perte & avec honte, aprés avoir eû les deux joües percées de coups de mousquet. Il fut secondé en cette attaque par le Duc de Holstein, à la teste de son Infanterie, qui ayant amené de petites pieces de canon jusques aux Pallissades, commença à battre les maisons. Cent cinquante Janissaires firent une vigoureuse sortie; mais ils furent repoussez avec une perte considérable. Ainsi les Chrestiens tinrent ferme sur leur terrain, & eurent le temps de dresser une batterie, de quatre pieces de canon & de deux mortiers, d'où ils jettérent quelques grenades. Ils avancérent si fort leurs travaux, que les habitans ne se voyant plus en estat de tenir, mirent eux-mesmes le feu à leurs maisons de bois, & se retirérent à *Strigonium* par leur pont. La ville ainsi abandonnée, les Chrestiens y entrerent sans difficulté, prirent ce qui y restoit de considérable, & ajoûtérent de nouvelles flames à celles qui y estoient déja; de sorte qu'en peu d'heures elle fut réduite en cendres. Aprés cela, le Comte de *Soisé* s'en retourna à *Komorre*, pour y rafraîchir ses troupes, & pour delibérer de ce qu'il seroit à propos d'entreprendre. Mais à peine y fut-il arrivé qu'il vit ses desseins interrompus. Sa gloire luy avoit attiré l'envie de quelques puissans ennemis. On fit adroitement naistre dans l'esprit de l'Empereur & de son Conseil, des doutes & des soupçons, qui obligérent le Comte à se démettre luy-mesme de sa Charge. Ainsi il rendit sa Commission, pour aller chercher une retraite où l'envie ne troublast point son repos. Sa vertu dissipa pourtant à la fin ces mauvaises

Barcan brûlé.

vaises

1664. vaises impressions, & il rentra dans les bonnes graces de son Maistre. L'Empereur l'honora du Gouvernement de l'importante forteresse de *Komorre*, où j'ay eû l'honneur de luy rendre une visite, dans laquelle je reçûs de luy toute la civilité & toutes les honnestetez possibles.

Les nouvelles de la défaite du Bacha de Bude furent portées au Visir, qui tâchoit alors de passer le *Raab*. Il trouvoit de grandes difficultez dans l'exécution de son dessein; car les *Palanches* que les Chrêtiens avoient sur les bords de la riviére, emportoient beaucoup de gens aux Turcs, toutes les fois qu'ils tentoient le passage. Enfin, le Visir desespéré de voir qu'il ne pust pas réparer par quelque succés favorable, la perte que l'Empire venoit de faire prés de *Leventz*, fit le vingt-septiéme de Juillet un nouvel effort pour passer. Il s'avança avec le gros de son Armée jusques à *Kemend*, où la riviére est resserrée dans un lit plus étroit, & n'est pas si profonde; Mais il fut repoussé par la valeur des Hongrois, des Allemans & des François, que commandoit le General Montéculi.

Vne partie de l'Armée des Turcs passe le Raab.

Le premier d'Aoust, les Turcs, aprés avoir planté sur les bords de la riviére du canon qui portoit jusques dans le Camp des Chrestiens, firent une autre tentative, qui leur réüssit plus heureusement que les précédentes; car il passa en un endroit six mille tant Janissaires qu'Albanois, & auprés d'un village nommé *Chiesfalo*, où la riviére n'estoit, ni trop profonde, ni trop large, il passa beaucoup de Cavalerie. A cette veuë formidable, les Chrestiens ramasserent toutes leurs troupes, dans le dessein de combatre l'ennemi. Ils firent pour cet effet quelques pas en arriere, afin de laisser aux deux Armées un terrain suffisant. La moitié des Turcs avoit passé la riviére, & le reste estoit demeuré de l'autre costé avec le Visir, qui remit au lendemain à joindre ceux qui avoient pris les devants. Mais Dieu permit qu'il tombast

toute la nuit un deluge de pluye si prodigieux, que la riviére estant enflée, & se débordant de tous costez, il fut impossible de la passer sans pont ou sans bateaux: de sorte que ces deux corps ainsi separez par les eaux, estoient incapables de se secourir l'un l'autre si promptement. Le Visir ne s'en embarassoit pourtant pas beaucoup. Il se persuadoit, que si l'on en venoit aux mains, les troupes qui avoient passé suffiroient pour faire teste aux Chrestiens; ou qu'enfin, elles pourroient aisement éviter le combat, jusqu'à ce que l'autre partie de l'Armée eust passé, c'est-à-dire pendant quelque peu de jours: Car il contoit que dans la saison de l'année où l'on estoit alors, le débordement ne pouvoit pas durer davantage. Aprés avoir passé le Raab, les Turcs batirent mille Dragons ou Enfans-Perdus de l'Armée ennemie. Le Visir, dont un si leger avantage renouvelloit les espérances, ne douta point qu'une victoire entiére ne fust la suite de ces heureux commencemens. Il envoya aussi-tost des Couriers au Sultan, pour l'informer du succés de ses armes. Il sçavoit combien une semblable nouvelle seroit agreable au Grand-Seigneur, qui dans toutes les Lettres qu'il écrivoit au Visir, le pressoit de forcer le passage, & l'exhortoit de ne point souffrir qu'un simple fossé arrêtast les armes Ottomanes, que jamais l'Ocean entier n'avoit pû arrêter. Le Grand-Seigneur, comme si le passage du Raab eust dû estre suivi de la conqueste de tout le monde, en reçût la nouvelle avec tant de joye, que ne doutant nullement de la défaite de l'Armée Chrestienne, il resolut d'en anticiper l'avis par des réjoüissances publiques. Il ordonna un *Dunalma*, ou Feste solemnelle, qui se devoit garder sept jours & sept nuits. Les peuples n'oublierent rien de ce qui pouvoit faire paroître leur joye. Les nuits étoient éclairées de lampes & de chandelles: l'air retentissoit des décharges d'artillerie & de mousqueterie, & du bruit des tambours & des trompettes; & en

1664.

Le Raab enflé par une pluye prodigieuse.

Réjoüissance ridicule des Turcs.

1664. un mot, cette Feste se solemnisa avec autant de réjoüissances qu'il estoit possible: Mais à peine trois jours d'une si vaine illusion estoient-ils écoulez, que le Grand-Seigneur reçût avis de la défaite & de la perte totale d'une partie considérable de l'Armée du Visir. Une pareille disgrace, que l'on avoit peu attenduë, obligea à commander honteusement d'éteindre les lumiéres, & de cesser les réjoüissances publiques. Ainsi les quatre autres nuits, qui avoient esté destinées à la joye, se passerent dans la tristesse & dans l'obscurité. La précipitation & l'impatience des Gouverneurs avoit esté le seul fondement de ces réjoüissances un peu trop promptes; Cependant, comme il arrive assez souvent que les Souverains rejettent leurs erreurs & leurs extravagances sur leurs Ministres, le Sultan rejetta sur le Gouverneur de Constantinople la faute d'une Ordonnance si honteuse. Le pauvre Caïmacan eust mesme perdu la teste par la main de l'Exécuteur, que l'on avoit déja fait appeler, si le Mosayp nommé *Kul-Ogli**, qui avoit succedé à Asan, n'eust puissamment intercédé pour ce mal-heureux.

* C'est-à-dire, Fils de Kul, ou d'Esclave.

En effet, la joye précipitée des Turcs, estoit d'autant plus ridicule, & d'autant plus honteuse, que les premiers succés de l'Armée du Visir eurent une suite funeste: Car à peine ses troupes avoient elles passé la riviére, que sans leur donner le temps de se retrancher, les Chrétiens qui s'estoient mis en bataille pour les recevoir, les forcerent au combat. L'aîle droite de l'Armée Chrétienne estoit composée des troupes de la Maison d'Autriche, à la teste desquelles on voyoit Montécuculi leur General. La gauche étoit formée des troupes des Confédérez du Rhin, commandées par le Comte d'Olac, ausquelles étoient jointes quarante Compagnies de Cavalerie Françoise, sous la conduite de Monsieur de Colligny. Le corps de bataille, commandé par le Marquis de Bade Mareschal General, formoit un corps formida-

ble,

ble, qui attaqua les Turcs avec une valeur tout extraordinaire. Le combat se donna le troisiéme d'Aoust. Il fust rude & opiniâtré, ayant commencé à neuf heures du matin, & n'ayant fini qu'à quatre heures du soir. La victoire fut long-temps disputée, sans que l'on pust dans cette égalité positivement determiner lequel des deux partis auroit l'avantage. Il sembloit mesme que le succés dust estre peu favorable aux Chrestiens; car les eaux s'estant abaissées, les Spahis passérent en plusieurs lieux, & chargerent l'aîle droite commandée par Montécuculi. Les Turcs attaquérent les Chrestiens par plusieurs autres endroits; mais ce n'estoit qu'afin de les occuper, pendant que les Janissaires se retrancheroient, pour faciliter le passage au reste de leur Armée: ce que les Chrestiens n'eurent pas plûtost remarqué, qu'on résolut de sonner la retraite. Toutefois Montécuculi prenant garde que les Janissaires ne venoient que de commencer la tranchée, il fit un croissant du corps de bataille pour les attaquer. Il ordonna à la Cavalerie de faire ferme contre les Spahis, pendant qu'il chargeroit les Janissaires. Il alla fondre sur eux avec tant de furie, que se voyans enveloppez de tous costez, & ne combattans plus que mollement, ils lâchérent enfin le pied. A ce revers de fortune, on entendit dans l'Armée Allemande un bruit confus, que de l'autre costé de la riviére le Comte de Serin s'estoit jetté sur le Camp du Visir: ce qui encouragea si fort les Chrestiens, & jetta une telle épouvante dans l'esprit de leurs ennemis, que les Turcs prirent honteusement la fuite, laissans huit mille morts sur la place, & la gloire de la journée aux Chrestiens. Les Turcs, qui ignorent l'art de faire une retraite honorable, & qui ne sçavent que fuir avec le dernier desordre, se presserent si fort pour passer la riviere, que la Cavalerie fouloit aux pieds l'Infanterie, qui se jettoit teste baissée dans l'eau, sans chercher des endroits guéables. Ceux qui

1664.

1664. periſſoient, ſe prenoient à ceux qui ſçavoient nager, & les faiſoient périr avec eux. D'autres eſtoient entraiſnez par le courant; & la rapidité de la riviére emportoit les hommes & les chevaux, qui alloient ſe perdre dans les lieux les plus profonds. La riviére fut teinte de ſang & couverte de corps morts, de chevaux & d'habits confuſement agitez par les eaux. *Ni les cris des uns, ni les exhortations des autres, qui tâchoient d'encourager leurs compagnons, ne pouvoient rien contre l'eau, dont la rapidité les entraiſnoit également. Il n'y avoit non plus de difference entre le brave & l'homme ſans cœur, qu'entre le prudent & le fol; & les conſeils faiſoient auſſi peu que le hazard; tous eſtans enveloppez dans le meſme malheur.* Cependant le Viſir eſtoit de l'autre coſté de la riviére, déſeſperé de voir périr une partie de ſon Armée, ſans la pouvoir ſecourir. Cette victoire n'a pas fait grand bruit en Europe, où la perte des Turcs n'a pas eſté parfaitement connuë; car l'eau en emporta beaucoup plus que l'épée n'en avoit fait périr: & les Turcs ont eux-meſmes avoüé, qu'ils avoient perdu en cette occaſion, beaucoup plus de monde, que les Gazettes d'Europe n'en marquoient. A quoy ils ont ajoûté, que leurs Hiſtoires ne faiſoient mention d'aucune diſgrace auſſi grande & auſſi honteuſe que cellecy, depuis que l'Empire Ottoman eſtoit parvenu à ce haut degré de puiſſance, où il eſt encore à preſent. Ils perdirent en cette occaſion *Iſmael*, qui avoit eſté Bacha de Bude, & eſtoit alors Caimachan de Conſtantinople, qui fut tué en paſſant la riviére; le Spahilar Agaſi ou General des Spahis; le Janiſar Aga; le plus jeune des fils du Tartare Han, & pluſieurs autres Bachas: *Ali Bey* General de Boſnie; trente Capigibachis, trente-cinq Pages du Viſir, & trois cens de ſes Gardes, cinq mille Janiſſaires, trois mille Spahis, quinze cens Boſnacks, huit cens Albanois, ſix cens Croates & Hongrois des ſujets du Turc, deux cens cinquante Valaques & Moldaves,

Tacite livre 1.

Les morts du coſté des Turcs.

daves, six cens Tartares, quinze cens Anatoliens, 1664.
& environ quatre mille autres Asiatiques tirez des païs les plus Orientaux de l'Empire: de sorte qu'en tout on peut compter dix-sept mille morts. On prit seize pieces de canon, six vingt Drapeaux, outre l'Etendart de la Garde du Grand-Visir; cinq mille cimeterres, dont la plufpart estoient garnis d'argent rélevé en bosse, & entre lesquels il y en avoit quelques-uns enrichis de pierres precieuses; & un grand nombre de chevaux, entre autres six dont on avoit fait present au Visir. Les Chrestiens perdirent prés de trois mille hommes. Les plus considérables furent le Comte de Nassau, le Comte Charles de Bracondorf Capitaine des Gardes du General Montecuculi, le Comte Fucher General de l'Artillerie de l'Empire, le Colonel Pleiter, son Lieutenant Colonel, & son Major, & plusieurs Gentilshommes François, de qui les belles actions meritent d'estre transmises à la posterité. Car il seroit injuste de dérober icy aux François la gloire qui leur est deuë; puisque dans cette occasion, aussibien que dans plusieurs autres, ils ont donné des preuves illustres d'une valeur extraordinaire: & l'on a assuré que Mr. de Coligny leur General, avoit tué trente Turcs de sa propre main à la bataille de Raab.

& de celuy des Chrétiens.

D'abord que les nouvelles d'une si grande victoire furent arrivées à Vienne, elles firent sur l'esprit du peuple & sur celuy de la Cour des impressions tout-à-fait avantageuses au General Montecuculi. On ne parloit de luy qu'avec des loüanges & des applaudissemens extraordinaires; & sa gloire faisoit l'entretien de tout le monde. Les feux de joye, le carillon des cloches, les festins, & toutes les autres réjoüissances publiques, estoient comme autant de bouches, qui entretenoient le peuple de ses belles actions. Les honneurs que Montecuculi recevoit du public, furent suivis de quelque chose

 de

1664. de plus solide de la part de la Cour Impériale, qui luy confera la qualité de Lieutenant-General de toute l'Armée. C'est la dignité la plus éminente de l'Empire, à l'égard des Charges Militaires, & celuy qui en est revêtu, ne voit au dessus de luy que l'Empereur. Aussi ce fut pour cette raison que Ferdinand III. ne la confera à l'Archiduc Leopold son frere, qu'avec beaucoup de difficulté; & que l'on ne l'accorda à Piccolomini Duc d'Amalfi, qu'aprés qu'il eut rendu de signalez services, & qu'il l'eut mérité par mille dangers, & par des succés presque perpétuels.

Raisons de la partialité de la Cour de Vienne pour Montécuculi.

Mais avant que de reprendre la suite de nostre Histoire, arrestons-nous un peu à examiner le procédé de la Cour de Vienne, & tâchons de pénétrer les raisons de la partialité qu'elle fait paroistre icy. Elle admire le Comte de Montécuculi, & le comble d'honneurs; au mesme temps qu'elle néglige les Comtes de Serin & de Soisé: il semble mesme que des services, qui devoient estre suivis de la faveur du Prince & des applaudissemens du peuple, ayent esté la seule cause de la ruine de nos illustres Disgraciez. En effet j'ay esté dans une surprise extraordinaire, de voir le mépris que ceux de Vienne témoignoient pour le Comte de Serin, & le peu d'état qu'ils faisoient de son zéle & de sa valeur; sur tout lorsqu'un Etranger parloit avantageusement de luy, & disoit quelque chose à sa loüange. Je trouve deux raisons sur lesquelles une si grande injustice peut estre fondée. La premiére est, l'aversion naturelle que les Allemans ont pour les peuples de Hongrie & de Croatie. Elle vient de ce que ceux-cy veulent défendre leurs privileges, qui laissent au pouvoir du peuple l'élection d'un Prince, au lieu que les Allemans les affoiblissent & les abaissent autant qu'il leur est possible, dans l'espérance que la nécessité les forcera enfin à se soûmettre entiérement à l'Empereur, & à changer le droit d'élection en droit de succession.

La

La seconde est, la furie des Comtes de Serin & de Soisé, qui faisoient des ravages incroyables sur les terres des Turcs, avec lesquels ils ne gardoient aucunes mésures. Car ils ne craignoient pas de les trop irriter, & par conséquent de les rendre sourds à toutes les propositions de paix qu'on leur pourroit faire. Or la Cour de Vienne trouvoit cette maniére trop violente, & ne la croyoit pas conforme aux loix d'une juste politique. On s'imaginoit qu'une pareille conduite n'estoit pas propre dans une guerre, qui estoit plûtost défensive, qu'offensive: ou bien l'on se persuadoit peut-estre que le Turc auroit assez de civilité pour ne pas paroistre insensible à des complimens; & qu'il se laisseroit gagner à la douceur & à la generosité des Chrestiens, comme Saül s'estoit laissé gagner à celle de David, qui pouvoit le tuer. Il est aisé de juger par là, que le Comte de Montecuculi, qui ne faisoit pas une démarche, qu'elle ne fust conforme aux sentimens de la Cour Impériale, & qui d'ailleurs estoit victorieux, ne pouvoit que s'acquerir une haute réputation; au lieu que l'esprit broüillant du Comte de Serin, qui comme un brave soldat, ne sçavoit que donner des coups, & charger vivement l'ennemi, ignoroit ce grand art de modération que les Ministres de Vienne croyoient si indispensablement nécessaire. Ils se persuadoient qu'un homme, qui ne possedoit pas une science si utile, estoit incapable de commander: & dans cette pensée, ils ostérent la conduite de l'Armée au Comte, qui ne put jamais obtenir aucune réparation de l'insulte qu'il prétendoit avoir reçuë de Montécuculi. Cependant comme ses belles actions luy avoient attiré l'estime de toute l'Europe, on l'entretenoit toûjours d'espérances & de promesses: jusques-là qu'aprés la bataille de Raab, le bruit estoit generalement répandu, qu'on luy donneroit un Corps d'Armée à commander indépendemment de tous les autres Generaux. Mais enfin on s'apperçût

1664.

1664. que ce n'estoient que de vaines propositions, & que la Cour de Vienne ne songeoit qu'à le flater, & principalement à satisfaire le monde. Car on s'estonnoit qu'une personne, qui avoit autant de mérite & autant de service que le Comte, demeurast toûjours disgracié.

Les Turcs, qui deux jours auparavant s'estoient abandonnez entierement à la joye; qui s'estoient félicitez les uns les autres sur les progrez de leurs armes; qui selon la coûtume du païs s'estoient entre-envoyé des présens; qui s'estoient mocquez des Chrestiens, & les avoient accablez d'injures; qui enfin s'estoient applaudis à eux-mesmes de leur valeur & de la justice de leur cause, aussi-bien que de la sainteté de leur Religion, furent dans la derniére confusion lorsqu'ils apprirent leur perte & leur honte. Ce fut alors que leur joye se changea en tristesse, & qu'un sombre silence regna dans Constantinople, où l'on n'osoit plus parler de nouvelles. Ceux qui quelques jours auparavant étoient dans l'impatience d'apprendre aux Chrestiens la victoire que le Visir venoit de remporter, & les miracles que Dieu avoit fait en faveur de l'Empire, évitoient la rencontre de ces mesmes Chrestiens; soit qu'ils fussent confus d'un triomphe trop précipité, ou honteux du mépris qu'ils avoient témoigné pour leurs vainqueurs. Ces nouvelles estoient trop publiques pour pouvoir estre dérobées à la connoissance du peuple. Ainsi la Cour crût qu'il valoit mieux ordonner des humiliations & des priéres publiques, qui se firent dans toutes les grandes Mosquées de Constantinople & d'Andrinople. On commanda à tous les *Emaums* de s'y rendre avec leurs jeunes Ecoliers, pour y chanter certaines priéres usitées en de semblables occasions.

Vne sédition dans le Camp des Turcs. Aprés une si grande défaite, les soldats perdirent courage, & se trouvoient plus disposez au murmure & à la sedition, qu'à l'obéïssance. Chacun se

se donnoit la liberté de dire hautement son senti- 1664.
ment ; Que la guerre estoit, & qu'on l'avoit entreprise sans de bonnes raisons ; Que l'éclipse entiére de la Lune, qui ne présageoit jamais que des malheurs aux Turcs, devoit avoir rendu les Commandans plus circonspects ; & que les mesmes Commandans n'avoient dû se mettre en campagne, qu'aprés que le temps de la malignité de cette influence auroit esté passé. Tous en general accusoient le Grand-Visir, d'avoir esté l'auteur de la guerre, & disoient que sa mauvaise conduite estoit la cause du peu de progrés que l'on avoit fait. *Il n'y a rien de plus déraisonnable,* Tacite.
ni de plus injuste qu'une guerre : si elle réüssit, chacun prétend avoir contribué à cét heureux succés, & l'on rejette tous les mauvais évenemens sur un seul. Enfin les Soldats, qui se souvenoient, que Solyman avoit confirmé par un serment solemnel son traité avec l'Empereur ; & qu'en particulier il avoit juré de ne jamais passer le Raab sans une raison juste & solide, condamnoient absolument la conduite du Visir. Ils disoient que la guerre estoit une violation du serment de leur plus illustre Empereur, & une injure à sa mémoire : & qu'ainsi loin d'estre suivie d'un succés favorable, elle ne se termineroit qu'à la ruine des Croyans, & à la honte de l'Empire.

Le commun peuple prévenu d'une puissante superstition, ne pouvoit se défaire d'un préjugé, qui luy paroissoit fort raisonnable. Le bruit courut dans le Camp, que sur l'avis de l'approche des Chrêtiens le Visir avoit ordonné la retraite. Quoy-que l'alarme fust fausse, elle ne laissa pas d'augmenter le courage & la résolution des Chrestiens, au mesme temps qu'elle jetta les Turcs dans des appréhensions continuelles : Ces bruits redoublérent le mécontentement des soldats, qui eussent peut-estre satisfait leur passion aux dépens de la teste du General, si dans une assemblée publique des principaux

1664. Officiers de l'Armée, il ne se fust justifié. Il réjetta librement le mauvais succés de la guerre sur le Grand-Seigneur, de qui les ordres autorisoient tout ce qu'il avoit fait. Mais rien ne contribua tant à le sauver, & à appaiser la soldatesque, que les assurances qu'il leur donna de terminer la guerre par une bonne paix, aussi-tost que cette paix se pourroit faire en conservant l'honneur de l'Empire, & en prenant toutes les seuretez nécessaires. Ainsi il appaisa ses soldats, dont il devoit d'autant plus redouter la fureur, que la crainte s'estoit entiérement emparée de leur ame, & qu'ils trembloient à la premiére alarme, comme si toute l'Armée ennemie eust esté sur eux. Aussi ils avoient quelque raison d'en appréhender l'approche, puisque leurs bons Capitaines, & leurs meilleurs soldats avoient péri, ou par les proscriptions du Visir Kiuperli, ou pendant la campagne. Les Spahis d'Asie, & les autres soldats, qui avoient des femmes & des enfans à entretenir, ou des terres à cultiver, estoient devenus pauvres, & ne souhaitoient rien tant que de s'en retourner chez eux, pour y travailler en paix à se rétablir: de sorte qu'il n'y avoit point de plus puissant moyen d'appaiser les soldats mutinez, que de leur promettre la paix, qu'ils préféroient à toutes les largesses que le Visir eust pû leur faire.

Le Grand-Seigneur se divertit à la chasse à Yamboli.

Les disgraces & les troubles dont nous venons de parler, n'empeschoient pas le Grand-Seigneur de se préparer à faire un voyage de chasse à Yamboli, un village peu considérable à trois ou quatre jours de chemin d'Andrinople. Le dessein du Sultan estoit de battre toutes ces vastes forests, qui sont le long de la mer noire, où il a un petit Serrail qui tombe en ruine. La Reyne Mere, le Caïmacan, & toute la Cour, devoient l'accompagner. Il partit d'Andrinople avec tant d'éclat, & avec une suite si belle & si nombreuse, que les politiques crûrent que ce voyage n'estoit qu'un masque, qui cachoit quelque grand dessein, dont

dont on vouloit dérober la connoiſſance au peuple. 1664.
Il y en avoit qui croyoient, que le Viſir engageoit le Sultan à entreprendre ce voyage, afin d'empeſcher qu'il ne fuſt inſtruit par les Spahis, ou par quelques autres, du veritable eſtat des affaires & du Camp. D'autres ſe perſuadoient, que le Grand-Seigneur, qui craignoit l'eſprit ſeditieux de ſes ſoldats, ſe retiroit dans un lieu preſque inhabité, pour eſtre moins expoſé à leurs mutineries. Quoy qu'il en fuſt, le Grand-Seigneur, aprés avoir paſſé quelque temps à la chaſſe, s'en retourna avec la Cour à Andrinople, ſans avoir fait autre choſe que tuer un nombre prodigieux de beſtes fauves, & rendre illuſtres ces foreſts & ces deſerts, par l'honneur qu'il leur avoit fait. *Kebleli* Bacha, beau frere du Viſir, ayant eſté tué devant Serinſwar, comme nous l'avons dit cy-deſſus, ce Miniſtre donna ſa ſœur à Huſain Bacha de Siliſtrie. Environ le meſme temps la ſœur de ſa Hauteſſe eſtant demeurée veuve, par la mort d'Iſmaël de Raab, le Sultan honora de ſon alliance le vieux Mahomet Bacha, qui de Kahya du Premier Viſir avoit eſté fait Gouverneur de Diarbekir, & l'étoit alors d'Alep. Le Bacha reçut avec de grandes marques de reconnoiſſance la grace que luy faiſoit le Sultan, ou du moins il fut obligé d'en paroître ſatisfait; car il ſçavoit bien quelles ſuites fâcheuſes ces ſortes d'alliances ont ordinairement en Turquie, où elles accablent de chagrin, & ruinent ceux qui en ſont honorez. Le Bacha d'Alep eſtoit un vieillard de quatre-vingt dix ans, qui avoit paſſé le printemps & l'hyver de ſa vie avec une meſme femme, & qui avoit tout-à-fait renoncé aux plaiſirs du mariage. La tendreſſe qu'il avoit toûjours eûë pour une ſi chére épouſe, luy faiſoit regarder avec douleur la ſéparation qui luy eſtoit impoſée par une cruelle Loy; mais il falut conformement à la coûtume des Turcs, chez qui une Sultane ne partage jamais les embraſſemens de ſon mary avec d'autres femmes, que le Bacha acceptaſt

1664. une grace, qui luy ordonnoit le divorce. C'est ainsi que les uns trouvoient un lit nuptial, où les autres avoient trouvé leur tombeau, & que l'intérest d'Estat sçut joindre Mars & Venus, sans qu'une telle union interrompist des entreprises moins douces.

Le Grand Visir marcha aprés sa défaite à Stulweissembourg, ou Albe-Royale, pour y recrûter & rafraîchir son Armée, & pour y attendre le Bacha d'Alep, qui approchoit, disoit-on, avec un renfort de huit mille hommes.

Le Visir rappelle les Princes de Moldavie & de Valachie.

De Stulweissembourg les Turcs retournérent avec le gros de leur Armée à Strigonium. Le Visir se souvenant de la fuite honteuse des Princes de Moldavie & de Valachie, qui s'en estoient retournez dans leurs Estats sans son ordre, ou sa permission, crût qu'il ne faloit pas laisser leur rebellion impunie. Il leur envoya avec une promptitude & une fureur Turquesque Courier sur Courier, pour leur commander de se rendre incessamment au Camp, avec toutes les forces qu'ils pourroient rassembler, sans qu'aucune raison, ou aucun prétexte les en pust dispenser. Les Princes estoient las de la guerre, & d'un autre costé ils craignoient que le Visir n'eust dessein de les faire mourir. Ils tâchérent de justifier leur fuite, & représentérent à ce Ministre qu'elle avoit esté forcée, & que leurs sujets avoient refusé de les suivre, & d'obéïr à leurs ordres. Ils luy remontrérent ensuite que l'Eté estant presque passé, de nouvelles levées coûteroient extrêmement, & seroient de peu d'utilité : & que s'il faloit faire une si grande dépense, leurs sujets accablés ne pourroient jamais payer le tribut, dont cependant ils ne devoient espérer aucune diminution. Mais ces excuses parurent frivoles au Visir, qui redoubla ses Couriers & ses menaces, commandant aux Princes de marcher incessamment, avec toutes les troupes qu'ils pourroient ramasser. Il les assura néanmoins que l'on n'avoit aucun dessein contre leurs

leurs personnes, & qu'ils ne trouveroient au Camp qu'affection & bonne volonté. Aprés des ordres si pressants, les Princes ne pouvoient plus retarder leur marche, sans donner à la Porte un juste sujet de les traiter en rebelles. Ils partirent donc accablez de chagrin, & fort peu chargez d'argent. Ils menoient au Camp environ chacun 1500. hommes. Comme il faloit attendrir le Ministre, & le disposer à force d'argent à recevoir favorablement les Princes, ils luy envoyérent des presens, & ne marchérent que lentement, pour donner au reméde le temps de faire son opération. Le Prince de Valachie avoit confié environ quarante mille sequins à son *Vestiario*, ou au Maistre de sa Garderobe, & l'avoit envoyé au Camp du Visir, pour luy en faciliter l'accés. Il avoit pris toutes les précautions imaginables, pour s'assurer d'un homme, sur qui il se reposoit de ses plus considérables intérests. Il l'avoit fait jurer devant l'Autel & sur la Communion, qu'il le serviroit en cette négotiation avec zéle. Le *Vestiario* avoit enfin en partant, accompagné ses sermens religieux de toutes les protestations ordinaires de fidélité: Mais à peine estoit-il éloigné de son Maistre de quelques milles, que commençant à se lasser de l'engagement où son vœu le mettoit, il changea de route, & au lieu d'aller au Camp du Visir, marcha droit à Constantinople. Il publia en chemin, que son Prince s'estoit rebellé, & avoit pris la fuite; mais que pour luy, ne voulant pas estre crû coupable de la mesme perfidie, il s'en alloit à Constantinople donner aux Turcs des assurances & des preuves de sa fidélité. Ces nouvelles vinrent bien-tost aux oreilles du Prince, qui ne se voyant plus en seureté, & desespérant de pouvoir jamais faire sa paix avec le Visir, resolut de prendre le parti de la fuite: en quoy il confirma le bruit que son perfide Officier avoit semé. Il prit sa femme, & ce qui luy restoit de biens, & se rendit avec beau-

1664.

Trait de la fidélité des Grecs.

1664. beaucoup de peine au travers de la Transsylvanie sur les terres de l'Empereur, où il aimoit mieux mener une vie douce & seure, quoy que peu éclatante, que de se voir sur un Thrône environné de précipices. L'impiété du Grec, qui l'avoit trahi, ne demeura pas long-temps impunie, & au milieu de ses richesses mal-acquises il se vit toûjours troublé par les *Boïars*, ou Nobles du païs. D'un autre côté *Stridia Bey*, nouvellement fait Prince de Valachie, l'accusa d'avoir volé le Trésor public, & tira de luy une somme de cent cinquante mille écus, qui fut d'un grand secours au Prince pour son investiture. Elle servit aussi à soulager le païs déja accablé par d'anciennes dettes, qu'il estoit obligé d'acquitter, & par les sommes qu'il falloit payer à l'élection du nouveau Prince, & qui alloient toûjours en augmentant.

Cependant il y avoit de grandes consultations à Strigonium; où l'on délibéroit de ce qu'il seroit à propos de faire. Les Chrestiens estoient maistres de la campagne: Les Turcs avoient perdu courage; & la saison estoit si fort avancée, qu'il n'y avoit point de sujet d'espérer, que de cette campagne on pust rétablir l'honneur des armes Ottomanes en hazardant une seconde bataille. Il fut à la fin résolu que l'on rallieroit les forces dispersées de Chusain-Bacha, qui avoit esté batu par le Comte de Soisé, qu'elles seroient jointes à l'Armée du Visir, & que l'on pourvoiroit Oywar ou Newhausel de vivres, de munitions, & d'une bonne garnison. Le dessein estoit seulement que la campagne se terminast en quelque maniére à l'honneur de l'Empire; c'est à dire, que l'on conservast ce que l'on avoit pris sur les Chrêtiens: ce qui est la maxime constante des Turcs, & la fin de toutes leurs guerres. On executa la résolution qui avoit esté prise. La garnison de Newhausel fut renforcée, & la Ville pourveuë de toutes les munitions de guerre & de bouche que l'on put ramasser. Les Turcs s'en retournérent à Strigonium avec une dili-

diligence, qui tenoit de la crainte; & il eſtoit aiſé 1664.
de remarquer, que leur eſprit gardoit encore des idées de la bataille de Raab; Car ils appréhendoient ſi fort la veuë des Chreſtiens, que pour marcher avec plus de promptitude, & moins d'embarras, ils envoyérent leur artillerie & leur plus gros bagage par le Danube. Enfin il y a lieu de croire que ſi l'on euſt pouſſé vivement la victoire, on euſt pû défaire entiérement l'Armée des Turcs, & avancer juſques aux portes de Bude ſans trouver aucun obſtacle.

Mais les Chrétiens eſtoient ſi aveuglez, pour ne pas dire quelque choſe de plus rude, qu'ils ne tirérent aucun avantage de leur victoire: comme ſi le deſſein de l'Empereur euſt eſté ſeulement de répouſſer les Turcs de ſes frontiéres; ou comme ſi ce Prince euſt craint de les irriter en les pourſuivant trop chaudement. Le Viſir profita de la douceur des Allemans, & fit des ouvertures de paix au Reſident de l'Empereur. Il accompagna ſes propoſitions d'une veſte de martre zibeline, & d'un cheval richement enharnaché. Le Reſident perſuadé de la ſincerité des Turcs; & ſatisfait de leurs honneſtetez, envoya les Articles à Vienne. La Cour Impériale reçut avec toute la joye poſſible les propoſitions du Viſir, & la paix fut concluë preſqu'en un inſtant. On en parut aſſez ſurpris dans le monde. Mais comme en des choſes de cette nature, on n'agit gueres ſans de bonnes & ſolides raiſons, il ſe trouva de part & d'autres certaines conſidérations, qui diſposérent les eſprits des uns & des autres à la paix. Du coſté des Turcs, l'intéreſt du Viſir la demandoit. Ce Miniſtre avoit à la Cour des ennemis, qui en vouloient plus à ſa dignité qu'à ſa perſonne, & dont il devoit craindre le pouvoir & les intrigues. On tâchoit de le ſupplanter, & dans cette veuë, on répréſentoit au Sultan que ſon premier Miniſtre s'eſtoit conduit avec beaucoup de négligence en quelques occaſions, & avec beaucoup d'imprudence en d'autres. Pour diſſiper de ſi dange-

1664. dangereuſes impreſſions, le Viſir n'avoit qu'à paroître à la Cour. Ses ſuccez parloient déja en ſa faveur. Serinſwar démoli, une forteresse auſſi importante que Neuhauſel, ajoûtée aux Etats de l'Empire Ottoman, eſtoient des preuves inconteſtables de la bonne conduite du General, qui alloit couronner ſes conqueſtes par une heureuſe paix. Ainſi il luy eſtoit aiſé de détruire les colomnies & ſes envieux: mais il n'y avoit que ſa préſence qui puſt leur fermer la bouche; de ſorte qu'il eſtoit comme néceſſaire que la paix luy permiſt de retourner à Andrinople. D'un autre coſté l'Empereur avoit de grandes raiſons de ſouhaiter la paix; & les prétentions de l'Electeur de Mayence ſur la ville d'Erford, qui eſt frontiére des Etats de ſa Majeſté Impériale, pouvoient exciter de grands troubles en Allemagne. En effet les circonſtances du temps que l'Electeur choiſiſſoit pour faire valoir ſes droits, & le bruit qui couroit, qu'il ſeroit ſecondé par le Roy de France & par les villes Anſéatiques du Rhin, donnoient un aſſez juſte ombrage à l'Empereur. Ainſi les propoſitions des Turcs furent acceptées; & le Réſident, aprés avoir reçu ſes inſtructions, régla en peu de temps avec le Viſir les Articles ſuivans.

I. Que la Tranſſylvanie demeureroit dans ſes anciennes limites, & avec ſes anciens priviléges, ſous le commandement du Prince Michel Apaffi.

II. Que l'Empereur d'Allemagne auroit la liberté de fortifier Gutta & Nitra.

III. Que les Turcs ne feroient aucune innovation au réglement qui avoit eſté fait pour les frontiéres, tant de Hongrie, que des autres Etats de l'Empereur.

IV. Qu'Apaffi payeroit ſix cens mille écus à la Porte, pour les frais de la guerre.

V. Que tous actes d'hoſtilité entre l'Empereur & le Grand-Seigneur, & leurs ſujets, ceſſeroient pour toujours.

VI. Que les deux Provinces de Zatmar & de Zaboli, lesquelles l'Empereur avoit données à vie à Ragotski, retourneroient derechef à sa Majesté Impériale, sans que ni le Prince de Transsylvanie, ni le Grand-Seigneur y pussent rien prétendre. 1664.

VII. Que le fort Chasteau de Zechelhyd, qui s'estoit révolté contre l'Empereur, seroit démoli; parce que ni l'un, ni l'autre parti ne vouloit renoncer aux prétentions qu'il avoit sur une place si importante.

VIII. Que Varadin & Newhäusel demeureroient aux Turcs, qui les avoient emportez par la force de leurs armes.

IX. Que pour confirmation de la paix, les deux Empereurs s'envoyeroient l'un à l'autre des Ambassadeurs, avec des présens reciproques d'une mesme valeur.

Ce sont là les conditions sous lesquelles la paix fut concluë. De tous les Articles du Traité, il n'y en a aucun qui soit fort desavantageux aux Chrestiens, que le quatriéme, dont on tâcha de couvrir la honte sous le nom du Prince Apaffi: car ce fut l'Empereur qui paya la somme qui y est marquée. Le Visir pour commencer à mettre la paix à éxécution, donna la liberté à plusieurs prisonniers Chrestiens, entre lesquels il s'en trouva quelques-uns de qualité, & fit publier par toutes les frontiéres, la cessation d'armes. Il resta quelques Articles peu considerables à regler; mais on en remit la décision jusques à l'arrivée d'un Ambassadeur Extraordinaire, qui devoit se rendre à la Porte au mois de May suivant; auquel temps un Ambassadeur du Sultan devoit se rendre à la Cour de Vienne. Cependant la suspension d'armes fut confirmée, & l'on cessa toutes sortes d'actes d'hostilité. Les nouvelles de la paix furent tres-agréables aux peuples de Turquie, qui les reçûrent avec d'autant plus de joye, qu'ils les avoient peu attenduës. En quoy nous pouvons remar-

1664. remarquer le changement considerable qui est arrivé dans ce grand Empire. Autrefois les peuples animez d'une disposition martiale, qui sembloit leur estre naturelle, ne respiroient que les occasions de se signaler: & des gens qui méprisoient le danger, ne perdoient jamais cœur, quelques fatigues qu'ils eussent à essuyer, ou de quelques mauvais succez que leurs efforts fussent suivis. Mais à present la mollesse & l'oisiveté les ont fait dégénérer: une longue paix les a rendus effeminez. Car la guerre de Venise n'occupe que tres-peu les soldats. Enfin dix huit mois de peines & de fatigues les dégoûtent d'un éxercice qui leur paroist trop penible: & les mauvais succez d'une campagne suffisent pour leur faire perdre & le courage & l'envie de continuer la guerre.

Les Etats de Hongrie mal satisfaits de la paix. L'Empereur avoit conclu la paix avec les Turcs pour des considerations particulieres: Les Etats de Hongrie, à qui seuls elle estoit desavantageuse, en furent tres-mal satisfaits; parce qu'elle n'estoit fondée que sur leur perte. Ils ne pouvoient souffrir que l'on eust acheté à leurs dépens le repos de l'Allemagne, & que Newhausel, qui leur appartenoit, eust esté sacrifié pour procurer la paix aux autres. Ils pretendoient que cette Ville estoit un des membres du Royaume de Hongrie, sur lequel l'Empereur ne pouvoit avoir aucun droit qu'en qualité de Prince électif, & dont par consequent il ne pouvoit aliéner aucune partie sans le consentement des Etats. Ils soûtinrent leur opinion avec tant de chaleur & d'emportement, qu'ils declarerent qu'ils ne se reconnoissoient point obligez à l'observation de ce Traité, & qu'ils estoient resolus de defendre leurs droits contre tous ceux qui pretendroient les violer. Ils ajoûterent, que puisque l'Empereur les avoit reçûs sous sa protection, il estoit dans l'obligation de leur conserver leurs privileges, & de defendre leurs Villes; quand mesme il luy en devroit coûter ou ses tresors, ou ses propres Etats. Le Conseil de l'Empereur

reur répondit avec beaucoup de moderation aux remontrances extravagantes des Etats de Hongrie, & leur representa les raisons suivantes pour justifier la conclusion de la paix. Qu'ils estoient eux-mesmes les autheurs & les causes de la guerre : Que leurs sollicitations avoient engagé l'Empereur à les prendre sous sa protection ; Que pour les defendre sa Majesté Impériale avoit sacrifié ses tresors & le sang de ses païs héréditaires ; & qu'outre cela elle avoit envoyé à leur secours des troupes Etrangeres qu'elle payoit de ses propres déniers. Que cependant ils ne s'estoient point aidez eux-mesmes, & qu'ils n'avoient rien fait pour la defense de leur propre païs. Qu'ils n'avoient point fourni de contributions pour les frais de la guerre. Qu'il n'y avoit point eu en campagne de Corps de troupes assemblé d'un consentement general des Etats. Que malgré tout cela, l'Empereur estoit prest à continuer la guerre, s'ils pouvoient trouver les moyens de la continuer avec honneur ; ou si les conditions sous lesquelles la paix se faisoit, n'estoient pas honorables. Que le Roy d'Espagne, oncle & beau-pere de sa Majesté Impériale, estoit dans un âge décrépit, & ne laissoit pour soûtenir le faix de tant de Royaumes, qu'un enfant malade & infirme. Qu'ainsi il estoit necessaire qu'en une telle conjoncture, l'Empereur n'eust point d'embarras qui l'empeschassent ou d'aider cét enfant à gouverner ses Etats, ou de faire valoir ses propres droits à la succession, si le jeune Roy venoit à mourir. Qu'outre cela on travailloit en Pologne à l'élection d'un Roy, & que sa Majesté Impériale avoit ses interests à soûtenir en cette occasion. Mais sur tout, c'estoit une chose digne de reflexion, qu'au mesme moment que les Turcs estoient riches & puissans, Dieu avoit accordé la victoire à l'Empereur, pour faire succeder les douceurs de la paix à une guerre sanglante : & qu'enfin, si sa Majesté Impériale eust negligé l'occasion qui se presentoit

1664. Raisons de l'Empereur pour la paix.

 de

1664. de faire la paix, elle se fust engagée en une guerre, qui par l'inconstance de la fortune, estant sujéte à une vicissitude de bons & de mauvais succez, n'eust pû entraîner aprés soy que mille désastres & mille calamitez. Ces remontrances & quelques autres semblables, appaiserent les plus boüillans des Hongrois, qui, soit qu'ils fussent persuadez que l'Empereur avoit raison, ou qu'ils fussent obligez de faire de nécessité vertu, en parurent satisfaits.

Le Roy de France & les Etats de l'Empire ne furent pas moins surpris de la conclusion précipitée de la paix, que les peuples de Hongrie l'avoient esté. Ils n'en furent mesme pas plus satisfaits que ceux-cy; s'étant persuadez que puis qu'ils avoient pris tant de part en cette guerre, on ne devoit pas la terminer sans leur communication. Les choses furent néanmoins si avantageusement représentées, & si favorablement reçuës à la Cour de France, que le Roy parut content des raisons qu'on allégua pour justifier une si grande précipitation. L'Empereur avoit cependant donné aux troupes de France la permission de choisir elles-mesmes leurs quartiers d'hyver, qu'elles avoient pris en Bohéme. Mais le Roy ne voulant pas que ses soldats fussent à charge à l'Allemagne plus long-temps, qu'ils ne luy estoient nécessaires, leur envoya l'ordre de marcher en Alsace, où il leur avoit marqué leurs quartiers. Avant le départ de ces troupes, l'Empereur honora Mr. de Coligny de son portrait enrichi de diamans, & fit present aux autres Officiers de plusieurs chaînes & de plusieurs medailles d'or: il ordonna que les troupes ne feroient que des journées de trois lieuës, qu'elles se reposeroient de trois jours l'un, & que sur la route elles seroient défrayées, afin qu'elles pussent s'en retourner en France avec autant de satisfaction, & en aussi bonne santé, qu'elles en estoient sorties. Le General & les principaux Officiers ne voulurent pas partir sans avoir pris congé du brave

Comte

Comte de Serin. Ils luy firent present d'un cheval, comme si c'eust esté un tribut qu'ils payoient à ce grand homme, dont la reputation s'estoit élevée à un si haut degré. Ils luy avoüérent de bonne foy, que c'estoit à la terreur de son nom que l'on devoit le gain de la bataille de Raab, plûtost qu'aux armes ou à la valeur des soldats; & que ce nom seul avoit plus intimidé les Turcs, que les bataillons qui les chargeoient. Peu de temps aprés ce brave Comte finit sa vie d'une maniére assez tragique; Car s'estant separé de sa suite, & s'estant engagé dans le plus épais d'un bois, un sanglier, que quelques playes qu'il avoit reçuës, rendoient plus furieux, vint fondre sur luy, & le renversa d'un coup qu'il luy porta au genou. Le Comte n'eut pas le temps de se reconnoistre. Le violent animal luy donna un nouveau coup de défense, qui portant à la teste, fit une blessure mortelle, dont le Comte expira peu aprés entre les bras de l'un de ses Pages. Telle fut la fin d'un illustre Capitaine, que la mort avoit ce semble respecté au milieu des dangers, ausquels il s'exposoit tous les jours, & qui se vit la proye d'une beste peu considerable. Mais ce sont des secrets de la Providence, que les hommes ne penetrent & n'interprétent que selon leurs interests & leurs préjugez. Ainsi les Turcs attribuérent à la justice de Dieu, & à la sainteté de leur Religion la mort de leur grand ennemi, & crurent, que comme s'il eust esté indigne de mourir par la main d'un homme, il avoit esté condamné à estre éxécuté par une bête que les Mahometans ont en abomination. Il estoit leur ennemi juré, & avoit pour eux une haine aussi implacable, que jamais Annibal en ait eu pour les Romains. Il estoit intrépide dans le danger, brave dans le combat, infatigable dans le travail, doux dans la paix, moderé dans ses plaisirs. Son regime de vivre tenoit moins de l'art que de la nature: & dans les festins, où selon la coûtume du païs on se donne de grandes

1664.

Mort du Comte de Serin.

Caractere de ce Comte.

1664. libertez, il eſtoit tres-ſobre. La muſique & les danſes faiſoient moins ſes divertiſſemens, que l'occupation des plus effeminez de ſa Cour. Il prenoit ſon plus grand plaiſir dans les bois & à la chaſſe; parce que ces éxercices reſſemblent aſſez aux travaux de la guerre. Il eſtoit d'un jugement ſolide & profond, & cependant il eſtoit enjoüé dans ſes diſcours familiers. Il avoit une converſation agréable, & des maniéres douces & obligeantes, accompagnées d'un air de grandeur, qui inſpiroit du reſpect. Il parloit beaucoup, & ne parloit que fort à propos. Il eſtoit né genereux, ſur tout pour les ſoldats, qu'il n'a jamais privez du butin, le leur diviſant luy-meſme avec beaucoup d'exactitude. En un mot, c'eſtoit un des plus zélez defenſeurs de la Religion Chreſtienne, & ſon courage, ſa valeur & ſes belles actions doivent luy faire trouver place dans l'Hiſtoire au nombre des plus grands Héros.

L'hyver approchant, & la guerre eſtant finie, ſelon toutes les apparences, le Viſir s'en retourna à Belgrade, dans le deſſein d'y demeurer juſques à l'arrivée de l'Ambaſſadeur d'Allemagne ſur la frontiére: Cependant comme il ſçavoit que la benediction & les conſeils d'une mere, ſont d'un grand ſecours contre l'inconſtance de la gloire humaine, il reſolut de prier ſa mere de ſe rendre à Belgrade. Car les Turcs ne doutent, ni de la piété, ni de la beatitude de ceux qui meurent aux pieds de leurs meres. Cette femme eſtoit d'une prudence & d'une adreſſe qui luy avoient attiré l'eſtime de ceux qui la connoiſſoient; & l'on a prétendu en Turquie que c'eſtoit par la force de ſes charmes, que le Viſir & ſon pére s'eſtoient conſervez ſi long-temps dans une dignité auſſi périlleuſe qu'éminente. J'ay meſme ouy dire à des ſoldats, que les charmes dont elle ſe ſervoit, eſtoient pour la pluſpart de certains *Philtres*, par le moyen deſquels elle gagnoit l'affection de ceux, de qui elle pretendoit ſe faire conſiderer. Je ne ſçay ſi c'eſtoit

Le Viſir fait venir ſa mere à Belgrade.

par

par de semblables boissons, qu'elle avoit captivé l'esprit & les inclinations du Grand-Seigneur; Mais il approuva tout ce que le Visir avoit fait, & le mauvais succés de la campagne ne fit point perdre à ce Prince l'affection qu'il avoit pour son Ministre. Au contraire, il ne put se lasser d'admirer la conduite du Visir, & de luy sçavoir bon gré de ses services. 1664.

Au mois de Decembre la Cométe, qui fut veuë de presque toutes les parties du monde connu, parut aussi en Turquie, où elle jetta l'épouvante dans l'esprit du peuple, qui crut qu'elle ne présageoit à l'Empire que peste, guerre & famine. Les Astrologues Turcs se donnerent la gesne, pour deviner au juste ce que ce météore pouvoit présager; & aprés avoir long-temps cherché, ils trouverent qu'il menaçoit de mort quelque Grand de l'Empire. Les uns souhaitoient que ce fust le Visir; d'autres vouloient que ce fust le Grand-Seigneur luy-mesme; & quelques-uns espéroient que ce seroit l'un & l'autre. C'est-à-dire, que les uns & les autres en parloient de cette maniére, seulement à cause que leurs intérests demandoient une révolution considérable dans l'Empire.

Renouvellement de l'aversion du Grand-Seigneur pour Constantinople.

Le Grand-Seigneur estoit alors à Andrinople, où il goûtoit tous les plaisirs, que peuvent fournir un séjour agréable, & une Cour pompeuse. La satisfaction qu'il trouvoit dans cette ville, ne faisoit que redoubler l'aversion invincible qu'il avoit pour Constantinople, dont il ne pouvoit seulement entendre prononcer le nom. On dit mesme, que s'il arrivoit qu'en chassant, il se trouvast dans le chemin qui y conduit, il s'en détournoit aussi-tost; comme un homme, qui revient d'une erreur déséspérée; ou qui se retire d'un lieu, dans lequel il estoit menacé d'une ruine inévitable. Le Cadilescher & les plus sages Juges de la Loy ne virent qu'avec douleur la haine déraisonnable que leur Prince avoit pour la Capitale

1664. de ses Etats. Ils n'ignoroient pas combien il estoit désavantageux & au Sultan & à son peuple, qu'une Ville aussi illustre, aussi ancienne & aussi commode que Constantinople, fust méprisée & abandonnée. Ils faisoient refléxion, que peut-estre les soldats voudroient en revenant de Hongrie, s'en retourner chez eux ; & que tous les Grands de l'Empire & les Ministres du Divan, seroient bien-aises d'aller prendre possession des maisons & des jardins, qu'ils avoient à Constantinople : Que ce seroit causer un mécontentement universel, que d'empescher les uns & les autres d'y retourner ; & que peut-estre ce mécontentement seroit suivi d'une dangereuse revolte. Ce fut dans cette pensée, & sur la sollicitation du Visir, à ce que quelques-uns ont crû, qu'ils s'allerent jetter aux pieds de sa Hautesse, pour luy representer les suites funestes que son éloignement de Constantinople pouvoit avoir. Le Cadilescher ou premier President, porta la parole pour tous les autres, & s'acquitta de sa commission d'une maniére, dont le Sultan devoit estre satisfait. Mais loin de l'estre, il ne reçut qu'avec colére l'avis qu'on luy donnoit avec tant d'humilité. Les Juges furent chassez honteusement de devant leur Maître, & le Cadilescher fut sur le champ privé de sa Charge.

De pareilles extravagances estoient tout-à-fait desavantageuses à la gloire d'un si grand Empereur. Il fut pourtant sur le point de faire quelque chose de pis, & de joindre à ces déréglemens la derniére des cruautez. Il avoit tout le temps de son regne tenu ses deux freres enfermez dans le Serrail. A peine se vit-il un fils, que suivant l'ancienne coûtume des Princes Ottomans, il resolut d'éloigner tous les obstacles qui pourroient troubler la succession, & susciter au jeune Prince de dangereux compétiteurs. Une pareille resolution ne pût pourtant se prendre sans quelques remords. Le Sultan sentit de ces remords, & la pensée, qu'il alloit tremper ses

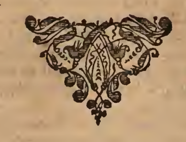
mains

mains dans le sang d'un frere innocent, le fit frémir. 1665.
Ainsi il crut qu'il valoit mieux remettre au cours ordinaire de la justice, une action si importante. Il envoya demander la Fetfa ou Sentence du Moufti, à qui il proposa la question suivante; *Si lorsque l'Empire estoit assez bien pourveu de la vraye lignée des Princes Ottomans, il n'estoit pas permis par la Loy, & autorisé par d'anciens exemples, de retrancher quelques branches superfluës, qui non seulement déroboient à la tige son suc & sa nourriture; mais qui mettoient tout l'arbre en danger.* Le Moufti, qui n'estoit, ni assez cruel, ni assez injuste, pour prononcer une si barbare Sentence, pria le Sultan de différer l'éxécution de son dessein. Il luy remontra, que l'Etat séroit en danger de voir périr tout le sang des Ottomans; puisqu'il ne resteroit que le jeune Prince, qui estant encore dans l'enfance, pouvoit aisément mourir, & laisser sa Hautesse sans successeurs. Que par consequent il seroit contre les intérests de l'Empire, de retrancher des branches si nécessaires de cette tige, qui pourroit revivre en Solyman, frére de sa Hautesse, si la mort enlevoit le jeune Prince à l'Etat. Ces raisons touchérent le Grand-Seigneur: & soit qu'il sentist quelques remords de conscience, ou qu'il eust des restes de tendresse pour ses fréres, ou enfin que naturellement il ne fust pas porté à la cruauté, il se rendit aux rémontrances du Moufti.

Le Visir offre de deposer le Cham des Tartares en faveur du fils aîné de ce Cham.

Le Visir estoit cependant à son quartier de Belgrade, où soit par un mouvement d'affection pour le fils aîné du Cham des Tartares, soit par un principe de haine pour le pére, il offrit aû jeune Prince le Gouvernement de la Tartarie, dont il s'engagea de déposer le Cham. Quelque barbare que pust estre le jeune Prince, il rejetta une offre si injurieuse aux sentimens de révérence & d'obéïssance filiale, que la nature luy avoit inspirez. Mais non content

1664. de l'avoir rejettée, il en donna auſſi-toſt ſecretement avis au Cham ſon pére, qui outré contre le Viſir, ne ſongea plus qu'à luy jouër un tour de meſme nature. Le Bacha de Bude eſtoit un homme, qu'une valeur extraordinaire & de grandes qualitez rendoient digne des premiéres Charges de l'Empire. Le Cham le crut propre à ſon deſſein, & réſolut de ſe ſervir de luy pour ſupplanter le Viſir. Il écrivit donc au Bacha, qu'il vouloit eſtre ſon ami, & qu'il luy offroit, pour l'élever à la dignité de Viſir, tout le credit qu'il avoit à la Cour. L'offre fut apparemment acceptée; mais le ſuccés en fut funeſte au Bacha: car le Viſir apprit ce qui ſe tramoit contre luy, & l'apprit ou des confidens du Bacha ou de ceux du Tartare. Il obtint ſécrétement un ordre du Grand-Seigneur pour faire mourir le Bacha, à qui l'on couppa la teſte ſans aucune forme de Juſtice, ſans avoir produit des preuves contre luy, & meſme ſans l'avoir accuſé.



EN

EN L'AN 1665.

ET DE L'HEGIRE 1076.

SI la conclusion de la paix avoit esté tres-agréable au peuple, elle ne le fut pas moins aux Grands de l'Empire; tout le monde estoit dans la derniére impatience de voir la mesme paix solidement établie par l'éxécution de tous les Articles. 1665.

Pour cét effet, comme l'on estoit convenu, que les deux Empereurs s'entre-envoyeroient des Ambassadeurs réciproques, le Sultan nomma le sien. Cét employ fut donné à un certain *Mahomet-Beigh* de l'Ordre des *Mutafaracas*, c'est à dire, de ces gens qui servent au Divan, & sont d'un degré plus rélevé que les Chiaoux. Ses grandes richesses le mettant en état de soûtenir avec honneur un si illustre caractére, le Sultan pour en redoubler l'éclat, fit ce Mahomet Bacha de *Romelie*. Le nouveau Bacha partit au mois de Février, aprés avoir reçû ses instructions, & les présens qu'il devoit faire à l'Empereur. Il eut ordre de demeurer sur la frontiére jusques à l'arrivée de l'Ambassadeur de l'Empereur au lieu de l'échange des Ambassadeurs; où, selon la coûtume, au mesme temps que l'un entre dans les Etats de l'Empereur, l'autre passe dans ceux du Sultan. Ces deux Princes, par un ancien réglement, s'envoyent l'un à l'autre des présens, qui doivent estre d'une mesme valeur, & que l'on estime ordinairement cent mille écus. Voicy ceux que le Sultan envoya à l'Empereur. Départ de l'Ambassadeur.

Trois chevaux avec leurs harnois enrichis de pierreries.

Douze autres chevaux de main d'un grand prix.

Une

1665. Une superbe tente avec tous ses appartemens, estimée quatre-vingt mille écus.

Une riche plume garnie de pierreries.

De l'ambre gris pour un prix tres-considérable.

Des pierres de Bézoar.

Vingt *cods* de musque.

Soixante & dix *costans* ou vestes de trois différentes façons.

Six tapis de Perse.

Quarante beaux turbans, & plusieurs autres ouvrages de Perse de différentes sortes de toile.

Le Printemps estant fort avancé, les Turcs attendoient de jour en jour l'Ambassadeur d'Allemagne: Ils commençoient mesme à s'impatienter d'un si long rétardement, & il y avoit déja quelque temps que leur Ambassadeur estoit sur la frontiere. Le mois de May arriva, & l'on n'apprenoit point encore que l'Ambassadeur d'Allemagne fust en chemin. Les Turcs se crurent duppez, & ne doutérent point que l'Empereur ne leur eust manqué de foy. D'autres considéroient que c'estoit une honte pour leur Empire, qu'un Ambassadeur de sa Hautesse demeurast si long-tems sur la frontiére, où il sembloit n'estre que pour supplier les Chrestiens de faire la paix. Il s'en trouvoit qui songeoient aux dangereuses conséquences dont une rupture seroit suivie. On avoit congédié une bonne partie de l'Armée, & les troupes d'Egypte & des environs de Babylone & de Damas, estoient déja parties. Il estoit difficile de les rassembler, aussi-bien que les *Zaims* & les *Timariots*, qui estoient fort éloignez ; & pour rallier toutes les troupes, il faloit un temps considérable, que l'on n'auroit pas, si les Chrestiens faussoient leur foy. Outre cela, il courut des bruits, que les François s'opposoient à la paix, & qu'ils avoient arresté l'Ambassadeur aux environs de *Komorre*. D'autres disoient, qu'il estoit mort en chemin, & que les peuples de Hongrie, tousjours mal-satisfaits de la paix, avoient

avoient repris les armes. De femblables difcours produifoient un effet défavantageux au Vifir. On condamnoit fa crédulité, & l'on difoit qu'il ne devoit jamais avoir efté fi facile, que de croire lés Chrêtiens capâbles de bonne foy. Les ennemis qu'il avoit à la Cour, ne laiffoient pas échapper une occafion fi favorable de le détruire. On l'accufoit de peu de conduite, & ces mefmes ennemis crurent qu'il n'y avoit pas grand rifque à travailler à fa perte. Cette difpofition d'affaires ne flata pas peu l'ambition de Muftapha-Bacha, qui eftoit alors General de la Mer, & Gouverneur d'Andrinople. Il crut que la fortune du Vifir alloit expirer, & que les difgraces & les mauvais fuccez de ce Miniftre luy frayeroient un chemin à la premiére dignité de l'Empire. Pour profiter d'une conjoncture fi favorable, il tâcha de s'attirer l'affection de ceux qui pouvoient contribuer à fon avancement. Comme il avoit naturellement des maniéres douces & honnêtes, il ne luy fut pas difficile de fe bien mettre dans l'efprit des Grands de la Cour & des Favoris du Serrail: Mais il alla dans l'excés, & le deffein de fe faire des amis, le porta à des baffeffes indignes d'un homme de fon rang. Car on le vit un jour entre autres chofes baifer la vefte du *Kuflir-Aga*: Ce qui eftoit une flaterie vifible, & honteufe, qu'un des principaux Officiers de l'Empire, un *Caimacan*, qui chez les Turcs répréfente la perfonne du Sultan, s'abaiffaft fi fort pour un Efclave. Le Vifir ne fut pas long-temps à ignorer la conduite du Bacha. L'éloignement l'empefchoit de difcerner au jufte toutes les circonftances de ce procedé, & d'en reconnoiftre le deffein. Cependant comme les converfations qu'il avoit euës avec Muftapha, l'avoient inftruit de l'humeur ambitieufe de ce Bacha, il ne luy fut pas difficile de deviner quelles pouvoient eftre les veuës du Caïmacan. L'affaire eftoit délicate, & le Vifir craignant qu'une oppofition directe aux deffeins de Muftapha,

1665.

Bruits cauféz par le retardement de l'Ambaffadeúr d'Allemagne.

Muftapha Bacha brigue la Charge de Vifir.

1665. Mustapha, n'eust pas un succés avantageux, aima mieux se conduire d'une maniére plus fine, & moins dangereuse. Ainsi il résolut de marcher sur les traces du Bacha, & de luy rendre le change. Il écrivit au Grand-Seigneur, pour luy répresenter que le mauvais succés de la guerre de Candie, & l'état pitoyable de la Flotte, demandoient un prompt reméde; Qu'il faloit reparer les vaisseaux, & faire reprendre courage aux soldats qui les montoient; Qu'il estoit nécessaire de rétablir dans toute sa vigueur l'ancienne discipline Navale; & que la présence du General de la Mer estoit seule capable de produire tous ces effets avantageux: Qu'enfin le Bacha n'avoit pas lieu de se plaindre, puisqu'il avoit possedé sa Charge deux années entiéres, & qu'il en avoit conservé le titre & les émolumens, sans estre obligé à des services personnels, qui cependant estoient nécessaires dans une Charge de cette importance. Le Grand-Seigneur donna aisément dans le sens du Visir. Le Caïmacan reçut ordre de se preparer à servir sur la Flotte, où sa presence estoit plus nécessaire qu'à Andrinople, parce que sa Charge de Caïmacan seroit supprimée par le retour du Visir. Il obeit en apparence, & disposa toutes choses pour son voyage. Il fit mesme partir ses femmes pour Constantinople, & ordonna à la Flotte de se tenir à l'anchre jusques à nouvel ordre: Mais au mesme temps que tout le monde croyoit qu'il alloit prendre congé de sa Hautesse, on sçut qu'il avoit obtenu la permission d'éxercer encore quelque temps les fonctions de sa Charge de Caïmacan. Cette grace, qui ruinoit le dessein du Visir, estoit un effet des intrigues de Mustapha; Car ses amis avoient adroitement & sans affectation, répresenté au Sultan le besoin qu'il avoit de luy, du moins jusques à l'arrivée du Visir, dont le retardement de l'Ambassadeur d'Allemagne rendoit le retour incertain.

Enfin le Comte de Leslie, que l'on avoit si longtemps attendu, arriva à Bude vers la fin du mois de May.

May. Les Turcs, qui jusques-là avoient toûjours 1665.
craint un manque de parole, connurent enfin que leurs craintes, & leurs conjectures estoient également mal fondées. J'estois alors au Camp, où je fus témoin de la joye generale que l'on eut, de voir la paix affermie. D'abord que l'on eut des nouvelles certaines de l'arrivée du Comte sur les frontiéres de l'Empire Turc, le Visir se mit en marche. Toute l'Armée décampa le vingt-neufviéme May, & je la suivis treize jours. Le dernier jour de Juin le General arriva à six heures de chemin d'Andrinople, où il resolut de faire son entrée publique au bout de deux ou trois jours. Mais le Sultan brûloit d'impatience de voir son Grand-Ministre, à qui il envoyoit Couriers sur Couriers pour le solliciter de haster sa marche. On dit, comme nous l'avons déja remarqué, que l'affection extraordinaire que le Sultan avoit pour le Visir, estoit un effet des charmes de la mere de ce Ministre. Quoy qu'il en soit, le Grand-Seigneur, pour luy donner des marques de son estime & de son affection, envoya au devant de luy son Favori, qui estoit un jeune homme fort bien-fait, d'environ vingt ans. Le jeune Favori, qui avoit ordre de traiter magnifiquement le Visir pendant sa marche, luy presenta de la part du Sultan, cinq chevaux richement enharnachez. Le Grand-Seigneur ne sçut pas plûtost que le Visir estoit à quelques lieuës d'Andrinople, que ne pouvant differer le plaisir de le voir, il luy envoya ordonner de se rendre incessamment au Serrail. Le Visir parut devant sa Hautesse, qui le baisa sur l'épaule, & luy fit present d'une *Topouse*, ou espece de masse que les Turcs portent à l'arçon. Elle estoit d'or, & garnie de pierreries; une épée, un poignard, & un cheval, avec un riche harnois accompagnerent la *Topouse*, & le Visir comblé des faveurs du Sultan, & charmé des marques d'affection qu'il avoit reçuës de son grand Maître, s'en retourna triomphant à ses Tentes. L'entrée publique se fit le

1665. le ſecond de Juillet avec toute la pompe & tout l'éclat imaginable. Le Viſir traverſa une partie de la Ville, & de là s'en retourna à ſon Camp, où il devoit, par ordre du Sultan, demeurer dans ſes Tentes avec toutes les troupes; parce que la Ville ne pouvoit les loger qu'en chaſſant la pluſpart des habitans. Outre que pendant la ſaiſon, l'air de la campagne eſtoit incomparablement plus ſain & plus frais que celuy de la Ville, & qu'enfin l'on eſtoit plus en état pour le voyage que la Cour devoit faire. Car le Viſir avoit perſuadé le Sultan de faire un tour à Conſtantinople aprés avoir donné audience à l'Ambaſſadeur d'Allemagne, que l'on attendoit avec beaucoup d'impatience.

Entrée de l'Ambaſſadeur d'Allemagne.

Peu de jours aprés arriva le Comte de Leſlie Ambaſſadeur Extraordinaire de ſa Majeſté Impériale vers ſa Hauteſſe. Il fit ſon entrée publique en paſſant d'abord par le Camp, où le Grand-Seigneur eſtoit. De là il ſe rendit au travers de la Ville à l'Hoſtel qui luy eſtoit préparé aux dêpens du Sultan. A la teſte paroiſſoient les dix Chiaoux, qui avoient ſuivi l'Ambaſſadeur ſur ſa route. Aprés eux marchoient cent cinquante-cinq autres Chiaoux avec des *Muzevegê* ou Capitaines de Janiſſaires. Le train de l'Ambaſſadeur eſtoit d'environ cent cinquante Cavaliers fort bien montez, & vêtus à la Hongroiſe. Sa garde eſtoit de vingt-quatre perſonnes armées de pertuiſanes. Il êſtoit précedé des trompettes & des timballes dans le ſilence, & de deux Etendarts chargez d'Aigles volantes. L'un de ces Drapeaux eſtoit relevé d'une riche broderie, & porté par un Comte de l'Empire. L'Ambaſſadeur portoit une veſte de drap d'or, doublée de martre zibeline. Il portoit à ſon bonnet une plume à la Turque, enrichie de pierreries. Les Turcs appellent ces plumes ſargouch, & il n'y a que le Grand-Seigneur & ſon Viſir qui en puiſſent porter. Immediatement avant le Comte paroiſſoient huit chevaux de main, dont les houſſes & les harnois

eſtoient

estoient magnifiques. Il estoit suivi des Pages & des Officiers du *Spahilar-Agasi*, & de l'Aga, qui l'avoit accompagné depuis la frontiére. Ensuite venoit sa litiére portée par des mules, & couverte d'un velours violet. Trois carrosses à six chevaux suivoient la litiére. Il y en avoit un magnifique, dont l'ouvrage, la riche dorure, & les belles glaces, plurent si fort au Grand-Seigneur, qu'ayant témoigné ce qu'il en pensoit, l'Ambassadeur luy en fit present. Quatre ou cinq autres carrosses à quatre chevaux, dans lesquels estoient les Aumôniers & les malades, suivoient les carrosses dont nous venons de parler: & la marche estoit fermée par les chariots qui portoient le bagage, & desquels les uns venoient d'Allemagne, & les autres estoient du païs. 1665.

Peu de temps aprés son arrivée à la Cour, il eut audience du premier Visir, qui luy fit présent d'une véste de martre zibeline, & d'un cheval de prix richement enharnaché. Ce Ministre fit aussi donner à cent personnes de la suite du Comte, autant de vestes; ce qui est parmi les Turcs une marque de faveur, & une assurance que l'on est bien venu. Quatre jours aprés l'Ambassadeur fut conduit à l'audience du Grand-Seigneur, qui ne fit donner que quarante vestes: mais comme elles venoient d'un si grand Prince, elles estoient incomparablement plus estimées que celles du Visir, quoy que plus nombreuses.

Les presens que l'Ambassadeur avoit apportez, estoient ceux-cy.

Pour le Sultan.

Un grand miroir de la hauteur d'un homme. Il estoit dans un quadre d'argent, posé sur un pivot de mesme metail, sur lequel il tournoit de tous costez.

Deux grands bassins d'argent, soûtenus chacun sur trois colomnes, à l'une desquelles estoit attaché un petit bassin de vermeil doré. Au dessus de ce bassin, il y avoit un robinet pour faire passer l'eau. Le tout estoit d'une hauteur & demie d'homme.

1665. Douze flambeaux d'argent, chacun d'environ ſept pieds de haut.

Six pots à fleurs.

Douze aiguiéres de vermeil doré, pour mettre des eaux douces.

Douze plats d'argent couverts. Ils eſtoient faits en turbans, & dorez par dedans.

Douze plats pour des confitures; ils eſtoient de vermeil, & poſez ſur des pieds d'argent.

Une table ronde d'argent avec ſon pied; elle eſtoit faite comme les tables des Turcs, & chargée de deviſes; ſa hauteur eſtoit de plus d'un pied & demi.

Quatre mouſquets, dont les canons eſtoient d'argent, & un coutelas auſſi d'argent.

Deux grands pupitres à écrire; ils eſtoient d'un jaſpe, orné au dedans de perſpectives.

Deux autres d'ébeine & d'écaille de tortuës, garnis par dedans de plaques d'or & d'argent.

Un grand pot d'argent.

Quatre pieces de tapiſſerie d'Eſpagne, travaillée d'argent.

Quatorze montres ſonnantes, avec des figures Turques & Chreſtiennes.

Une grotte où il y avoit une montre ſonnante & des épinettes, par le mouvement de l'eau qui y paſſoit.

Un buffet d'argent de trois quartiers de haut; il eſtoit relevé en boſſe, & garni d'une ſaliére, de flambeaux, & d'autres choſes de cette nature.

Une grande caſſette d'argent doré, chargée de figures.

Un grand pupitre d'argent doré; il avoit pluſieurs tiroirs, & l'artifice en eſtoit particulier.

Préſens pour la Validé ou Reine Mere.

Un couſſinet pour travailler; il eſtoit en broderie, & il y avoit un miroir, & une épinette qui jouoit toute ſeule.

Un grand miroir, dont le quadre eſtoit d'argent. 1665.

Deux flambeaux d'argent d'une aune & un quart de haut.

Une corbeille d'argent delicatement travaillée & gravée.

Quatre grandes coupes.

Au premier Viſir.

Douze grands plats d'argent couverts.

Deux flambeaux d'argent de demie aune de haut.

Douze aſſiétes d'argent pour des confitures ; elles eſtoient curieuſement travaillées.

Une corbeille d'argent gravée.

Quatorze grandes coupes d'argent.

Préſens que l'Ambaſſadeur devoit diſtribuer à d'autres Miniſtres, ſelon les occaſions.

Trente-deux montres ſonnantes ; elles eſtoient de differentes façons, les unes à figures Turques, & les autres avec des figures Chreſtiennes.

Vingt & une montres, dont les boëttes eſtoient de vermeil doré.

Sept aiguiéres & ſept baſſins de vermeil doré.

Le poids de l'argent montoit en tout à ſept mille marcs.

Ce furent là les préſens que l'Empereur envoya au Sultan, qui luy envoya par ſon Ambaſſadeur des préſens de même prix. Je ne ſçais ſi cette petite digreſſion n'aura pas paru fatigante : mais comme les grandes choſes dependent ſouvent des petites, on ne doit pas trouver étrange que je me ſois arreſté à une deſcription, qui n'eſt pas eſſentiellement de mon ſujet.

Cette année vit les commencemens de l'établiſſement d'un commerce entre les Etats de ſa Hauteſſe, & la Republique de Génes. Le Marquis *Durazzo* Noble Génois accompagna, comme perſonne privée, l'Ambaſſadeur d'Allemagne. Il eſtoit néan-

1665. moins chargé de Lettres de la Republique pour le Grand-Seigneur & pour le premier Visir; & les Genois faisoient connoître à sa Hautesse la passion qu'ils avoient d'estre reçus dans son alliance, & d'entrer en commerce avec ses sujets. Ce dessein d'ouvrir le chemin à un nouveau commerce avec la Porte Ottomane, avoit esté mis sur le tapis, & fut conduit par le seul crédit de Durazzo: On espéroit faire un profit considerable sur l'argent qui avoit alors cours en Turquie: Mais comme on le verra dans la suitte, ce commerce ne fut pas de longue durée. Le Marquis arrivé à Constantinople, informa le Visir du sujet de son voyage, & luy marqua que si ses propositions estoient acceptées, la Republique envoyeroit un Ambassadeur ou Resident à la Porte, pour y entretenir le commerce. Le Visir fit au Marquis le compliment ordinaire, & répondit, que les bras de la Porte estoient toûjours ouverts à ceux qui souhaitoient d'entrer en alliance avec elle, & qui recherchoient son amitié. Mais comme on ne doit pas faire trop de fonds sur ces sortes de complimens, le Marquis demanda des assurances plus solides. Il sçavoit que le Roy Catholique, & la Republique de Génes avoient autrefois envoyé des Ambassadeurs à la porte, pour tâcher de lier commerce avec la Turquie: Que les Ambassadeurs de France, d'Angleterre, & de Venise s'estoient vigoureusement opposez à leur admission: & qu'enfin les Ministres de Génes & d'Espagne avoient esté obligez de s'en retourner sans avoir reüssi dans leur negotiation, quoy que l'un d'eux fust déja arrivé à Chio, & l'autre à Raguse. Le Marquis craignant une pareille disgrace, resolut de bien prendre ses mesures, & de n'engager l'honneur de la Republique que sur de bonnes seuretez. Il représenta au Visir ce qui étoit déja arrivé, & ce qui pourroit encore arriver, & pria ce Ministre de luy promettre que quelque opposition qui pût arriver de la part des Ministres Estrangers,

gers, il ne laisseroit pas de tenir à la Republique la parole qu'il luy donnoit. Le Visir promit tout ce que le Marquis souhaitoit, & ajoûta, que s'il se trouvoit quelque Ambassadeur qui ne fust pas satisfait du Traité que Sa Hautesse faisoit avec la Republique, il pourroit se pourvoir comme il luy plairoit, & se retirer s'il le jugeoit à propos. Le Marquis satisfait de ces assurances, prit des lettres de confirmation qu'il porta au Senat. Les Articles furent presentées, & les privileges signés pour le commerce. Ils estoient les mesmes que ceux que le Grand-Seigneur a accordez aux autres Nations. Le Marquis partit avec ses dépesches, & s'en retourna par terre en Italie. L'année suivante il parut à la Porte avec la qualité d'Ambassadeur Extraordinaire. Aprés avoir distribué ses presens, qui estoient d'une valeur tres-considerable, & dont la Maison seule des Durazzo avoit soûtenu presque toute la dépense, il laissa un Resident à Constantinople, & un Consul à Smirne. Nous les laisserons-là pour quelque temps l'un & l'autre. Mais dans la suite nous marquerons quel avantage les Génois ont tiré de ce commerce, & quelles pertes il leur a causé. Monsieur de la Haye Ambassadeur de France s'opposa hautement à leur admission. Il déclara aux Ministres d'Estat, qu'il avoit reçû ordre de les solliciter de ne point donner leur consentement à une chose, qui ne pouvoit que ruïner le commerce de la Nation Françoise. Mais que si Sa Hautesse vouloit recevoir les Génois, le Roy son Maistre seroit obligé de rappeller de Turquie son Ambassadeur & toute la Nation: Qu'ainsi les Ministres pourroient examiner, s'il estoit à propos de préferer de nouveaux amis, & une Republique peu considerable, à d'anciens Alliez & au Puissant Monarque du florissant Empire des François: Mais les efforts de l'Ambassadeur ne produisirent aucun effet, & les Génois se conserverent. Ce qui les assura le plus, fut les fréquens sujets de mécontentement que 1665.

1665. le Grand-Seigneur recevoit du Roy, qui par un zéle illustre pour l'intereſt de la Religion, envoyoit les meilleures de ſes troupes contre ces ennemis jurez du nom Chreſtien.

L'Arrivée du Grand Viſir & de l'Ambaſſadeur de Sa Majeſté Impériale avoit entierement terminé la guerre du coſté de l'Allemagne, & chacun ſe flatant de l'eſperance de goûter du repos, diſpoſoit toutes ſes affaires pour pouvoir mener une vie tranquille. Mais ce puiſſant Empire, dont les forces & la grandeur vont tous les jours en augmentant, demandoit de l'exercice, & il y avoit lieu de craindre que l'oiſiveté ne diminuaſt ſes forces & ſa vigueur. Le Viſir n'eut pas plûtoſt conclû la Paix avec l'Allemagne, qu'il ſongea à terminer la guerre de Candie. Comme il y avoit déja vingt-cinq ans que ce petit Royaume occupoit les forces de l'Empire, une conqueſte entiere de l'Iſle promettoit trop de gloire pour ne pas animer le Viſir. Il tint Conſeil de Guerre avec les Officiers les plus conſiderables de l'Empire. Ces Miniſtres aſſemblés dans un jardin des environs d'Andrinople, envoyerent querir le Signor *Ballarini*, Reſident de la Republique de Veniſe. On luy demanda d'abord la ceſſion de toute l'Iſle de Candie. Il répondit civilement qu'on luy demandoit une choſe qu'il n'eſtoit pas en ſon pouvoir d'accorder, & que ſa charge luy permettoit ſeulement d'employer ſa mediation pour mettre fin à cette guerre, également longue & funeſte; Qu'il s'eſtimeroit heureux de voir cette heureuſe journée, & que cependant il informeroit ſon Prince de la demande du Viſir. Les Turcs accompagnerent leur demande, de menaces & de paroles inſolentes, réſolus de faire fondre toutes leurs forces ſur l'Iſle qui eſtoit le ſujet de la guerre. Nous verrons amplement dans la ſuite de noſtre Hiſtoire quel fut l'effet de cette reſolution des Turcs. Au reſte pour ce qui regarde ce que je viens

viens de dire, je le tiens de la bouche mesme du Signor *Ballarini*. 1665.

Nous avons parlé plusieurs fois de la passion déréglée que le Grand-Seigneur avoit pour la chasse, & nous avons marqué que rien n'estoit capable de la moderer. Il se donnoit entiérement à cet éxercice, sans que la rigueur de l'hyver, ou les chaleurs de l'esté pussent l'en détourner. Mais l'amour fit ce que d'autres considerations ne pouvoient faire, & ce Prince qui jusques-là avoit témoigné beaucoup de froideur pour le sexe, parut enfin capable de tendresse & d'attachement: Car son fils, qui commençoit à caqueter & à joüer avec luy, le retenant dans l'appartement des femmes, il devint éperduëment amoureux de sa Sultane. Il en augmenta la suite & le revenu, & donna charge aux meilleurs ouvriers d'Andrinople de luy faire une couronne chargée de pierreries d'un prix inestimable. Son impatience de voir la teste de sa Maistresse couverte de cette couronne, estoit si grande, qu'il faisoit travailler les Orfévres & les Lapidaires dans le Serrail mesme, & leur donnoit à peine le temps de manger ou de prendre du repos. D'un autre costé la Sultane sçavoit si bien ménager l'affection du Grand-Seigneur, & paroissoit si passionnée pour luy, que sa conduite redoubla l'amour du Sultan. Car d'abord qu'il estoit absent, on voyoit sur le visage de cette Princesse un chagrin & une inquiétude effroyable, qui quelquefois estoit suiviё d'un évanoüissement: De sorte que le Grand-Seigneur charmé de ces marques de tendresse, se tenoit si fortement attaché à la Sultane, que contre la coustume de ses Predecesseurs, & l'indulgence de la Loy, il n'aimoit qu'elle, & ne regardoit le reste de ses femmes que comme les esclaves de sa Reine, & comme des personnes destinées à la servir.

Amour du Grand-Seigneur pour la Sultane.

Le Visir & les autres Conseillers du Grand-Seigneur le persuaderent enfin de passer l'hyver à Constantinople; & l'on avoit déja fait partir plusieurs

1665. femmes du plus bas rang pour le Serrail de cette grande Ville. Comme l'éloignement ou la negligence de leurs gardiennes, leur laissoit presque une entiére liberté; deux des plus hardies resolurent d'en profiter; Car ayant trouvé le berceau où l'on met ordinairement les enfans des Sultans, elles en tirerent les meilleures pierres, entre lesquelles il y en avoit de considerables, & remirent le berceau dans un lieu secret où il estoit difficile de le trouver. Quelques jours aprés il arriva par hazard que la Reine Mere ayant besoin de ce berceau, que son prix & son antiquité faisoient estimer, & que l'on gardoit, parce qu'il avoit servi à plusieurs jeunes Sultans, l'envoya chercher dans le Serrail de Constantinople. On le chercha dans les garderobes & dans tous les appartemens, mais en vain; ce qui alarma fort ceux ausquels la garde en estoit commise, qui pour s'excuser s'accusoient l'un l'autre. On fit neanmoins tant de perquisition, que l'on sçût à peu prés entre les mains de qui ce berceau estoit demeuré. Ces femmes qui sentoient leurs consciences chargées, & qui se voyoient suivies de si prés, craignirent que leur vol ne vint à estre entiérement découvert, & délibérérent de ce qu'il falloit faire pour sauver leur honneur & leur vie. Elles conclurent que dans cette extrémité, on ne pouvoit avoir recours qu'à des remedes desesperés, & que le plus seur estoit de mettre le feu au Serrail, parce qu'il arriveroit, ou que l'on croiroit que ce que l'on cherchoit, auroit esté consumé par le feu, ou qu'une perte de cette nature empécheroit de songer à des pertes moins considerables. Cette resolution prise, ces malheureuses, sans délibérer plus longtemps, mirent le feu avec leur chandelle au plancher de leur chambre, qui comme celuy de la pluspart des appartemens du Serrail, estoit de bois de Cedre, c'est-à-dire d'une matiére tout-à-fait combustible; De sorte qu'à la faveur d'un petit vent qui soufloit, les flammes gagnerent presque en un moment

tout

tout le quartier des femmes ; d'où passant à la chambre du Divan, & à quelques autres lieux considérables, elles consumérent un grand nombre de Registres & de papiers, & un des moindres tresors de ce Palais, dans lequel il y avoit de grandes richesses, qui ne purent resister à la violence du feu. Tout le Serrail mesme estoit dans un pressant danger, & eût esté brûlé, si les Bostangis & les autres Officiers n'eussent hazardé leur vie pour éteindre le feu, qui en fit miserablement perir plusieurs. Le feu éteint, on en rechercha les autheurs, & les deux femmes furent découvertes, je ne sçay par quel moyen, & envoyées à Andrinople, où elles receûrent la peine de leur crime, estant estranglées par l'ordre du Grand-Seigneur. 1665.

Il sembloit que cet accident deût retarder le voyage de Constantinople : Mais on rebastit avec tant de diligence ce que le feu avoit consumé, que le jour qui avoit esté marqué pour le départ de la Cour ne fut point reculé ; & ce qu'il y a de plus, est que la precipitation n'empescha pas que ce nouvel édifice ne fust aussi superbe & aussi magnifique que le premier. Mais l'aversion que ce Prince avoit pour Constantinople faisoit que l'on n'avançoit que lentement, & diminuoit l'ardeur de sa Cour, qui voyant la répugnance qu'il avoit pour ce voyage, estoit froide & reservée. Le Visir le pressoit de partir, & il ne pouvoit plus honnestement s'en deffendre. Mais pour retarder aussi long-temps qu'il luy seroit possible, le chagrin que la veuë de Constantinople luy devoit causer, il fit un grand tour, & prit avec le Visir la route des Dardanelles, sous prétexte de visiter les nouveaux Forts, que l'on avoit bâty à la bouche du détroit, & d'envoyer des provisions en Candie. Le *Capitan-Bacha* eut ordre de se mettre en mer avec trois Galéres, & d'attendre à *Gallipoli* l'arrivée du Grand-Seigneur, pour le transporter de là aux Châteaux, & le ramener des Châteaux à *Gallipoli*.

1665. La paix n'avoit pas esté plûtost concluë, que l'on resolut de faire de puissans efforts pour terminer la guerre de Candie par la conqueste de cette Isle, & d'y envoyer une Armée nombreuse. Mais comme il manquoit des vaisseaux pour le transport des troupes, il fut arresté que le *Capitan-Bacha* proposeroit à l'Ambassadeur d'Angleterre d'engager le Roy son Maistre à en prester quinze à sa Hautesse, pour lesquels elle payeroit ce qu'il pourroit raisonnablement demander. Mais le Comte de Winchelsey représenta doucement à ce Bacha, que Sa Majesté Britannique ne souhaittoit rien tant que d'entretenir une bonne correspondance avec l'Empire Turc, & de faire connoître à Sa Hautesse combien elle estimoit son affection. Mais que la guerre de Hollande & la mauvaise intelligence qui estoient entre la France & l'Angleterre, faisoient que le Roy de la Grand' Bretagne avoit besoin de ses vaisseaux, & pourroit difficilement satisfaire Sa Hautesse en cette occasion. Cette réponse, & les autres excuses de l'Ambassadeur, firent connoistre au *Capitan-Bacha*, que ce Ministre ne goûtoit point du tout la proposition qui luy estoit faite, & qu'en general les Chrestiens ne pouvoient se résoudre à prendre les armes contre leurs freres. Il instruisit le Sultan & le Visir de ce qui luy avoit esté répondu, & en mesme temps leur fit remarquer la raison de ce refus. Les ordres furent donnez de bâtir soixante Galéres, & de les tenir prestes pour le Printemps; ce qui joint avec ce que les Turcs avoient déja, devoit faire cent voiles. *Malvoisie* fut marquée pour le rendez-vous de cette Flotte, & des autres faïques & bâtimens Turcs, qui estoient destinés au transport du Visir & de son Armée. Nous parlerons du succés de cette Armée dans la suite de cette Histoire sous l'année 1666. qui fut, pour dire ainsi dire, le commencement de la perte de toute l'Isle, & celuy du fameux Siege, qui est un des plus mémorables dont les Histoires fassent mention. Mais en atten-

Les Turcs se preparent pour la guerre de Candie.

tendant que la Flotte fust en estat de partir, on envoya en Candie un renfort de trois vaisseaux chargés de bled, dont l'un estoit François, l'autre Anglois, & le troisiéme Hollandois, & de trente galéres de l'Archipel, chargés de toutes sortes d'armes & de munitions, & d'une recreuë de mille Janissaires. 1665.

Le Grand-Seigneur aprés avoir fait un long circuit, arriva à Constantinople, où il fit son entrée publique le troisiéme d'Octobre. Mais elle ne fut ni aussi pompeuse, ni accompagnée d'autant de réjouïssances, qu'ont accoûtumé de l'estre les entrées solemnelles des Sultans, qui aprés leurs travaux & les fatigues de la guerre, retournent dans la capitale de leurs Estats; Car il sembloit que ce Prince eust communiqué de son chagrin à cette ville & à ses habitans, qui à l'imitation de leur Empereur estoient dans une triste & profonde mélancolie. Il logeoit peu dans son Serrail, où il couchoit encore moins, se retirant dans un petit Palais appellé *Daout-Bacha*, où il faisoit ordinairement sa résidence. Il passoit seulement de temps en temps quelques heures du jour dans son Serrail, mais il n'y passoit point la nuit; ce que l'on attribuoit au sentiment des troubles & des rebellions de la Ville de Constantinople, qui avoient fait une si puissante impression sur son imagination prevenuë, que jamais il n'entroit dans cette Ville sans trembler.

Arrivée du Grand-Seigneur à Constantinople.

La conclusion de la Paix laissoit les Turcs en estat de joindre toutes leurs forces, & d'aller fondre avec une Armée nombreuse sur les Venitiens de Candie. Aussi le Senat qui prévit cet orage, travailla à le conjurer. Comme un bon General & des Officiers prudents & experimentés sont le soûtien des Armées, & que le succés d'une guerre dépend de l'observation de la discipline Militaire, & de la vigilance des Commandans. Il crut que le premier point devoit estre de s'assurer d'un General de qui la valeur & l'experience promist un heureux succés à leurs armes. Il donna ordre

1665. ordre à *Catarin Belegno* Ambaſſadeur de la Republique à Turin, d'offrir au Marquis *Ghiron Franceſco de Villa* Gentilhomme de Savoye, la Charge honorable de General de l'Infanterie, avec 12000. écus de paye par an, à condition qu'il s'obligeroit d'amener avec luy quatre Capitaines & deux Lieutenans Generaux, pour l'entretien deſquels la Republique donneroit 5000. ducats, outre ſoixante & dix ducats par mois pour un Ingénieur. Ce Marquis devoit commander en chef, & ne relever que du Capitaine General, & du Proveditеur General de Dalmatie, lors qu'il feroit la guerre en cette Province. En un mot, il ne devoit rendre compte de ſes actions qu'au Senat meſme, duquel il dépendoit immédiatement, & l'on devoit équipper une galére pour le tranſporter luy & ſa maiſon en Candie. Aprés que ces conditions eurent eſté arreſtées à Turin, le Marquis partit pour Veniſe vers le commencement d'Avril, accompagné de *Franceſco Villa* ſon parent, de *Benedetto* Comte de *Lagnaſco* ſon néveu, du Comte Louïs *Saluzzo*, & du Comte *Bernardino Barretta*, qui devoient ſervir tous quatre en qualité de Capitaines, comme Jean François *Puſſerla* & Alexandre *Negri* devoient ſervir en qualité de Lieutenans Generaux, & *Giovanni Girolamo Quadruplano* en qualité d'Ingénieur. Il arriva avec ces Officiers, & pluſieurs autres Volontaires de qualité à Veniſe, où il fut reçû avec beaucoup d'honneur par la Nobleſſe & par le peuple. Ayant eſté introduit au Senat, il y fit ce diſcours, qu'il accompagna d'une éloquence & d'une facilité admirable.

Le Marquis de Ville entre au ſervice de la Republique de Veniſe.

Ha-

Harangue du Marquis-Ville au Senat de Venise.

PRINCE SERENISSIME, TRES-EXCELLENS SEIGNEURS.

SI les remercimens doivent estre proportionnés aux bienfaits que nous recevons, il faut de necessité, ou que je refuse les graces dont il plaist à cet Auguste Senat de m'honorer, ou qu'en les acceptant, je m'expose à passer pour ingrat : puis qu'enfin il n'y a gueres d'apparence que je sois jamais en estat de vous en témoigner assez ma reconnoissance. Mais j'espere, Tres-Excellens Seigneurs, que mes expressions, quelques foibles qu'elles soient, ne laisseront pas de vous marquer le ressentiment que j'ay de vos bontés. Vous m'avés choisi au milieu de tant d'excellens Capitaines, pour me confier une Charge, que la valeur de ceux qui l'ont possédée avant moy a renduë tres-illustre, & qui est tout-à-fait éminente en elle-mesme ; En un mot une Charge qui peut satisfaire l'esprit du monde le plus ambitieux. J'ay donc la derniere obligation à cette Serenissime République, du choix qu'elle a fait de moy pour un employ si important. Mais il y a une circonstance qui releve le prix du présent que vous me faites, & qui redouble ma reconnoissance. C'est, Tres-Excellens Seigneurs, que comme vous avés accoustumé de recompenser par l'immortalité ceux qui se consacrent à vous pour quelque temps ; Vous avés bien voulu joindre à mon peu de mérite, le souvenir des services que mes Ancestres ont tâché de rendre à cet Estat. Je parle d'Alphonse de Ville mon bis-ayeul, qui à la bataille de Lepante, une des plus fameuses que jamais la République ait gagnée, donna des preuves de son zéle contre une Nation Barbare & monstrueuse, qui pour ne point démentir son origine, fait eclater tant de haine contre vôtre Serenité. Mon Pere Guido Villa, & mon Ayeul 1665.

Fran-

1665. *Francesco Villa, n'avoient pas moins de penchant & d'affection pour Vostre République. Mais le Sénat, le Tribunal le plus équitable qui soit au monde, crut qu'il devoit leur permettre de servir leurs Princes náturels. De sorte que l'un alla faire les fonctions de General d'Artillerie de la Sainte Eglise sous le Pape; & l'autre se retira auprés de l'invincible Charles Emanuel Duc de Savoye. Car vous regardiés comme des services rendus à vous-mesmes, les services que l'on rendoit à un Prince vostre Allié, au Fils de la République. Ainsi,* PRINCE SERENISSIME, TRES-EXCELLENS SEIGNEURS, *le choix que vous faites à présent de moy, & ce choix approuvé par le mesme Charles Emanuel mon Maistre, fait voir qu'il y a dans nostre famille une espece de destinée, par laquelle nous sommes comme naturellement consacrés à vostre République. C'est aujourd'huy que pour remplir nos souhaits, nous nous trouvons en état de vous rendre actuellement des services, que nous ne vous rendions que dans ces mesmes souhaits. Mon peu de capacité ne me paroist point un obstacle, & une maniére d'influence celeste, que je remarque dans mon élection, ne me promet rien que de favorable. Vostre Sénat imite en cette occasion la Providence divine, qui employe souvent à l'operation d'un miracle, des instrumens foibles & méprisables. Sur ce principe, je suis persuadé que vos desseins seront suivis d'un succés avantageux, pourvû que vous continuiés d'imiter la mesme Providence, en concourant avec les moyens que vous employés. Pour y réussir, il n'y a qu'à donner ordre que le nombre & la qualité de vos troupes, la bonté & la quantité des provisions & des munitions répondent aux entreprises que vous formérez. Par ce moyen non seulement nous verrons l'orgueil du Croissant estre foulé aux pieds; mais vous renouvellerés ces illustres conquestes, qui ont acquis tant de gloire à Vostre Sérénissime République. Conduit par cet heureux présage, je sens une impatience secrete de m'aller sacrifier pour la cause du monde la plus juste & la plus glorieuse,*

se, j'ose ajoûter la plus generale. En effet, c'est servir tout l'univers, que de servir Vostre Sérenissime République; puisque vostre Lion genereux est continuellement aux mains avec l'ennemi commun, & que par son sang & par ses travaux, il procure aux autres une tranquillité, dont il ne joüit pas luy-mesme. 1665.

Pour finir, PRINCE SERENISSIME, TRES-EXCELLENS SEIGNEURS, *si mon discours n'a pas la politesse & les ornemens d'éloquence, qu'il devroit avoir, ayés la bonté de faire reflexion que c'est un Soldat qui vous parle, c'est-à-dire, un homme dont le bras doit plus agir que la langue, & qui doit moins s'exprimer par des termes recherchez, que par des actions éclatantes.*

Le Sénat suivant le conseil & à la sollicitation du Marquis Ville, envoya en Candie une grande quantité de munitions de guerre & de bouche, avec divers convois. D'un autre côté on pourvût la Flotte de toutes les choses nécessaires, & l'on envoya des munitions dans les Forts, dont les garnisons furent augmentées des troupes que l'on tira des Places de terre ferme. C'est de cette maniére que les Vénitiens travailloient avec beaucoup de soin & de prudence à leur propre seureté, pendant que d'autres Princes Chrestiens s'intéressoient dans leurs affaires, & leur aidoient à soûtenir le faix de la guerre. Le Pape leur permit de lever quatre mille hommes dans ses Estats; l'Empereur leur envoya un Corps considérable de troupes, & ils receurent des secours de quelques autres endroits d'Allemagne.

L'on estoit un peu plus tranquille à Constantinople qu'à Venise, & la Cour Ottomane ne songeoit qu'à bien régaler l'Ambassadeur d'Allemagne. Il fut d'abord traitté par le *Caimacan*. Le Grand-Visir luy donna ensuite deux repas magnifiques dans sa maison de plaisance située sur le Bosphore. Tous les articles avoient esté réglés, & il ne restoit plus qu'une difficulté qui regardoit l'élargissement des esclaves que

les

1665. les Turcs tenoient dans les prisons, & dans les Galéres. Ces mal-heureux flottoient entre la crainte & l'esperance, & ignoroient encore s'ils obtiendroient leur liberté, où s'ils seroient condamnés à une servitude perpetuelle. Le Visir, qui est revestu d'une autorité absoluë, pouvoit lever cette difficulté sans la communication de son Maistre. Mais il aima mieux en reserver la décision pour le sujet de la derniére Audiance de l'Ambassadeur, dont la reception gesnoit le Sultan, qui par honneur estoit obligé de demeurer à Constantinople plus long-temps qu'il ne le souhaitoit. Il sembloit que l'Ambassadeur n'eût pas dessein de partir sitost, mais ayant plusieurs fois esté sollicité d'aller prendre congé du Grand-Seigneur, il fut le dernier d'Octobre conduit à l'Audience avec les cérémonies ordinaires. On le traita selon la coûtume dans la chambre du Divan, où il receût quarante-trois vestes pour luy & pour ceux qui l'accompagnoient. De là il passa avec les principaux de sa suite dans la chambre de l'Audience, où ils se jetterent à genoux touchans la terre de leurs fronts, selon l'usage des Orientaux. La cérémonie ne se passa pas sans quelque trait d'incivilité, ou pour parler plus juste, de cruauté, de la part des Turcs. Le sieur de *Reninghen*, qui avoit esté seize ou dix-sept ans Résident de l'Empereur à la Porte, estoit un homme que l'âge & la goutte avoient rendu si infirme, qu'il ne pouvoit que difficilement ployer le genou. Lors qu'il voulut rendre à sa Hautesse les mesmes hommages que les autres, les *Capigi-Bachis* qui le tenoient par dessous les bras, impatiens de ce qu'il ne se prosternoit pas assez-tost, le poussérent si rudement, qu'il donna de la teste contre le plancher, & se fit deux ou trois trous au front & vers les sourcils. Il fut si troublé d'un semblable accident, qu'il ne pût jamais faire au Sultan le discours Turc qu'il avoit preparé. La presence du Prince l'obligea d'étoufer son ressentiment, tant qu'il se vit devant luy. Mais ce fut en vain que

Derniére Audiance de l'Ambassadeur d'Allemagne.

dans

dans la suite il se plaignit d'un traitement si peu humain, & qu'il prétendit en avoir satisfaction. Les demandes de l'Ambassadeur qui avoient esté couchées par écrit, furent selon la coustume leuës en présence du Grand-Seigneur. Elles regardoient principalement l'élargissement des esclaves, dont les uns estoient aux Galéres, ou dans les prisons publiques, & les principaux dans les sept Tours. Il demanda quelques autres choses par rapport à la Transsylvanie. Par exemple, qu'à l'avenir cette Principauté pût estre franche des courses des Turcs, qui avoient déja violé la Paix à cet égard, & que conformement aux derniers traités, on observast sur les frontieres un meilleur ordre que l'on n'avoit fait par le passé. Le Sultan ne répondit rien à ces demandes, & se contenta de renvoyer l'affaire au Visir. Il dit seulement en deux mots, que l'Empereur d'Allemagne feroit bien de ne point empiéter sur les Estats de l'Empire Ottoman, & de ne point contrevenir aux Articles de la Paix, & qu'il conseilloit à l'Ambassadeur de l'en avertir. 1665.

Ces Articles n'estoient à proprement parler qu'une confirmation du dernier Traité de Paix. Il y eut seulement quelques augmentations. I. Que les Armées se retireroient des frontiéres de Transsylvanie. II. Que les Châteaux & les Forts où il y avoit garnison Allemande, seroient remis entre les mains du Prince. III. Il y eut quelques Articles particuliers au sujet de Neuhausel & des environs, que le Turc avoit conquis durant la guerre; comme aussi sur les limites des deux Empires, selon qu'il a esté déclaré cy-dessus.

Pendant que ces choses se passoient, & que des Ambassadeurs réciproques sembloient répondre d'une parfaite intelligence entre les deux Empereurs, les Turcs de *Janoüa* & de *Varadin* faisoient des courses continuelles en Transsylvanie. Ils ruïnoient tous les villages qui se rencontroient sur leur route,

1665. & faisoient un grand nombre d'esclaves. Au commencement d'Aoust ceux de Varadin, s'étant secrétement glissés jusques sous le Château de *Cseh* enlevérent les chevaux de la garnison, tuérent quelques soldats, & en emmenerent d'autres prisonniers. Au mesme temps deux mille Turcs assiegerent le Château de Walko, le prirent, & le raserent. Les Transsylvains firent porter leurs plaintes à l'Ambassadeur de Sa Majesté Imperiale, & luy représenterent que le procédé des Turcs estoit une infraction manifeste au Traité de Paix. Ils le priérent aussi d'employer son crédit en leur faveur, & de tâcher d'obtenir des Turcs une diminution du tribut qu'ils exigeoient de la Transsylvanie, & que le Visir *Kiupriuli* avoit augmenté contre toute sorte de justice, & même contre son serment. La molesse avec laquelle le Comte soûtint les interests de la Transsylvanie, fit connoître aux Turcs, que sans désobliger l'Empereur d'Allemagne, ils pouvoient refuser à son Ambassadeur une grace que d'ailleurs l'on avoit quelque droit de pretendre. Ils se contenterent donc de répondre, que l'on pouvoit sans violer la paix, faire des courses & des ravages sur les frontiéres; pourvû que le Corps de troupes avec lequel on marcheroit, n'excédast pas cinq mil hommes, & que l'on ne menast point de canon en campagne. J'ay dit que le Comte de *Leslie* ne poussa que mollement cette affaire. En effet, se contentant de régler les points principaux, qui touchoient de plus prés l'Empire & l'Empereur, il estoit fort loin de se mettre, en faveur des Transsylvains, au hazard d'une rupture. Aussi quoy que tout le monde fut surpris de la precipitation avec laquelle on avoit fait une Paix désavantageuse à l'Empereur, & à un Empereur victorieux, il ne laissa pas d'y avoir des raisons pour justifier le procédé de la Cour de Vienne. Les plus habiles crûrent qu'il valoit mieux profiter de ces succés avantageux, & donner la Paix à l'Empire, que de tenter la Providence,

Pourquoy l'Ambassadeur d'Alemagne ne s'employe pas pour les Transsylvains.

dence, en continuant opiniâtrement la guerre. Ils avoient l'alarme de tous côtés, & tout leur faiſoit ombrage. Les uns conſiderans combien il eſtoit contre les intéreſts de l'Empereur, qu'un Prince François, ou partiſan de la France, fuſt élevé au Trône de Pologne, abandonnoient tout pour s'oppoſer à l'élection du Duc d'Enghuien, fils du Prince de Condé. D'autres ne ſongeoient qu'à rompre une ligue dangereuſe, qui ſe formoit entre les Princes du Rhin. Enfin, il s'en trouvoit, qui jaloux de voir dans le cœur de l'Empire les troupes de France commandées par Monſieur de la Feüillade, craignoient que le Roy n'euſt deſſein de s'en ſervir pour obliger la Diette à l'élire Roy des Romains: & comme tout contribuë à redoubler les craintes de ceux qui ont déja pris l'alarme, les Allemands trouvoient étrange quelques propoſitions que le Général de France leur avoit faites pour des Villes qu'il demandoit en Hongrie, & pour des quartiers d'hyver. De ſemblables raiſons firent que l'Ambaſſadeur évita avec un ſoin particulier toutes les choſes qui pouvoient cauſer une rupture, dont il craignoit les dangers moins du coſté des Turcs, que de la part de l'Empire même. C'eſt pourquoy dans l'affaire des peuples de Tranſſylvanie, & dans toutes celles où ſon Maiſtre n'avoit pas un intereſt eſſentiel, il n'agit qu'avec un froid qui ſurprit ceux qui en furent témoins. Il ne reſtoit donc aucune difficulté, que l'élargiſſement des eſclaves. L'Ambaſſadeur le preſſa vivement le jour de ſa derniére audience, qu'il eut du Viſir le huitiéme Novembre, & on luy accorda, du moins en partie, ce qu'il demandoit. Ceux qui eſtoient aux galéres furent mis en liberté; mais ceux qu'un rang plus relevé diſtinguoit des autres, furent retenus dans les ſept Tours, juſques à ce que l'Empereur eût rendu la liberté aux Turcs de condition, qu'il avoit dans ſes priſons. Le Traité portoit que les priſonniers ſeroient relâchés de part & d'autre. Mais

1665.

L'Ambaſſadeur prend ſa derniére audiance du Viſir.

 le

1665. le Visir prétendit que l'on devoit avoir égard au nombre & à la qualité des personnes. Il est vray que dans la suite les Allemands obtinrent ce qu'ils souhaitoient; mais un retardement de cette nature estoit d'autant plus sensible, que l'on avoit fait concevoir à ces malheureux des esperances d'une prompte liberté. A la fin de l'Audience l'Ambassadeur sollicita le Visir en faveur des Religieux de Jerusalem, & le pria de leur faire rendre quelques lieux de devotion, d'où les Grecs les avoient insolemment chassez. Il demanda aussi la permission de faire rebâtir quelques Eglises & quelques Convens de Galata, qui avoient esté consumés dans le dernier embrasement. Le Visir répondit à la premiére demande de l'Ambassadeur, que l'affaire seroit remise au cours ordinaire de la Justice, & que la Sentence seroit prononcée avec toute l'équité possible, & sans partialité. Mais il refusa positivement la permission que luy demandoit l'Ambassadeur. Il répondit que comme c'étoit une chose contraire à sa Religion, & à son honneur, il n'étoit pas en son pouvoir de l'accorder: Mais que pour faire connoître à son Excellence l'estat qu'il faisoit de sa Personne, il estoit prest à luy accorder toutes les choses qu'elle pourroit raisonnablement demander. Il finit par un compliment assés obligeant, & dit à l'Ambassadeur, qu'il estoit plus satisfait que l'Empereur eût fait choix pour cette Ambassade d'une personne d'un si grand mérite, qu'il ne l'auroit esté que Sa Majesté Imperiale eût ajoûté cent mille écus au present qu'elle luy avoit fait faire. Aprés l'Audience le Visir fit donner à l'Ambassadeur & au Resident des vestes de martre: Ainsi les Ministres se separerent avec toute la satisfaction imaginable.

Le vingt-uniéme de Novembre Monsieur de Ventelay arriva à Constantinople en qualité d'Ambassadeur du Roy de France vers sa Hautesse. Il estoit fils de Monsieur de la Haye, dont nous avons tant

parlé.

parlé. C'étoit une personne d'un mérite extraordinaire, & qu'une longue experience avoit rendu consommé dans les affaires. Mais pour mieux comprendre le sujet de l'Ambassade, il faut remonter un peu plus haut; c'est-à-dire jusques au commencement de l'année précedente. Pendant que le Visir estoit dans ses quartiers d'hyver à Belgrade, il arriva en Turquie un Courier de France, avec des Lettres pour le Premier Ministre. Le Courier ne prit pas assés ses précautions pour cacher le sujet de sa venuë & le contenu de ses dépêches. Ceux qui furent employés à les traduire en Turc, publierent qu'elles ne contenoient que des plaintes de l'insolence des Algeriens, qui avoient pris plusieurs vaisseaux François. On avoit joint à ces plaintes, un estat des bâtimens, des marchandises, & des hommes que l'on avoit perdus de temps en temps. Ensuite le Roy representoit à la Porte, qu'il estoit engagé pour soûtenir son honneur, pour proteger ses sujets, & pour punir les Pirates, de faire la guerre aux Algeriens, & qu'il esperoit que sa Hautesse ne prendroit aucune part en cette guerre. Il est à remarquer que l'on n'avoit pas encore eu avis en Turquie que les François eussent abandonné *Gigery*. A l'égard du secours que le Roy avoit donné à l'Empereur, il fut remontré aux Ministres de la Porte, que ce n'estoit point en qualité de Roy de France, que Sa Majesté avoit envoyé des troupes en Hongrie; mais que c'estoit comme Prince de l'Empire: & qu'en vertu des terres qu'elle possedoit en Allemagne, Elle estoit obligée de fournir un certain nombre d'hommes, lors que l'interest de l'Empire le demandoit. Enfin les Lettres ajoûtoient, que si elles faisoient sur l'esprit du Sultan les impressions que le Roy souhaitoit qu'elles y fissent, c'est-à-dire si elles persuadoient sa Hautesse du dessein où il estoit de continuer de vivre en parfaite intelligence avec elle, Sa Majesté envoyeroit un Ambassadeur à la Porte. Le Roy marquoit que ce seroit Monsieur de 1665.

1665. Ventelay, fils de Monſieur de la Haye, que l'on avoit autresfois ſi indignement traité, & ajoûtoit, qu'il faiſoit un pareil choix, afin qu'il pût eſtre ſatisfait, en voyant que l'on rendroit des honneurs extraordinaires à la meſme perſonne qui avoit reçû le mauvais traitement.

D'abord que les Lettres eurent eſté traduites en Turc, on permit au Courier de prendre la poſte pour aller trouver le Viſir. Il partit au cœur de l'hyver, & pendant les plus fortes gelées du mois de Janvier. En paſſant à Andrinople il alla demander au Caïmacan ou Gouverneur de la Ville la permiſſion de prendre la poſte pour des affaires publiques. Le Caïmacan, qui eſtoit un homme violent & emporté, reçût le Courier avec beaucoup de mépris & de colére. Il déclama en plein Divan contre les François, & proteſta que s'il eſtoit Grand-Viſir, il ne voudroit jamais entendre parler d'alliance avec eux. Mais comme il dependoit du Viſir, il conſentit que le Courier priſt la poſte, & luy donna les ordres néceſſaires pour la ſeureté de ſon voyage. Le Courier arriva à Belgrade où eſtoit alors le Viſir. Le Miniſtre inſtruit par l'experience que la valeur des François eſtoit formidable, & qu'il n'y avoit pas de prudence à mépriſer les propoſitions d'un ſi puiſſant Monarque, reçût & traita fort civilement l'Envoyé du Roy. Il luy dit en des termes fort uſités à la Cour de Turquie, que les bras de la Porte eſtoient toûjours ouverts aux amis & aux alliés de ſa Hauteſſe, & qu'ainſi Monſieur de Ventelay ſeroit le bien venu. Avec cette réponſe, & des Lettres qui la confirmoient, l'Exprés muni des paſſe-ports, & des autres choſes néceſſaires pour la ſeureté de ſon voyage, s'en retourna en France par Raguſe. Le Roy preſſoit extrêmement que la Cour Ottomane acceptaſt Monſieur de Ventelay, afin que par des honneurs extraordinaires, & par des marques ſinguliéres de la conſidération que l'on avoit pour Sa Majeſté, ſon honneur fût réparé en ſa même

Pourquoy le Roy envoye Monſieur de Ventelay.

même personne en laquelle il avoit esté blessé. Aussi ce Prince songeant, qu'on ne pouvoit luy donner une plus grande satisfaction des injures qui luy avoient esté faites, qu'en comblant d'honneurs celuy qui les avoit reçûës, estoit absolument resolu de n'envoyer aucun Ambassadeur en Turquie, si l'on n'acceptoit Monsieur de Ventelay. Afin que cet Ambassadeur pût paroistre avec plus d'éclat, il fut accompagné par quatre ou cinq Marquis ou autres personnes d'une qualité distinguée. Il passa en Turquie sur un des vaisseaux du Roy nommé *le Cesar*, auquel on joignit un brulot, & une petite petache pour porter les provisions. Les vaisseaux allérent moüiller l'anchre à cette pointe de la Ville, que l'on appelle les Sept Tours. L'Ambassadeur n'y fût pas plûtost arrivé qu'il en envoya l'avis au premier Ministre. Il luy demanda comme une preuve de la bonne reception qu'on avoit dessein de luy faire, que le canon qui est sous le rempart du Serrail, rendist le salut à son vaisseau. Mais comme jamais ce salut n'avoit esté donné, non seulement à des vaisseaux Chrestiens, mais même à des vaisseaux Turcs, l'Ambassadeur ne pût rien obtenir. Monsieur de Ventelay insista que l'on fit quelque chose d'extraordinaire en sa faveur lors qu'il mettroit le pied à terre, & qu'on le fist accompagner par un grand nombre d'Officiers, ou du moins qu'on le reçût avec les mêmes cérémonies que l'on avoit reçû l'Ambassadeur d'Angleterre. Le Visir croyant que la réception faite en une occasion particuliére à l'Ambassadeur d'Angleterre, ne devoit pas estre tirée en exemple, refusa cet article à Monsieur de Ventelay. A l'égard du premier il déclara, que comme c'étoit une chose qui n'avoit jamais esté usitée, il seroit contre l'honneur de sa Hautesse de l'introduire. Ainsi resolu de ne rien innover à l'ancienne maniére de recevoir les Ambassadeurs, il offrit à Monsieur de Ventelay de le faire accompagner par dix Chiaoux. L'Ambassadeur rejetta 1665.

1665. cet offre, & entra le lendemain dans le Port avec son vaiſſeau, duquel il donna le ſalut ordinaire au Serrail. Comme il avoit ſujet d'eſtre mal-ſatisfait du procedé des Turcs, il alla ſans cérémonie & ſans ſuite que de ſes gens, deſcendre à *Topenau*, un lieu qui n'eſtoit pas éloigné de ſon Hoſtel, & prit ſans éclat poſſeſſion du Palais des Ambaſſadeurs de France.

De pareils commencemens eſtoient d'un fort mauvais augure. Mais l'Ambaſſadeur ne laiſſa pas d'eſpérer que les Turcs faiſant reflexion ſur la grandeur & ſur la puiſſance de l'Empire des François, ſe reſoudroient enfin à luy rendre des honneurs particuliers, & luy accorderoient des privileges extraordinaires, qui frayeroient à ſes négociations un chemin aiſé. Ce fut dans cette penſée, que bien qu'il n'eût pas encore eu audience du Grand-Viſir, il luy demanda la revocation du Traité fait avec les Génois. Le Marquis de Durazzo, dont nous avons parlé cy-deſſus, eſtoit alors preſt de s'en retourner à Génes, ſatisfait du ſuccés de ſa negociation. L'Ambaſſadeur proteſta contre la nouvelle alliance, comme contre une choſe tout-à-fait préjudiciable au trafic de la Nation Françoiſe, & repreſenta au premier Miniſtre, qu'il ne devoit pas mettre l'amitié du puiſſant Roy de France en parallele avec l'aliance d'une petite Republique. Le Viſir, qui tenoit fort de l'humeur de ſon pere, fut infléxible ſur cét article, auſſi bien que ſur les précédens. Il répondit froidement, que le Sultan eſtoit maiſtre de ſes Eſtats, qu'il pouvoit quand il luy plaiſoit en ouvrir l'entrée à ceux qu'il recevoit en ſon alliance, qu'il n'en devoit compte à perſonne, & que pour faire la paix ou la guerre, il n'étoit pas tenu d'avoir le conſentement ou la permiſſion d'une nation eſtrangere: Qu'enfin, ſi quelqu'un eſtoit mal-ſatisfait, il avoit la liberté de ſe retirer.

Les choses demeurérent en cet estat depuis l'arrivée de l'Ambassadeur jusqu'à sa premiére Audience. Pendant ce temps, la curiosité de Monsieur d'Aspremont Capitaine du vaisseau de guerre, pensa luy coûter la vie. Il examinoit de la galerie de son vaisseau de la situation du Serrail, & se divertissoit à contempler le Bospore, lors qu'il apperçût à quelque distance des galéres qui voguoient doucement, avec les pavillons arborés & les banderoles volantes. Les vaisseaux & les saïques salüérent les galéres du Sultan, Monsieur d'Aspremont n'eût pas plustost appris que le Grand-Seigneur approchoit, qu'il fit une décharge de vingt-cinq piéces de canon pour salüer ce grand Prince, qui revenoit de la chasse. Le Capitaine avoit une passion extraordinaire de voir le Sultan ; mais ne pouvant la satisfaire du lieu où il estoit, il mit sa chaloupe à l'eau, & le suivoit, esperant de le voir, lors qu'il mettroit pied à terre. Se persuadant que les Princes de l'Orient sont d'un accés aussi aisé que ceux de l'Europe, il fit sans scrupule & sans crainte, tous ses efforts pour s'approcher du Grand-Seigneur. Ce Prince tournant les yeux sur le Capitaine, fut surpris de voir auprés de soy un homme, dont l'habit luy paroissoit extravagant & barbare. Il crût que la majesté de sa personne estoit violée par l'approche temeraire d'un trop curieux Estranger. La colére & l'emportement succederent à ce premier mouvement, & sans penetrer quelles pouvoient estre les raisons du Capitaine François, le Sultan appella le bourreau, qui en Turquie est toûjours à la suite du Prince. Il se trouva auprés du Grand-Seigneur des personnes un peu moins violentes que luy, qui le priérent de différer l'execution de la Sentence jusqu'à ce que l'on eût apris de *l'Infidelle*, la cause de son audace. Le *Bostangi-Bachi* appuya cette priére de ses remontrances, & le Grand-Seigneur modéra pour quelque temps sa colére. On

1665.

Accident qui arrive au Capitaine du vaisseau François.

1665. On envoya demander au Capitaine quelle raison pouvoit luy avoir inspiré la témérité d'approcher de si prés la personne de sa Hautesse. Cette question ne fit que redoubler l'embarras & la confusion où l'on estoit. Le Capitaine remarquoit bien quelque desordre, mais il ignoroit combien il estoit interessé à tout ce qui se passoit. Comme il n'entendoit pas le Turc, & que l'Officier du Grand-Seigneur ne sçavoit pas parler François, le premier ne pût jamais rien comprendre à ce qu'on luy disoit; & l'autre ne pût luy faire connoistre le danger où il estoit. L'Officier Turc, qui estoit un homme genereux & prudent, crût qu'il faloit tirer le François d'un pas si délicat, où l'ignorance l'avoit jetté, autant que l'on en pouvoit juger. Il donna en faveur de l'Etranger cette excuse au Sultan, qu'estant Capitaine du Vaisseau qui avoit salüé de vingt-cinq coups de canon la Galére Impériale, il n'avoit point fait difficulté, sur la connoissance de la bonté de sa Hautesse, de venir recevoir une *Costan*, comme une marque de la générosité de sa Hautesse, & comme une récompense du respect qu'il avoit pour elle. Le Grand-Seigneur, de qui la colére commençoit à s'appaiser, fut assés satisfait de ce compliment. Le *Bostangi-Bachi* profita de l'occasion, & intercéda en faveur du Capitaine. Il représenta à sa Hautesse; que le coupable estoit étranger, & que comme il ignoroit les coûtumes du païs, il estoit en quelque façon excusable. Qu'enfin s'il méritoit d'estre puni, il falloit envoyer l'affaire au Visir, qui le châtieroit comme il le jugeroit raisonnable. Le Grand-Seigneur consentit à remettre l'affaire à la décision du Visir. Le Capitaine ne connoissoit pas encore & la faute qu'il avoit commise, & le danger qu'il couroit; quoy qu'au ton de la voix des Bostangis, & à leurs gestes, il jugeast bien qu'il avoit fait quelque faute, & qu'il estoit cause du desordre qu'il voyoit. Les rudes Bostangis le prirent, & le traînérent vers le Visir. On fit appeller les *Drogmans* ou

ou Interprétes de la Nation Françoise, qui apprirent au Capitaine la faute qu'il avoit faite. Elle estoit trop légére, pour estre considérée autrement que comme une imprudence, qui ne méritoit point de châtiment. Cependant, pour contenter le Grand-Seigneur, & pour faire quelque chose, qui fust en apparence la punition de la témérité du Capitaine, le Visir ordonna que deux Chiaoux le méneroient chés l'Ambassadeur, où pour punition de son imprudence, il seroit mis en prison avec les fers. 1665.

Le septiéme de Décembre l'Ambassadeur eut sa premiére Audience du Visir; mais comme ce n'étoit qu'une Audience de cérémonie, dans laquelle il se contenta de délivrer les Lettres du Roy son Maître, nous la passerons sous silence.

Seconde Audience de l'Ambassadeur.

Il eut sa seconde audience du Grand-Visir dans les premiers jours de Janvier, auquel temps il commença d'exposer sa Commission. Il demanda satisfaction des injures que son pere avoit receuës à la Cour Ottomane, & de celles qu'il avoit luy-mesme souffertes. Il tâcha de donner au Ministre une haute idée de la puissance du Roy; luy représenta quelles forces il pouvoit avoir sur pied, & quelle Flotte formidable il mettroit en mer l'Esté suivant. En un mot, il accompagna son discours des expressions qu'il crût les plus capables d'inspirer au Visir la derniére vénération pour un si grand Prince. La Harangue de l'Ambassadeur ne fit pas d'abord sur l'esprit du Visir, l'impression dont il s'estoit flatté, & les réponses du Visir ne donnérent pas à Monsieur de Ventelay la satisfaction qu'il avoit attenduë. De nouveaux mécontentemens succédérent aux premiers. Mais enfin, ces broüillards se dissipérent, & l'Ambassadeur s'en retourna à son Hôtel tres-satisfait des Ministres de la porte, comme il le témoigna à l'Ambassadeur du Roy de la Grand' Bretagne. Quelque temps aprés il eut Audience du Sultan avec les cérémonies accoûtumées. Ainsi la bonne intelligen-

ce

1665. ce se rétablit entre les François & les Turcs, & les choses demeurérent en un estat assés tranquille pendant les années suivantes.

De ce que nous venons de dire, il est aisé de recueillir, que la modération est un vertu particuliérement nécessaire à la Cour de Turquie, & que souvent on se repend d'avoir fait des choses, qui d'abord paroissoient raisonnables. Un Ambassadeur d'Angleterre disputant un jour avec beaucoup de chaleur contre le Visir, sur quelque Article des Traités, à l'égard duquel il prétendoit que le Visir faisoit une injustice, luy jetta fiérement le Traité, disant, qu'il pouvoit garder l'écrit ; puisqu'il ne vouloit pas s'arrester à ce qu'il contenoit. Le Visir ramassa froidement le Traité, & le mit sous un coussin sur lequel il estoit appuyé. L'Ambassadeur revenu de son emportement, vit bien qu'il avoit fait une faute. Il tâcha de la réparer en retirant le Traité ; ce qu'il fit, mais il luy en coûta quinze cens piéces de huit.

Pendant ces négotiations le Grand-Seigneur se donnoit tout entier à ses plaisirs & à ses exercices ordinaires. Il estoit continuellement à la chasse, battant tous les bois qui sont aux environs de Constantinople, à une distance de quelques journées. Vingt ou trente mil hommes tirées des villes & des villages du païs, l'accompagnoient toûjours. Il les payoit de l'impost qu'il avoit mis sur tous ceux qui tenoient maison, Turcs ou Chrestiens ; & chaque chasse luy coûtoit trente ou quarante mil écus. Comme ce droit avoit souvent esté levé sur le peuple qui en estoit accablé, on commença à murmurer. La mort de plusieurs que la faim & la rigueur de la saison faisoient périr dans les bois, redoubla le mécontentement du peuple. Chacun se plaignoit de la tyrannie du Gouvernement sous lequel on vivoit, & de l'humeur déréglée du Prince, qui sacrifioit à ses plaisirs le repos & le sang de ses sujets. De semblables murmures

Le Grand-Seigneur à la chasse.

mures ne pouvoient avoir que des ſuites funeſtes, ſi le Sultan ne revenoit de ſon déreglement. Mais loin de produire l'effet que l'on en attendoit, le Grand-Seigneur s'abandonna à ſes divertiſſemens avec plus de violence qu'auparavant. Le peuple déſeſpérant de voir jamais finir ſes miſéres, parla plus haut. On fit entendre au Viſir par des perſonnes de poids & d'autorité, que l'on eſtoit réſolu de ne plus ſouffrir les égaremens du Sultan, qui coûtoient ſi cher aux ſujets, & que luy qui eſtoit le premier Conſeiller de l'Empire, il devoit avertir le Sultan de ce qui ſe paſſoit. 1665.

Le Viſir, qui avoit toûjours vû avec douleur la mauvaiſe conduite de ſon Maiſtre, & qui n'ignoroit pas que meſme dans les plaiſirs les plus innocens, l'excés devient un vice, embraſſa avec joye l'occaſion de ramener le Sultan à une vie plus réglée. Il ſçavoit, que lors que des choſes indifférentes d'elles-meſmes, ſont outrées, & ſont accompagnées de l'oppreſſion du peuple, on court autant de riſque, que ſi l'on faiſoit des actions, qui tinſſent plus de la violence & de la tyrannie. Ainſi il réſolut de répréſenter à ſon Maiſtre, dans quels dangers le pouvoient jetter des divertiſſemens qui coûtoient ſi cher, & qui eſtoient ſi fréquens. Il répondit à ceux qui portoient les plaintes, que l'on donneroit quelque reméde à cet abus, & qu'à l'avenir le Grand Seigneur ne feroit plus dans ſes chaſſes ſi prodigue du bien de ſes ſujets. La crainte qu'il avoit que les mécontens n'en demeuraſſent pas à de ſimples plaintes, le fit partir en diligence de Conſtantinople pour aller chercher le Grand-Seigneur, qui ſe retiroit alors dans un lieu frais environné de bois & de montagnes. Il laiſſa pour ſon Caïmacan ou Lieutenant, Solyman Bacha, ſous le gouvernement duquel il eſtoit arrivé de ſi terribles embraſemens dans cette grande Ville.

1665. Les Tartares Nogay demandent des terres au Grand Seigneur.

On reçût en ce temps-là avis à Constantinople, que les Tartares *Nogay* avoient esté trouver le Bacha de Silistrie, pour le prier de leur assigner entre le Boristhéne & le Danube des terres où ils pussent s'arrester. Ces peuples avoient esté obligés d'abandonner leur païs, qui estoit trop chargé d'habitans, & d'aller chercher ailleurs une demeure moins serrée. Ils faisoient environ quarante ou cinquante familles, qui vivoient dans des chariots, & leurs troupeaux faisoient prés de cent mille bestes. Ils s'offrirent pour sujets au Grand-Seigneur, s'il vouloit leur accorder sa protection, & leur donner des terres & des pâturages. Le Bacha les assûra de la protection du Sultan, & donna avis à la Porte de leur arrivée. On résolut, qu'ils seroient bien reçûs, & qu'on leur assigneroit des terres pour eux & pour leurs bestiaux. Pendant que l'on délibéroit du lieu qu'on leur assigneroit, le Tartare *Krim*, qui craignoit leur voisinage, se jetta sur eux au dépourvû, en tua un grand nombre, & contraignit le reste de s'en retourner dans leur païs. Les Turcs furent d'abord irrités du procedé des Tartares. Mais ceux-cy s'excusérent, & les autres dissimulérent une chose, dont il n'estoit pas à propos de vouloir tirer raison.

Tout estoit assés tranquille à Constantinople depuis la conclusion de la Paix, & le départ de l'Ambassadeur d'Allemagne. On ne laissoit pourtant pas de songer à la guerre que l'on avoit contre la République de Venise, & l'on faisoit de puissans préparatifs en Albanie, en Bosnie, & à Licca, qui sont des frontiéres de l'Empire contiguës aux Estats de la République. Il est vray que ces forces ne devoient pas agir par terre, & qu'elles estoient destinées pour l'Isle de Candie, où le Visir vouloit passer en personne, afin de travailler avec plus de vigueur à la réduction de la capitale. Mais les Vénitiens, qui ne pénétroient pas au juste le dessein, prirent l'alarme, principalement pour la Dalmatie. On renforça les garnisons

de

de *Cattaro*, & des autres Forteresses; & afin qu'elles fussent toutes en état de défense, & que les provisions & les munitions n'y manquassent pas, le Marquis-Ville eut ordre de visiter les Places de Dalmatie avant que de passer en Candie. Il partit de Venise sur deux galéres, & arriva en peu de jours à *Zara*. Il se rendit ensuite à *Spalatro*, où le Provediteur General *Catarini Cornaro* faisoit sa residence. Ils se joignirent ensemble pour visiter les fortifications des Places les plus importantes de la Province, & commencerent par *Spalatro*. C'est une Ville que la nature a plûtost destinée à former un Palais délicieux, qu'à servir de Magasin & de Ville de guerre. L'Empereur Diocletian, qui avoit reçû le jour à Salone, éloigné de Spalatro d'environ six milles, choisit ce dernier lieu pour sa retraite, aprés qu'il se fut démis de l'Empire. Mais depuis que pour défendre ses habitans, & pour couvrir les environs contre les courses des Turcs, on a esté obligé de le fortifier, il a changé d'estat, & d'un lieu de délices est devenu une Ville rude & grossiére. Elle est à présent tres-forte : Plusieurs redoutes la couvrent de divers costés. La plus considerable est le Fort appellé *Grippe*, qui est sur une petite éminence à une portée de mousquet de la Place. Il est defendu par quatre bastions Royaux, & pourvû de beaucoup d'artillerie. Une nouvelle ligne de fortification ceint la Ville, & la rend la plus forte & la plus importante de la Dalmatie. Mais pour la rendre entiérement imprenable, les Generaux posérent le fondement d'un nouveau bastion, sous lequel ils jetterent une médaille, qui estoit l'emblême de leur union. Elle representoit d'un costé le Provediteur Cornaro, & de l'autre le Marquis-Ville. On alla ensuite à l'Eglise pour rendre graces à Dieu, & le Service finit au bruit d'une décharge de toute l'artillerie.

1665.

Le Marquis Ville visite les Places de Dalmatie.

Les

1665. Curzola. Les deux Generaux s'embarquerent ensuite, & arrivérent le soir à *Curzola*, qui est une des plus grandes & des plus belles Isles du Golfe. Elle estoit autrefois appellée *Corcina-nigra*. De-là ils passérent à la veuë de la Ville de Raguse, qui pour faire voir qu'elle reconnoist l'autorité souveraine des Vénitiens sur la mer Adriatique, envoya des Députés au Provéditeur, avec les rafraîchissemens ordinaires. Ils firent en particulier un présent au Marquis-Villé de la part de leur République. Le soir les Généraux arrivérent à l'embouchûre du Canal de

Cataro & Perasto. Cataro. En passant ils virent *Perasto*, une Forteresse considérable à six milles de *Cattaro*. Ils furent reçûs dans cette derniére Ville, avec une décharge de toute l'artillerie, dont les coups repoussés par les échos d'une montagne voisine, firent un bruit épouventable. De-là ils allérent visiter *Budua*, qui est une Place bien fortifiée, comme aussi le Fort Saint Georges dans l'Isle de *Liesina*. C'est icy que se retirent ordinairement les Brigantins & des Fustes armées. Ils arrivérent le lendemain à *Almissa*, où toutes les Troupes de la Province passérent en reveuë. Aprés avoir visité les Fortifications de ces Places, corrigé les défauts qu'ils y trouvérent, & donné les ordres néceſſaires pour les pourvoir de munitions de guerre & de bouche,

Clissa. les Generaux allerent à Clissa, dont la situation est un jeu, ou plûtost une extravagance de la nature. Car cette Ville s'éléve du sein de deux montagnes, qui en sont à une égale distance, & qui, comme si elles vouloient s'en éloigner, se courbent en croissant, & retombent ensuite d'une maniére qui forme une espéce d'arc de triomphe. Le pas de ces montagnes est trés-serré, & serpente en sorte qu'on le prendroit pour un labyrinthe. Il y a une grande quantité de fontaines & de cisternes, tant dedans la Ville qu'aux environs. Les Faux-bourgs sont démolis, & il n'y a rien qui diminuë la force

de

de cette importante Place, qui doit beaucoup plus à la nature, qu'à l'art, ou à l'induſtrie des hommes. *Sébénico*, que les Generaux viſiterent aprés Cliſſa, eſt encore une Forteresſe conſiderable, ſituée ſur une éminence. Elle a un vaſte Port, dont l'entrée eſt defenduë par le Fort S. Nicolas. La Ville, outre ſes remparts, a une citadelle, & les nouveaux ouvrages de S. Jean ſitués ſur deux éminences. De Sébénico les Generaux s'en retournerent à Zara capitale de la Province. Cette Ville eſt environnée de la mer, & ne tient au Continent que par un Pont, à la teſte duquel il y a un Fort qui defend l'entrée de la Ville, que tant d'avantages rendent la meilleure Forteresſe du païs, & une Forteresſe preſque imprenable. Ils firent paſſer toutes les troupes en reveuë, aprés quoy ils s'avancerent juſques à *Novigrade* & *Poſſidaria*, qui ſont des lieux habités par les Milices *Morlaques*. Le Marquis Ville s'en retourna à Veniſe, où le Senat le rappelloit ; Car l'année eſtant fort avancée, & l'hyver eſtant trop proche pour permettre d'entrer en action, le temps eſtoit tres-favorable pour déliberer de la conduite que l'on obſerveroit pendant la campagne ſuivante. Mais les avis que l'on reçût de Candie, que les Turcs y manquoient de toutes choſes, & que la peſte leur enlevoit beaucoup de ſoldats, firent prendre de nouvelles meſures. D'un autre coſté le Comte de Leſlie fit ſçavoir au Senat, que toutes les forces de l'Empire Ottoman fondroient bien-toſt ſur l'Iſle de Candie. Ainſi il fut reſolu que l'on agiroit vigoureuſement, pour tâcher d'en chaſſer les Turcs avant l'arrivée du Viſir, & des Troupes nombreuſes qui accompagnent ordinairement ce Grand Miniſtre. Cette reſolution precipita le départ du Marquis-Ville, qui aprés avoir reçû ſes inſtructions ſur ce qu'il devoit faire en Candie, mit à la voile. En paſſant il toucha aux Iſles de Corfou, de Cephalonie, & de Zante, & le ſixiéme de

1665.

Sébénico.

1665. de Decembre il arriva heureusement à *Paros* ou *Paresi*, Isle de l'Archipel, où il rencontra le Capitaine General, les principaux Officiers de la Flotte, & Vertmuller Lieutenant General de l'Artillerie. Il fit passer montre à toutes les Troupes, qui se trouverent fortes de dix-huit cens chevaux, & de huit mil deux cens quatre-vingt-quinze fantassins. Il réforma plusieurs Compagnies, qui se trouverent extrêmement foibles. Ses Troupes manquoient d'armes à feu, & de plusieurs autres choses nécessaires, que le Sénat promit d'envoyer par un convoy que l'on preparoit. Le Sénat luy écrivit en mesme temps une lettre, dans laquelle il le félicitoit sur son heureuse arrivée à Paros, & luy marquoit, Qu'étant élevé sur les remparts de Candie, il avoit toute l'Europe pour témoin de ses actions, & que le Sénat ne doutoit point qu'il ne fist des choses dignes de son courage & de sa reputation.

Troubles dans le Commerce de la Nation Angloise en l'année 1665.

LE Commerce de la Nation Angloise ne souffrit aucune interruption considerable pendant tout le cours de l'année 1665. qu'à Alep. L'*Emin*, ou le Maistre de la Doüanne, qui avoit déja trouvé plusieurs moyens de tirer de l'argent des Marchands Chrestiens, s'avisa d'éxiger un nouveau droit, qui non seulement n'avoit jamais esté pretendu, mais qui estoit formellement contre les Articles du Traité. Il demanda deux & demy pour cent de droits de Doüanne à Scanderone, & trois pour cent à Alep. Les Articles des Traités de Paix & de Commerce ont fait plusieurs previsions contre de pareilles pretensions. Mais ce n'est pas d'aujourd'huy, que sans s'arrester aux décisions les plus nettes de la Loy, & mesme aux ordres les plus formels du Sultan, les Doüanniers se donnent la liberté d'imposer ce qui leur

leur plaist. L'*Emin*, dont nous parlons, n'eût pas 1665.
plûtost résolu d'éxiger ce nouveau droit, que pour s'assûrer du payement de ce qu'il pretendoit luy estre deû, il se saisit de toute la charge de deux vaisseaux de la Nation, qui avoient déchargé à la Doüanne. Le Consul pour tirer raison d'une si grande injustice, eut recours au Cadi, auquel il montra la copie des Traités, & un Hatterscheriff ou une Ordonnance Impériale, qui régloit tous les droits de Doüanne. Outre ce Hatterscheriff signé de la propre main de Sultan Ibrahim, le Consul fit voir au Cadi un ordre du Visir, un autre ordre de Kiupriuli, & plusieurs autres Ordonnances que l'on avoit euës à Andrinople & à Constantinople, & qui portoient toutes la mesme chose. L'Emin ne pût rien alléguer pour justifier ce qu'il faisoit, qu'un Baratz ou une Patente du Grand Trésorier, laquelle parut neanmoins de telle importance au Cadi, qu'il crût qu'elle pouvoit contrebalancer toutes les Ordonnances du Sultan. La crainte de se rendre ennemi un Officier aussi considerable que le grand Trésorier, se joignit au penchant que le Cadi avoit déja pour le Doüannier. Il laissa l'affaire indécise, & déclara que les raisons de part & d'autre estant également fortes & également probables, il jugeoit à propos de laisser à de plus éminens Officiers, la connoissance & la décision d'une affaire si importante. L'Emin n'en demandoit pas davantage, & ne rien décider estoit juger en sa faveur. Cependant, comme dans une occasion, où il ne s'agissoit que de quelques droits, il ne pouvoit pas garder pour assurance une si grande quantité de drap, il rendit à chacun des Intéressez ce qui luy appartenoit; Mais pour s'assûrer du payement de ce qu'il pretendoit luy devoir bien-tost estre adjugé par Sentence de la Cour, il garda cinquante balles dans son Bureau. L'affaire estant renvoyée aux Ministres de la Porte, l'Ambassadeur reçût les plaintes du Consul & des Marchands, qui le

1665. prioient de solliciter la réforme d'un abus si considerable. Comme j'estois Secretaire & Interpréte de l'Ambassadeur, il m'envoya à Belgrade, où le Visir estoit alors, attendant l'arrivée de l'Ambassadeur d'Allemagne sur la frontiere. Le Visir aprés avoir esté instruit de l'affaire, alloit prononcer en nôtre faveur, lors que le Testédar, le seul Advocat du Doüannier, & l'origine de nos mal-heurs, troubla le cours de nôtre negociation, & détruisit en un moment tout ce que nous avions fait. Il dit au Visir entr'autre chose, que parmi ses Registres il avoit d'anciens Testers ou Livres de compte, qui parloient d'un droit de deux & demy pour cent à Scanderone, & de trois à Alep. Nous repliquâmes que nous n'avions jamais rien eu à démêler avec le Trésor, n'ayant point tenu d'Apolto ou de ferme du Grand-Seigneur: Que nos Traités estoient nos seules regles; & que nous ne reconnoissions & n'avions jamais reconnû d'autres Loix que ces mêmes Traités, & les Ordonnances qui estoient enregistrées au Bureau des Reis-Effendis, ou Secretaires d'Etat. Mais nos raisons ne purent rien sur le Visir, & aprés tant d'inutiles tentatives, il fallut prendre patience, & attendre que le Trésorier eût le loisir de feüilleter & de consulter ses Livres.

Le Visir & les Troupes s'en retournant alors à Constantinople, nous ne trouvâmes point pendant la marche d'occasion de renouveller nos sollicitations. L'Armée se reposa à Nisse pendant deux jours. Ce fut là que nous redoublâmes nos importunités, & que nous pressâmes si fort le Testédar, qu'enfin nous l'obligeâmes d'avoüer au Visir, que nos affaires n'estoient pas enregistrées dans son Bureau. Aprés une pareille déclaration, nous prîmes la liberté de déduire nos raisons au Visir. Nous n'alleguâmes rien que les Articles de nos Traités, l'ancien Hatterscheriff d'Alep, les ordres qui avoient esté

esté donnés en nôtre faveur par le Visir & par son 1665.
pere, & plusieurs autres Ordonnances. Enfin, nous répréséntâmes toutes choses si fortement, & nous donnâmes de si bonnes raisons, qu'il ne fut pas difficile à un Ministre fort habile de voir clair dans une affaire, que l'interest que quelques particuliers avoient embroüillée. Il fit des réprimandes au Trésorier de ce qu'il avoit autorisé une innovation si contraire aux Traités, & promit de nous donner une Ordonnance. Nous répondîmes que nous avions déja assés d'Ordonnances, & de seings Royaux, & que nostre Ambassadeur ne nous avoit pas fait entreprendre un si long voyage pour demander une nouvelle Ordonnance, qui peut-estre seroit aussi malexécutée que les autres; Mais que l'Ambassadeur attendoit la punition du Doüannier, qui contre des preuves si claires, avoit osé violer tout d'un coup tant d'Ordonnances. J'ajoûtay à ces raisons, tout ce que je crûs capable de porter le Visir à me rendre justice. Il me dit que des affaires de cette nature ne se traitoient pas bien pendant une marche, & que je pouvois l'aller attendre à Andrinople, où il auroit le temps de songer à ce qu'il seroit à propos de faire pour la satisfaction de Monsieur l'Ambassadeur. Je quittay l'Armée, que je ne suivois qu'avec chagrin, à cause des incommodités ausquelles nous estions exposés. Je me rendis en diligence à Andrinople, où le Visir arriva peu de jours aprés moy. Nous le sollicitâmes avec tout l'empressement possible, de mettre fin à une affaire qu'il pouvoit terminer d'un seul mot. Mais le Visir, qui soûtenoit le Testédar, ne se pressa point de nous rendre justice. Il nous fut répondu, que l'affaire estoit délicate; puisque les interests du Grand-Seigneur y estoient engagés. Qu'ainsi on ne devoit y proceder qu'avec precaution: & qu'enfin toutes choses seroient terminées à Constantinople, où l'on pourroit examiner les Livres, qui estoient conservés parmy les

1665. Regiſtres du Conſeil. Nous avions entr'autres choſes, prié le Viſir d'envoyer querir Ibrahim Aga le Doüannier, afin qu'il pût répondre ſur les injures qu'il avoit faites à noſtre Nation. On nous répondit que cet Aga avoit déja ordre de ſe rendre à la Cour, & qu'il répondroit devant les Juges aux plaintes que l'Ambaſſadeur produiroit contre luy. Ce ſont-là les raiſons que l'on avoit réſolu de donner à l'Ambaſſadeur, s'il eût fait un voyage exprés à Andrinople pour cette affaire, comme il l'avoit une fois réſolu.

Le Viſir arriva à Conſtantinople quelques mois aprés, & le quinziéme d'Octobre il donna Audience à l'Ambaſſadeur, qui luy demanda juſtice du Doüannier d'Alep. Mais on ne pût obtenir qu'un ordre à l'Emin de rendre les cinquante balles de drap, qu'il avoit retenuës pour les raiſons que nous avons marquées, & un réglement des droits de Doüanne, qui étoient remis ſur l'ancien pied de trois pour cent. Pour mettre l'ordre en exécution, il fut arreſté, que l'on envoyeroit un Aga à Alep, & le Viſir taxa luy-meſme à mil écus la récompenſe que le Conſul luy donneroit. La taxe eſtoit déraiſonnable, & la ſomme exorbitante: Mais pour faire les choſes avec plus d'honneur, & plus authentiquement, & pour ne pas irriter le Viſir, on réſolut de donner la ſomme qu'il avoit marquée. Ainſi l'Aga fut expédié pour Alep; mais ce ne fut pas là la fin des troubles que l'on ſuſcita à la Nation. Le Teſtédar outré du mauvais ſuccés de ſon entrepriſe, trouva un nouvel expédient pour interrompre nôtre commerce. Il défendit à tous les vaiſſeaux Chreſtiens l'Eſchelle de Scanderone, & transfera les Bureaux de nos Facteurs à Tripoli de Syrie. Nos Marchands avoient autrefois frequenté cette derniére Ville: mais comme ſon Port eſt dangereux & incommode, ils l'avoient abandonné pour celuy de Scanderone. Le Teſtédar pretendoit que l'on n'avoit fait un tel changement, qu'à l'inſtance des Marchands, qui s'eſtoient engagez de

payer tous les ans au Grand-Seigneur treize mil écus 1665.
destinés à l'entretien des Gardes que la Cour seroit obligée d'établir pour la seureté de la coste, & par celle des Caravannes d'Alep. Mais qu'avec le temps, la corruption des Ministres avoit fraudé le Sultan de cette partie de ses droits. Une des principales raisons que le Grand Trésorier avoit de presser le transport des Bureaux de Scanderone estoit, qu'il voyoit bien que la défence de cette Eschelle entraîneroit avec elle la ruïne du Hatterscheriff, sur lequel sont fondés les priviléges des Marchands; & que par consequent, ce qui faisoit leur seule seureté, étant tombé, ils seroient contraints de faire un nouveau Traité. Ce fut le sujet d'une Audience que l'Ambassadeur eut du Visir. Il insista particulierement sur l'Article de nos Traités, qui nous donne une entiére liberté de commerce dans tous les lieux de l'Empire Ottoman. Il remontra au premier Ministre, que nous vouloir restraindre & confiner à un lieu particulier, estoit donner les mains à la violation de la paix: & qu'enfin, il n'y avoit que le consentement du Grand Seigneur & du Roy d'Angleterre qui pût faire valoir une semblable innovation. Il compara les Traités de Paix à une chaîne dont un anneau ne peut estre rompu, sans ruïner les autres. De-mesme, ajoûta-t-il, vous ne sçauriés violer un des Articles, que vous n'exposiés tout le reste. Le Visir répondit, que l'Eschelle de Scanderone estoit comme auparavant, ouverte à tous les Traffiquans Anglois; Mais que pour ce qui regardoit la Garde que le Grand-Seigneur étoit obligé d'y entretenir, les prétensions du Trésorier estoient justes & raisonnables. Qu'ainsi l'on donneroit les ordres pour retrancher des Officiers, qui estoient entierement inutiles à l'Empire en general, & que l'on n'avoit estably que pour le bien des Marchands. Comme il n'y avoit jamais eu de Gardes en ce lieu-là, l'Ambassadeur crût avoir obtenu du Visir ce qu'il luy demandoit, & se retira aprés l'avoir

1665. remercié. Peu de jours aprés le Tresorier obtint un ordre du Grand-Seigneur pour fermer le Port de Scanderone, & pour transporter le Bureau à Tripoli. Mais on le produisit moins dans le dessein de le faire executer, que dans le dessein de nous intimider, & de nous obliger à entrer en composition, comme il parut par la suite. Car le Tresorier ne crût pas qu'il y eust de la prudence à s'opiniâtrer dans une chose qui pouvoit le rendre odieux à la Ville & aux environs d'Alep. Outre qu'elle pouvoit obliger l'Ambassadeur d'avoir recours au Sultan mesme, en une occasion dans laquelle contre les Articles formels des Traités, on vouloit faire une innovation qui dérogeoit fort à l'autorité de sa Hautesse. L'Histoire que nous venons de raporter nous peut fournir une remarque assez importante. C'est qu'à la Cour de Turquie, il est tres-difficile d'obtenir la punition d'un Ministre corrompu, à moins que des presens n'accompagnent la justice de la cause. Ce sont des raisons qui font une puissante impression sur l'esprit des Turcs, & je suis persuadé qu'une dépence de 3. ou 4. mil écus auroit fait punir de mort le Doüannier. Au lieu, que bien qu'il y eut en cette affaire des circonstances qui l'agravoient, elle tomba, sans que l'on pût tirer raison de la témerité de l'Emin. On peut encore remarquer, qu'à la Cour de Turquie on n'expedie pas toûjours les affaires avec autant de promptitude que nous nous l'imaginons en Europe, il faut que l'interest des Ministres les oblige à la diligence, & tel procés traînera long-temps, qui sera terminé en un moment si les Juges trouvent leur conte à le terminer.

HISTOI-

HISTOIRE DE SABATAI-SEVI FAUX-MESSIE DES JUIFS.

COMME la vie de Sabataï-Sévi, prétendu Messie des Juifs, a fait du bruit dans le monde, & que les choses qu'elle contient se sont passées principalement en Turquie, ce ne sera pas nous éloigner trop de nôtre sujet, que de dire quelque chose de cet Imposteur. Je sçay bien que son Histoire est déja publique; Mais puis qu'elle vient de ma plume, on ne trouvera pas mauvais que je la reclame icy, pour la joindre à une histoire generale, avec laquelle elle peut avoir beaucoup de liaison. A ce que l'on sçait déja, je joindray des choses particuliéres, & qui ne sont pas encore trop connuës. Enfin, je pousseray cette rélation jusques à la mort de celuy qui en fait le sujet. 1666.

L'année 1666. devoit, selon les prédictions de plusieurs Auteurs Chrêtiens, sur tout de ceux qui se mêlent d'expliquer l'Apocalypse, estre une année de miracles, & d'étranges révolutions. Elle devoit en particulier estre une année de benediction pour les Juifs, dont elle promettoit, ou la conversion à la foy Chrestienne, ou le rétablissement dans la Palestine. Quelque peu raisonnable que fust une semblable opinion, elle ne laissa pas de trouver des partisans, & elle fut particuliérement suivie dans des lieux où la Religion

1665. Proteſtante domine. Des Fanatiques & des Enthouſiaſtes, qui ne parloient que d'une cinquiéme Monarchie, de la deſtruction de l'Antechriſt, & de la grandeur prochaine du peuple d'Iſraël, en furent ſi infatués, que ſelon les apparences, leur enteſtement donna lieu au mouvement des Juifs; Car cette Nation ruſée, voyant que l'opinion de tant de Viſionnaires luy étoit tout-à-fait favorable, crût qu'il étoit temps de remuër, & qu'il n'y avoit qu'à accommoder le ſoûlévement au temps marqué par les Propheties modernes. Ce fut là l'origine de tant de bruits étranges qui coururent en beaucoup de lieux. D'un côté l'on parloit de la marche d'un nombre prodigieux de gens, qui venoient, diſoit-on, des parties les moins connuës & les plus éloignées de l'Arabie, & que l'on ſuppoſoit eſtre les dix Tribus & demy d'Iſraël, qui avoient eſté perduës pendant tant de ſiécles. En Angleterre le bruit courut que l'on avoit vû aborder ſur les côtes les plus Septentrionales de l'Eſcoſſe, un vaiſſeau, dont les voiles & les cordages eſtoient de ſoye, où l'équipage ne parloit qu'Hebreu, & où on liſoit ces mots ſur les pavillons, LES DOUZE TRIBUS D'ISRAËL. Ces bruits, qui ſembloient approcher ſi fort des anciennes Propheties, firent croire aux moins raffinés, qu'il y auroit en peu de temps des révolutions ſurprenantes, pour le rêtabliſſement des Juifs.

Il y avoit pluſieurs milliers de perſonnes enteſtées de la meſme opinion, lors que Sabataï-Sévi parut pour la premiére fois; Il ſe fit d'abord connoître à Smirne pour le Meſſie des Juifs, qu'il flata de l'idée d'un Royaume glorieux, dont l'établiſſement approchoit. Il ne leur parloit que des faveurs dont Dieu les alloit combler. Il les aſſuroit que dans peu de temps ils ſeroient délivrés de la dure ſervitude, ſous laquelle ils gémiſſoient. Enfin, il leur promettoit que par la main puiſſante de Dieu les Iſraëlites, qui eſtoient diſperſés ſur toute la terre, ſeroient bien-

toſt

toſt réünis. On auroit de la peine à bien répréſenter 1665.
l'avidité avec laquelle ils receurent ces aſſeurances de leur bon-heur prochain, & l'impreſſion que les diſcours du nouveau Meſſie firent ſur leur eſprit. La réputation de Sabataï fut portée avec une vîteſſe incroyable dans tous les lieux où il y avoit des Juifs. On embraſſa ſa doctrine, & ſes nouveaux Sectateurs ne doutans nullement de l'accompliſſement de ſes promeſſes, & comptans déja ſur un Royaume, ne ſongeoient plus qu'aux honneurs, aux charges & aux richeſſes, qu'une ſi ſurprenante révolution leur devoit procurer. Je fus aſſés heureux pour faire en ce temps-là le voyage de Conſtantinople à Bude, & je ne vis aucun Juif, qui par un changement étrange, ne quittaſt ſes occupations ordinaires, pour ſe préparer à faire un voyage à Jeruſalem avec toute ſa famille. L'on ne remarquoit ni dans leurs diſcours, ni dans l'ordre qu'ils donnoient à leurs affaires, qu'une certaine perſuaſion de leur rétabliſſement dans la Terre de Promeſſe. Tout parloit de leur grandeur & de leur gloire future, ou de la Sageſſe & de la Doctrine de leur Meſſie, dont il ne ſera pas hors de propos de faire connoître l'origine, la naiſſance & l'éducation. L'origine de Sabataï Sévi n'eſt pas trop illuſtre, il eſtoit fils d'un Smirnois goutteux & infirme, qui n'avoit point d'autre profeſſion que de Courtier d'un Marchand Anglois de la Ville. Il s'appelloit *Mordechai-Sévi.* Mais Sabataï-Sévi ſon fils s'étant donné à l'étude, fit des progrés conſidérables dans l'Hebreu & dans l'Arabe, & principalement dans la Theologie & dans la Métaphyſique. Il eſtoit ſi bon Logicien, que quelque nouvelle doctrine qu'il avançât, il la faiſoit embraſſer à un grand nombre de ſes fréres. Mais ce ſuccés luy attira une diſgrace, & le nombre de ſes ſectateurs commença de faire ombrage. Il excita un jour quelque tumulte dans la Synagogue : & les Cockhams ou Docteurs de la Loy prirent cette occaſion de le bannir de leur Corps & de la Ville.

Pen-

1666. Pendant son exil il fit un voyage à Salonique, où il épousa une tres-belle femme. Mais soit qu'il ignorast l'art de la gouverner, ou que comme on l'a pretendu, il fut incapable de la satisfaire, ou enfin qu'elle n'eust pas le bonheur de trouver grace devant ses yeux, le divorce les sépara. Il en épousa une autre, qui estoit encore plus belle que la premiére, mais la division s'étant mise entr'eux sur les mesmes fondemens, sur lesquels elle s'estoit mise entre luy & sa premiére femme, il obtint de nouveau le divorce. Il ne se vit pas plûtost libre des embarras du ménage, que sa legereté le porta à voyager. Il passa d'abord en Morée, de-là à Tripoli de Syrie, ensuite à Gaza, & enfin à Jerusalem. En chemin faisant, il enleva une Dame de Livourne, dont il fit sa troisiéme femme. Elle estoit apparemment fille de quelque Polonois, ou de quelque Allemand; car son origine & le païs de sa naissance, n'ont pas esté fort connus. D'abord qu'il fut à Jerusalem, il commença à réformer la Loy, & entr'autres choses il abolit le jeusne de Tamuz, qui s'observe au mois de Juin. Il trouva dans la mesme Ville un certain Juif nommé Nathan, qui estoit un instrument tres-propre à avancer ses desseins. Il les luy communiqua, & l'instruisit de sa condition, de sa maniére de vivre, & de l'envie qu'il avoit de se faire passer pour le Messie, que les Juifs attendoient depuis si longtemps, & avec tant d'ardeur. Ce dessein plut extrémement à Nathan, de qui le genie estoit assés conforme à celuy de l'Imposteur. Ils résolurent donc d'agir de concert, & se souvenans que les anciennes prédictions marquoient, qu'Elie devoit preceder le Messie, comme en effet Saint Jean Baptiste a précédé nôtre Sauveur, Nathan crût que ce rolle seroit tres-propre pour luy. C'est pourquoy Sabataï ne se fut pas plûtost déclaré pour le Messie, que Nathan prit la qualité de son Précurseur, & défendit les jeusnes à tous les Juifs de Jerusalem, leur

leur déclarant que la venuë du Liberateur devoit bannir la tristesse du milieu d'eux, & que dans leurs Tabernacles on ne devoit entendre que des cris de réjoüissance & de triomphe. Il écrivit à toutes les Synagogues, pour les engager dans ces sentimens. 1666.

Le Schisme formé, & la plusparT des Juifs persuadés effectivement de la réalité d'une chose qu'ils souhaitoient avec tant de passion, Nathan crût qu'il devoit commencer son Ministére. Sur ce fondement, il eut la hardiesse de prophétiser que dans un an, à compter du dix-septiéme du mois de Kislau, qui répond à nôtre mois de Juin, on verroit le Messie paroître devant le Grand-Seigneur, le priver de sa couronne, & le mener en triomphe & chargé de chaînes. Sabataï estoit cependant à Gaza, où il prêchoit la répentance aux Juifs, & les exhortoit d'obeïr à ses preceptes & d'embrasser sa doctrine, les assurant que dans sa personne ils trouveroient celle de leur Messie. Les Juifs des environs de Gaza, charmés d'une nouveauté, si conforme à leur humeur, abandonnérent toutes leurs occupations, pour se donner entiérement à la priére, & aux actes de pieté & de charité; ce que l'on ne manqua pas de faire sçavoir à tous les fréres qui étoient dans les païs éloignés. Mais le bruit de la venuë du Messie s'étoit déja répandu par tout, & avoit esté reçû des Juifs avec une satisfaction inconcevable. Des lettres adressées à Gaza & à Jerusalem, donnoient avis de la joye universelle des fréres, qui par les mesmes lettres, se félicitoient les uns les autres, de ce que le temps de leur délivrance estoit enfin venu, & de ce que l'apparition du Messie alloit rompre leurs chaînes. A cela ils ajoûtoient plusieurs autres Prophéties qui regardoient l'Empire que le Messie devoit avoir sur tout le monde. Ils marquoient que neuf mois aprés il disparoîtroit, que pendant ce temps les Juifs seroient persécutés, & que plusieurs d'en-

1666. d'entr'eux souffriroient le Martyre. Mais que ce terme expiré, le Messie reviendroit monté sur un lyon céleste, dont la bride seroit de serpens à sept têtes; Qu'il seroit accompagné de ses fréres les Juifs, qui habitoient de l'autre côté de la riviere Sabation; Qu'il seroit reconnu pour le seul Monarque de l'Univers; Qu'alors on verroit descendre du Ciel le Saint Temple, tout bâty, tout orné, & tout embelli, & que dans ce Temple ils offriroient des Sacrifices éternels. Par ce que nous venons de dire, le Lecteur pourra connoître quel étrange préjugé ces bruits vains & ridicules avoient formé dans l'esprit de ce peuple. Car il estoit si fort entesté d'une grandeur & d'un Royaume chimerique, qu'il abandonnoit le soin de ses affaires, pour se donner entiérement à la contemplation d'une felicité imaginaire, dont il préféroit l'illusion à la solidité de ses autres intérests.

Sabataï-Sévi voyant le succés de son entreprise, résolut de s'avancer vers le lieu de sa naissance, pour passer de là à Constantinople, qui comme la Capitale de l'Empire, devoit estre le théatre de ses plus glorieuses actions, & le lieu où se devoit accomplir le plus grand ouvrage de sa prédication. Nathan ne jugea pas à propos de demeurer long-temps aprés luy, il prit la route de Damas, où il s'arresta quelque temps, pour mieux établir sa nouvelle doctrine. Cependant il écrivit la lettre suivante à Sabataï-Sévi.

22. Kesvan de cette année.

AU Roy nôtre Roy, Seigneur de nos Seigneurs; qui rassemble les disperses d'Israël, qui nous rachéte de nôtre captivité, l'homme élevé au faite de toute grandeur, le Messie du Dieu de Jacob, le vray Messie, le Lyon celeste, Sabatai-Sevi, de qui l'honneur puisse être exalté, & l'Empire être élevé dans peu de temps, & durer à toujours, Amen. *Aprés avoir baisé vos mains,*

mains, & essuyé la poudre de vos pieds, comme m'y engage mon devoir envers le Roy des Rois, de qui la Majesté puisse être éxaltée, & l'Empire augmenté. Cette Lettre est pour faire sçavoir à la souveraine excellence du lieu, qui est orné de la beauté de vôtre sainteté, que la parole du Roy & de sa Loy a illuminé nôtre face. Ce jour a esté un jour de solemnité à Israël, & un jour de lumiere à nos Gouverneurs. Car selon qu'il estoit de nôtre devoir, nous nous sommes mis à executer vos ordres, aussi-tost que nous les avons reçûs. Nous avons oüy plusieurs choses étranges; mais nous sommes courageux, & nostre cœur est comme le cœur d'un lyon; outre que nous ne devons pas vous demander la raison de ce que vous faites. Car vos œuvres sont merveilleuses & incomprehensibles; & nostre fidelité pour vous est à toute épreuve, puisque nous sommes résolus de sacrifier nostre vie pour la sainteté de vostre nom. Nous sommes à présent arrivés à Damas, d'où nous avons résolu de passer dans peu à Scanderone, selon que vous nous l'avés commandé, afin de pouvoir par ce moyen monter & voir la face de Dieu en lumiere, comme la lumiere de la face du Roy de vie, & nous qui sommes les serviteurs de vos serviteurs, nous essuirons la poudre de vos pieds, supplians la Majesté de vostre excellence & de vostre gloire, de daigner de vostre demeure prendre soin de nous, & nous ayder par la force de vostre puissante dextre, & abreger le chemin qui est devant nous. Nous avons les yeux tournés vers Jah, Jah, qui se hâtera de nous ayder, & de nous sauver, en sorte que les enfans d'iniquité ne puissent nous nuire, & vers lequel nos cœurs s'élevent, se consumans au dedans de nous: Car il nous donnera des serres de fer, pour nous rendre dignes d'être à l'ombre de vostre asne. Ce sont les paroles du serviteur de vos serviteurs, qui se prosterne pour estre foulé sous la plante de vos pieds. 1666.

NATHAN-BENJAMIN.

1666. Il écrivit auſſi de Damas aux Juifs d'Alep & des environs la Lettre ſuivante, pour publier plus clairement ſa doctrine & celle de ſon Meſſie.

Sabataï avoit écrit une lettre pour ordonner de choiſir un homme de chaque Tribu.

AU réſidu des Iſraëlites, Paix ſans fin. Ces paroles ſont pour vous avertir, que je ſuis arrivé à Damas; & voicy je vais voir la face de noſtre Seigneur, de qui la Majeſté puiſſe eſtre exaltée; Car il eſt le ſouverain du Roy des Rois, de qui l'Empire ſoit augmenté. Comme il nous avoit commandé à nous & aux douze Tribus, de luy choiſir douze hommes, nous l'avons fait: & nous allons à préſent par ſes ordres à Scanderone pour nous y faire voir enſemble, comme auſſi quelques-uns de ſes principaux Amis, auſquels il a permis de s'aſſembler en ce lieu-là.

Or, maintenant je vous écris, pour vous apprendre, que bien que vous ayés entendu dire des choſes eſtranges de noſtre Seigneur, vous ne devés pourtant point craindre, ny perdre courage. Mais pluſtoſt fortifiés-vous en la foy: Car toutes ſes actions ſont admirables & ſecretes, & l'entendement humain ne les peut comprendre: & qui pourroit en ſonder la profondeur? Dans peu de temps toutes choſes vous ſeront manifeſtées clairement: & dans leur pureté, & vous pourrés les voir & les contempler: Car vous ſerés inſtruits par luy-meſme. Bienheureux eſt celuy qui peut attendre, & qui pourra arriver au ſalut du vray Meſſie, qui dans peu manifeſtera ſon Empire, & ſera connoître ſa puiſſance ſur nous maintenant & jamais.

NATHAN.

Toutes les Villes de Turquie, où il y avoit des Juifs, étoient dans l'attente du Meſſie. Sa venuë les occupoit ſi fort, que le commerce étoit entiérement interrompu; chacun s'imaginoit que les biens, les honneurs, les dignités, & meſme les proviſions ordinaires luy ſeroient communiquées d'une maniére ſecrete & miraculeuſe. Cela parut ſur tout à Salonique, où les

Juifs persuadés que le temps de leur délivrance appro- 1666.
choit, & que la saison marquée pour la venuë de Messie estoit arrivée, crûrent qu'il faloit redoubler leur zele. Ils ne s'occupérent que du soin de purifier leurs consciences, de peur que les yeux penetrans de celuy qui estoit venu pour examiner jusques aux moindres pensées, ne découvrissent leurs crimes & leurs impuretés. Pour s'acquiter d'un si grand devoir, l'on nomma des Cokhams, qui estoient chargés de donner aux peuples des régles, sur lesquelles il pût moûler ses priéres, ses devotions & ses jeûnes. Mais l'impatience où il estoit d'expier par sa penitence les péchés qu'il avoit commis, ne luy permit pas d'attendre la décision ou les regles du Cockham. Il y en eut plusieurs qui les anticiperent par leurs jeûnes, & leurs abstinences furent si outrées, que la faim fit périr des corps, qui avoient esté sept jours entiers sans prendre aucune nourriture. Il s'en trouva d'autres qui s'enterrerent tout vifs & tout nuds, ne laissans paroître que la teste, & qui demeurerent si long-temps en cet estat, que l'humidité & le froid rendirent leurs corps roide & insensible. Quelques-uns souffrirent par mortification, que l'on fit degoutter sur leurs épaules de la cire brûlante. Enfin la rigueur de la saison n'empescha pas les uns de se rouler dans la neige, & les autres de s'aller baigner dans la mer, ou de se jetter dans des eaux couvertes de glace. La discipline la plus ordinaire estoit de se déchirer les épaules & les costes avec des épines, & ensuite de se donner trente-neuf coups de foüet. On avoit abandonné toutes sortes d'occupations mondaines; personne ne travailloit, & les boutiques étoient fermées, à moins qu'on ne les ouvrist dans le dessein de se défaire des marchandises à quelque prix que ce fust. Ceux qui avoient trop de meubles les vendoient pour ce qu'ils en pouvoient tirer; mais il n'estoit pas permis d'en vendre à des Juifs, à

1666. qui toutes ſortes de marchés eſtoient défendus ſous peine d'excommunication, d'amende pécuniaire, ou de punition corporelle. Car les affaires & les occupations eſtoient comme la pierre de touche de leur foy : & c'eſtoit une opinion généralement receuë parmy eux, qu'au jour que le Meſſie paroîtroit, ils deviendroient maîtres des biens & des poſſeſſions des infidelles ; & que juſques-là, ils devoient ſe contenter des choſes neceſſaires pour ſoûtenir la vie. Mais comme tous les particuliers n'avoient pas ou aſſés de proviſions, ou aſſés de bien pour s'entretenir ſans travailler, on faiſoit des collectes pour les pauvres. Par ce moyen l'on appaiſa leurs cris, & en meſme temps l'on ôta à d'autres le pretexte de ſe laiſſer aller à la débauche ou d'abandonner leurs demeures : parce qu'ayant dequoy ſubſiſter, ils ne pouvoient pas ſous ombre de neceſſité mener une vie libertine. Les riches contribuoient avec tant de generoſité, que dans Salonique ſeule quatre cens pauvres eſtoient entretenus des charités de ceux qui eſtoient à leur aiſe. Enfin comme d'un coſté ils tâchoient de purger leurs conſciences de toutes ſortes de pechés, & de s'appliquer aux bonnes œuvres, afin que le Meſſie puſt les trouver en eſtat de les recevoir ; de l'autre côté de peur qu'il ne les accuſaſt d'avoir negligé quelque point de la Loy, & principalement l'ancien commandement, *Croiſſes & multipliés*, ils mariérent enſemble pluſieurs enfans de dix ans & au deſſous, ſans aucun egard au bien ou à la condition. Ils en joignirent ſans obſerver aucune diſtinction, juſques au nombre de ſix ou ſept cens couples, qui aprés que l'on y eut fait de plus meures reflexions, & que la fourbe de l'impoſteur eut eſté découverte, ou que le bruit de ſa venuë commença à ſe diſſiper, furent d'un conſentement général ſéparés par le divorce.

Au plus fort de ce bruit, Sabataï-Sévi arriva à Smyrne, qui eſtoit le lieu de ſa naiſſance. Les Juifs du

du commun souhaitoient passionnement sa venuë: 1666.
mais il fut assés mal reçû par les Cockhams ou Docteurs de la Loy, qui ajoûtoient peu de foy à ce qu'il publioit: Outre qu'ils craignoient que cette nouvelle doctrine & ce nouveau Royaume ne produisissent la ruïne de leur nation Mais Sabataï, qui apportoit avec luy des témoignages d'une grande sainteté, d'une vie pure, & d'une profonde sagesse, accompagnée du don de prophetie, s'insinua adroitement dans l'esprit du peuple, qui le regardoit comme un homme saint & éclairé. Il ne se vit pas plûtost suffisamment soûtenu, qu'il osa bien disputer contre le grand Cockham, qui est le premier Docteur ou le premier Interprete de la Loy, & le chef de ce peuple dans le Gouvernement civil. Ils disputerent avec beaucoup de chaleur & d'emportement. Les partisans du Messie, ignorans quel seroit le succés de la dispute, & craignans le pouvoir du Docteur, parurent en grand nombre devant le Cadi de Smyrne pour justifier leur nouveau Prophete, que personne n'avoit encore accusé. Le Cadi tira selon la coûtume des Turcs beaucoup d'argent des deux partis, & aprés cela les renvoya à leurs propres Juges. Sabataï s'insinuoit toûjours de plus en plus dans l'esprit du peuple, qui ayant perdu le respect qu'il devoit à son grand Cockham, le priva de sa charge. Elle fut donnée à un Docteur, qui estoit plus dans les interests & dans les sentimens du nouveau Prophete. Le credit de l'Imposteur augmentoit tous les jours par les bruits que l'on sémoit adroitement, que ses ennemis estoient frapés de phrenésie & de fureur; jusques à ce qu'ayans esté restablis dans leur bon sens par un effet de sa generosité, ils devenoient ses amis, ses admirateurs & ses disciples. Il n'y avoit point à Smyrne parmi les Juifs de festin, de réjoüissance, de mariage, de circoncision, où Sabataï ne fust invité, & où il ne se rendist avec une escorte nombreuse de ses Sectateurs. Les ruës par où il devoit

1666. passer estoient couvertes de tapis, ou de piéces de beau drap ; mais son humilité l'obligeoit à se détourner, & à ne pas fouler aux pieds ces marques de l'affection de ses disciples. Aprés s'estre si bien assuré de la tendresse du peuple qui l'admiroit, il crût qu'il estoit temps de se faire connoître, & de prendre la qualité de Messie, & de Fils de Dieu. Dans cette veuë il fit à toute la Nation des Juifs la declaration suivante, qui a esté traduite de l'original Hebreu en Italien, & de l'Italien en François.

LE Fils unique & premier-né de Dieu, Sabatai-Sevi, le Messie & le Sauveur d'Israël, à tous les enfans d'Israël, Paix. Puis que vous avez esté rendus dignes de voir ce grand jour de la delivrance & du salut d'Israel, & l'accomplissement de la parole de Dieu prononcée par ses Prophetes & par nos Peres, pour son bien-aimé fils Israel, que vôtre amertume soit changée en joye, & vos jours de jeûnes en jours de rejoüissances : Car vous ne pleurerés plus, ô enfans d'Israël: C'est pourquoi Dieu vous ayant accordé cette consolation inexprimable, rejoüissez vous avec les tambours, les orgues & la musique, rendant graces à celuy qui a accomply la promesse qu'il avoit faite pendant tous les siècles : Faites tous les jours ce que vous avés accoûtumé de faire aux Calendes ; & le jour qui estoit consacré au deüil & à l'affliction, changes-le en faveur de ma venuë en un jour de joye & d'allegresse. Enfin ne craignés rien; car vostre domination s'etendra sur toutes les Nations, & vous commanderes non seulement à ceux qui sont sur la terre, mais mesme aux creatures qui sont dans le fond de la mer : & tout cela pour vôtre consolation & pour vôtre joye.

SABATAI-SEVI.

Quelque grand neanmoins que fust le nombre des Disciples du prétendu Messie, il se trouvoit plusieurs personnes qui se déclaroient hautement contre sa doctrine, & qui le traitoient de fourbe & d'imposteur. Entre autres un certain Samuel Pennia, également

lement considérable par ses biens & par sa réputation, entreprit de prouver dans la Synagogue de Smyrne, que les marques effectives de la venuë du Messie qui estoient specifiées, ou par l'Ecriture, ou par les Rabbins, ne se rencontroient point dans la personne de Sabataï. Quoy que ses raisons fussent tres-bonnes, elles ne laissérent pas d'estre rejettées. Elles excitérent une dangereuse sédition, qui pensa estre fatale à Pennia, & dans laquelle il auroit peut-estre perdu la vie, s'il ne se fût retiré de bonne heure. Mais par cette précaution il se déroba à la furie d'un peuple, avec qui il y avoit moins de risque à prononcer des blasphêmes contre la Loy, ou à prophaner le Sanctuaire, qu'à refuter d'embrasser la doctrine de Sabataï, ou à la revoquer en doute. J'ignore ce qui arriva dans la suite, mais enfin Pennia se convertit peu aprés, & prêcha Sabataï-Sévi comme le Fils de Dieu, & le Libérateur des Juifs: Toute sa maison se convertit; ses filles prophetisérent, & eurent des extases étranges: & à l'imitation de cette maison, il y eut plus de quatre cens hommes ou femmes qui prophetisérent de l'Empire naissant de Sabataï: Les enfans mesmes, qui, à peine pouvoient prononcer un seul mot en begayant, repétoient & prononçoient clairement le nom de Sabataï, du Messie & du Fils de Dieu. Car la Justice Divine avoit permis que le diable en imposast si fort à ce peuple, que leurs enfans mesme furent pendant quelque temps possédés, & que l'on entendit des voix resonner de leurs entrailles. Ceux qui estoient plus avancés en âge tomboient d'abord évanoüis, ensuite ils jettoient de l'écume par la bouche, parlans de la délivrance & de la prosperité future des Israëlites, & des visions qu'ils avoient eues du Lyon de Juda, & des triomphes de Sabataï. Ce sont des verités certaines, que l'on ne peut attribuër qu'aux illusions du démon, comme les Juifs mesme l'ont avoüé depuis. 1666.

Ces heureux succés accompagnés de circonstances

 si extra-

1666. si extraordinaires, commencerent à enfler le courage à Sabataï. Pour répondre à tout ce qui estoit contenu dans les anciennes prophéties, il nomma les Princes qui devoient gouverner les Israëlites pendant leur marche vers la Terre-Sainte, & leur administrer la Justice aprés leur rétablissement.

Les choses s'avançoient ainsi à veuë d'œil au comble de l'extravagance, & cette Idole de grandeur chimerique avoit quelque chose de plus extraordinaire, que le plus ridicule grotesque du monde. Il n'y avoit personne qui osast faire publiquement paroistre le moindre scrupule, ou révoquer en doute des opinions si generalement établies. Mais pour affermir les Juifs dans leur foy, & pour étonner les Gentils, on jugea qu'il estoit à propos que Sabataï fist quelques miracles, afin de convaincre le monde qu'il estoit le véritable Messie. La necessité qu'il y avoit de confirmer cette vérité par des preuves incontestables, faisoit que le commun peuple les attendoit avec une impatience de gens amateurs de la nouveauté, qui de chaque action & de chaque mouvement de leur Prophete, se promettoient quelque chose d'extraordinaire & de surnaturel. La prevention des Juifs donnoit à l'Imposteur une grande facilité de les tromper : Il y avoit beaucoup d'apparence que le moindre tour de souplesse passeroit pour un miracle plus grand que celuy qui tira de l'eau d'un rocher, ou qui sépara la mer rouge. Cependant Sabataï se trouvoit fort embarassé sur la maniére dont il devoit se conduire en une conjoncture si délicate. Mais il se presenta peu aprés une occasion favorable à son dessein. Il alla un jour trouver le Cadi pour luy demander quelque soulagement de certaines taxes dont les Juifs se plaignoient. Un miracle estoit alors necessaire, si jamais il le pouvoit estre. Sabataï trouva aisément le moyen d'en imposer au peuple ; Car paroissant devant le Cadi avec une gravité Pharisaïque & affectée, il y en eut qui comme frapés d'éton-

tonnement & d'admiration, affûrerent qu'ils voyoient une colomne de feu entre luy & le Juge. Le bruit s'en répandit auffi-toft par toute la chambre qui eftoit pleine de Juifs qui avoient accompagné leur Prophete. Les uns par l'effet d'une imagination puiffamment préoccupée, juroient qu'ils la voyoient: & les autres qui eftoient dans la cour, & que la preffe empêchoit de voir le miracle, ne laifferent pas de le croire : Le bruit d'une preuve fi éclatante de l'envoy de Sabataï fe répandit en peu de temps dans toutes les familles des Juifs, où il fut reçû avec une fainte foy par les femmes & par les enfans. Sabataï s'en retourna triomphant, aprés avoir donné à fes fujets des affûrances fi fortes de la vérité, de ce qu'il avançoit, qu'il n'eftoit pas neceffaire de faire de nouveaux miracles pour les confirmer dans la foy. C'eft ainfi qu'il s'élevoit de plus en plus, pendant que ceux qui ne le reconnoiffoient pas pour le Meffie eftoient regardés comme des gens indignes d'avoir aucun commerce avec leurs freres, & comme des Kophrim, c'eft-à-dire des Infideles ou des Hérétiques, qui eftoient fous la cenfure & fous l'excommunication, & avec lefquels il n'eftoit pas mefme permis de manger. En un mot, on eftoit fi perfuadé de la fainteté, ou pour mieux dire de la Divinité du prétendu Meffie, que chacun apportoit fes tréfors, fon or, & fes pierreries aux pieds de l'Impofteur, qui par ce moyen pouvoit difpofer de toutes les richeffes de Smyrne. Mais il eftoit trop habile pour en abufer, fçachant bien qu'il n'y avoit rien qui fuft plus capable de le décrier que de paroître intereffé, & que le moyen de faire douter qu'il fuft le Meffie, eftoit d'accepter leur argent. 1666.

Aprés s'eftre fi bien affuré de l'efprit des Juifs de Smyrne, & avoir remply tous les autres lieux du bruit de fon nom, il declara que Dieu l'appelloit à Conftantinople, où la plus confiderable partie de fon ouvrage fe devoit accomplir. Au mois de Janvier 1666.

1666. il s'embarqua ſecrétement & avec peu de ſuite ſur une ſaïque Turque; Car il craignoit qu'un trop grand nombre de diſciples, qui n'auroient pas manqué de le vouloir ſuivre, ne jettaſt des ſoupçons dans l'eſprit des Turcs. En effet, ils avoient déja pris ombrage du bruit qu'il faiſoit dans le monde, & les propheties que l'on publioit de luy les avoient déja fort irrité. Mais ſi Sabataï-Sevi ne prit que fort peu de gens avec luy dans le vaiſſeau, cela n'empécha pas une multitude de Juifs de le ſuivre par terre, & de le joindre à Conſtantinople : tout le monde ayant les yeux ſur cette grande ville, qui devoit eſtre en meſme temps le témoin & le theatre de tant de merveilles. Le vent fut toûjours Nord, comme il l'eſt communément dans l'Helleſpont & dans le Propontide : au bout de trente-neuf jours, on ne voyoit point encore arriver Sabataï, tant ce prétendu Meſſie avoit de pouvoir ſur la mer & ſur les vents. Les nouvelles de l'approche du Sauveur des Juifs, avoient déja eſté portées à Conſtantinople, où tous ceux qui s'intéreſſoient à ſa venuë, préparoient toutes choſes pour ſa reception, faiſant voir à peu prés la meſme joye & la meſme impatience que l'on avoit fait paroître dans tous les autres lieux qu'il avoit honorés de ſa préſence. Le Grand Viſir, qui n'eſtoit pas encore parti pour l'Iſle de Candie, & qui eſtoit alors à Conſtantinople, ayant entendu parler de cet homme & de ſes extravagances, qui n'avoient pas laiſſé de cauſer de grands déſordres parmi les Juifs, réſolut de couper cours à cette affaire. Pendant que la ſaïque eſtoit encore retenuë par les vents contraires, il envoya deux chaloupes, avec ordre d'amener Sabataï priſonnier à la Porte. Il ne fut pas plûtoſt arrivé, que le Viſir le fit jetter dans le cachot le plus noir & le plus ſale de la ville, où il demeura à attendre ſa Sentence. Un ſi mauvais traitement loin de faire perdre aux Juifs la haute opinion qu'ils avoient de leur Meſſie, ne fit que les confirmer

firmer dans leur erreur : & ils regardérent cette indignité comme l'accompliſſement d'une Prophétie, qui marquoit que des afflictions & de la honte devoient precéder ſon eſtat de gloire. Cette conſidération porta les principaux d'entre eux à luy rendre viſite dans ſon cachot. Ils l'abordérent avec autant de cerémonie & de marques de reſpect, qu'ils euſſent fait, s'il euſt eſté elevé ſur le thrône de Juda. Il y en eut meſme qui avec un certain Anacago, un homme fort conſideré par les Juifs, ſe tinrent un jour entier devant luy les yeux baiſſés, le corps incliné, & les mains en croix, c'eſt à dire dans le dernier eſtat d'humilité ſelon l'uſage des Orientaux : En un mot l'infamie du lieu où il eſtoit, ni ſes fers, dans leſquels on ne devoit pas reconnoître un Meſſie, ne diminuérent en rien la haute idée qu'ils avoient de luy, ou le reſpect qu'ils luy portoient. 1666.

Car cette phreneſie avoit attaqué les Juifs de Conſtantinople avec autant de violence que ceux des autres Villes. Le commerce eſtoit interrompu parmi eux, & meſme leur eſtoit défendu : & ſur tout les debiteurs ne ſe mettoient aucunement en peine de ſatisfaire leurs creanciers. Parmi ces extravagans, il s'en trouva quelques-uns qui devoient de l'argent aux Marchands Anglois de Galata, & qui ne vouloient point entendre parler de payement. Les Marchands ne ſçachant comment ſe faire payer de ce qui leur eſtoit deub, jugérent à propos, partie par intereſt, partie par curioſité, de rendre viſite à Sabataï, pour luy remontrer que ſur les nouvelles de ſa venuë, il y avoit des Juifs qui prenoient la liberté de les frauder de leurs droits, & pour le prier d'ordonner à ſes ſujets de ſatisfaire à leurs dettes.

Sur cette remontrance Sabataï prit avec beaucoup d'affectation une plume & de l'ancre, & écrivit la lettre ſuivante à ceux de qui les Marchands ſe plaignoient.

A Vous de la Nation des Juifs, qui attendés l'apparition du Messie, & le Salut d'Israël, Paix soit sans fin. Ayans esté informés, que vous....... estes debiteurs de plusieurs de la Nation Angloise; il nous a semblé juste de vous ordonner de satisfaire à vos dettes legitimes: En quoy si vous refusés de nous obeir, & de faire ce que nous vous commandons, sçachés que vous n'entrerés point avec nous dans nôtre joye & dans nos Estats.

Sabataï Sevi demeura prisonnier à Constantinople pendant l'espace de deux mois. Au bout de ce temps le premier Visir estant sur le point de partir pour Candie, & considérant le bruit & les troubles que la presence de cet Imposteur avoit déja causés à Constantinople, crut qu'il n'y auroit pas de seureté à le laisser dans la ville Impériale, pendant que la Cour en seroit éloignée. Il le fit donc transférer à un des Châteaux des Dardanelles, appellé Abydos, qui est sur l'Hellespont du côté de l'Europe & à l'opposite de Sestos, aussi fameux que le précédent & aussi célébre dans les Poëtes Grecs. Le changement favorable d'une prison infecte en une prison où l'air étoit beaucoup meilleur, confirma les Juifs dans leur opinion, & redoubla leur vénération pour Sabataï. Car ils supposoient, que s'il eût esté au pouvoir du Visir ou des autres Ministres Turcs, de le faire mourir, ils ne l'eussent jamais laissé vivre si long-temps contre les maximes de l'Estat, qui leur ordonnent de sacrifier à leurs soupçons tous ceux qui sont assés mal-heureux pour les faire naître: Ce qu'ils devoient executer sur Sabataï plûtost que sur aucun autre; parce que non seulement il s'estoit declaré Roy d'Israël, mais qu'outre cela les Prophéties marquoient que sa venuë seroit funeste au Grand-Seigneur & aux Estats de l'Empire Turc.

De semblables considérations attiroient une foule incroyable de Juifs au château où il estoit emprisonné. On y voyoit aborder des Pélerins non seulement

ment des Provinces voisines, mais mesme des païs étrangers, de Pologne, d'Allemagne, de Livourne, de Venise, d'Amsterdam, & des autres lieux où il y a des Juifs. Sabataï pour les récompenser de leurs peines & des fruits de leur pélerinage, donnoit une abondance de bénédictions, & promettoit une augmentation de biens & de possessions en la Terre-Sainte. Il y avoit en ce lieu un si grand concours de Juifs, que les Turcs jugérent à propos d'en profiter. Dans cette veuë ils haussérent le prix des vivres, des logemens, & des autres choses nécessaires; & non contens de cela, ils n'admirent plus personne en la présence de Sabataï, que pour de l'argent, taxans les uns à cinq, les autres à dix écus, selon qu'ils remarquoient que les Pélerins avoient plus ou moins de zéle ou de biens. Ce fut là la raison pour laquelle on ne porta point de plaintes à la Cour de ce grand concours de Juifs, ou de leur conduite. Au contraire, on les traitoit avec toute sorte de civilité, & ils avoient autant de liberté qu'ils en pouvoient souhaiter: Cela aida encore à confirmer ce peuple dans son erreur, & à le persuader que Sabataï étoit incontestablement le Messie. 1666.

Nôtre Imposteur eut pendant sa prison le temps de dresser une nouvelle methode de culte pour les Juifs, & entre autres choses de régler la maniére dont ils devoient célébrer le jour de sa naissance. On peut en voir le plan dans la lettre suivante.

*MEs fréres & mon Peuple, hommes de ma Religion, qui habités dans la ville renommée de Smyrne, où demeurent des hommes, des femmes & des familles: Paix soit sur vous de la part du Seigneur de paix, & de moy son fils bien-aimé le Roy Salomon. Je vous ordonne de faire du 9. jour du mois d'Ab * prochain, un jour de feste & de réjoüissance, & de le célebrer avec des viandes exquises, & des boissons agréables, à la lumiere de plusieurs chandelles & de plusieurs lampes, & au son des instrumens de Musique, & des chansons, parce que c'est le jour*

* Il revenoit cette année là à nostre mois de Juin.

1666. *jour de la naissance de Sabataï Sévi, le Grand Roy qui est au dessus de tous les Rois de la terre. A l'égard du travail & des autres choses de cette nature, vous vous reglerés comme vous le devés faire pour un jour de feste, estans revetus de vos plus beaux habits. A l'égard des prieres suivés le mesme ordre que pour les jours de feste: Il ne vous est pas permis de converser ce jour-là avec des Chrestiens, quoy que vostre conversation soit de choses indifferentes. Toute sorte de travail vous est defendu; mais il vous est permis de joüer des instrumens.*

Ce sera icy la forme de vos prieres pour ce jour de feste. Aprés que vous aurés dit ces paroles, Tu es benit, ô Dieu Tres-Saint, vous ajoûterés celle-cy; Tu nous as choisis d'entre toutes les Nations; Tu nous as aimés, & Tu t'es rejouy en nous: Tu nous as humiliés plus que tous les autres peuples: mais Tu nous as sanctifiés par tes Commandemens, & tu nous as appellés à ton service & au service de nostre Roy. Tu as publié au milieu de nous ton saint, ton grand, & ton terrible Nom. Tu nous as donné, ô Seigneur nostre Dieu, selon ta bonté des temps de joye & de feste, des temps de réjoüyssance, & ce jour de consolation en convocation solemnelle de sainteté, pour la naissance de nôtre Roy le Messie Sabataï Sevi, ton serviteur & ton fils premier né & bien-aimé, par où nous celebrons la mémoire de nôtre sortie hors d'Egypte. Aprés cela vous lirés pour la leçon le premier, le second & le troisieme Chapitre de Deuteronome jusques au dix septieme verset: nommant pour les lire cinq personnes, qui en feront lecture dans une Bible parfaite & non falsifiee, & y ajoûtant les benédictions du matin comme elles sont marquées pour les jours de feste & pour la leçon des Prophetes, qui se lit chaque Sabbath dans la Synagogue, vous repeterés le trente-unième Chapitre de Ieremie aprés vôtre priere appellée le Mussaff, qui est usitée chaque Sabbath & les fétes solemnelles. Au lieu du Sacrifice d'addition, lors que la Bible est reportée en son lieu, vous lirés à haute voix & avec une sainte harmonie, le Pseaume 95. & aux premieres actions de graces du matin, aprés avoir chanté le

le Pseaume 91. & immediatément avant que de chanter le 98. vous répeterés le 132. mais au dernier verset où il est dit, Quant à ses ennemis je les couvriray de honte, mais sur luy fleurira sa couronne, au lieu de sur luy, *vous lires,* sur le Treshaut. *Aprés cela suivra le Pseaume 126. & ensuite le 113. jusques au 119.* 1666.

A la consecration du Vin pendant la veille ou vigile, vous ferés mention de la fête de consolation, qui est le jour de la naissance du nôtre Roy le Messie Sabataï Sévi, ton serviteur & ton fils premier-né, donnant la benediction suivante. Benit sois-tu, ô nostre Dieu, Roy du monde qui nous as fait vivre, qui nous as soûtenu, & qui nous as conservé la vie jusques icy. La vigile de ce jour vous lirés aussi le Pseaume 81. le 132. & le 126. qui sont marques pour les actions de graces du matin. Que ce jour soit un jour solemnel pendant tous les siécles, & un témoignage perpetuel entre moy & les enfans d'Israel.

Audite audiendo, & manducate bonum.

Outre cet ordre & cette forme de Liturgie qu'il établit pour solemniser sa naissance, il donna d'autres régles pour le Service Divin. Il déclara que ceux qui iroient prier sur le tombeau de sa mere, obtiendroient les mesmes privileges & les mêmes indulgences, que ceux qui feroient un pélerinage à Jerusalem pour y prier & pour y offrir des sacrifices. La dévotion que les Juifs avoient pour leur prétendu Messie, augmentoit de jour en jour. Les principaux de la ville alloient dans la prison luy offrir leurs services; & non contens de luy avoir donné ces marques de leur respect, ils ornérent les murailles de leurs Synagogues de doubles SS en lettres d'or, & y peignirent pour luy une couronne, dans le tour de laquelle le Pseaume 91. estoit écrit tout du long, en beaux & lisibles caractéres. Car ils donnoient à leur Sabataï les mêmes qualités que nous donnons à nôtre Sauveur, & expliquoient à son avantage tous les passages de l'Ecriture qui regardent le Messie, comme nous les expliquons de JESUS-CHRIST.

1666. Mais de quelque aveuglement que la plûpart des Juifs fussent frapés, il s'en trouva quelques-uns qui demeurérent en leur bon sens, & qui ne se laissérent point entraîner au torrent de la multitude. Entre autres il y eut un certain Cockham ou Docteur de Smyrne, fort zélé pour sa Loy, & pour le bien de sa Nation, qui crût que c'étoit faire tort & à l'une & à l'autre, que de ne pas se déclarer contre un si grand abus. Il voyoit les Juifs sur le bord du précipice, & de quelque côté qu'il se tournât, leur ruine luy paroissoit presque inévitable. Il ne songeoit qu'avec douleur, qu'ils étoient si entétés de leur extravagance, qu'elle leur faisoit négliger le soin de leurs propres affaires, & abandonner le commerce. Mais cela luy paroissoit bien moins considérable que ce que l'on devoit attendre des Turcs. Des Prophéties d'une délivrance prochaine, d'une grandeur future, & de la captivité du Grand-Seigneur, suffisoient pour autoriser tout ce qu'ils entreprendroient contre la Nation des Juifs. D'ailleurs comment pourroit-on espérer que des gens, qui sur une simple apparence de dangers pour l'Etat, sacrifient leurs sujets mesmes aux moindres soupçons, pûssent se résoudre à épargner les Juifs, une Nation qu'ils ont toûjours haïe, & qu'ils seroient bien aises de pouvoir condamner, afin de s'emparer de ses biens? Aussi devons-nous dire que les réfléxions du Cockham estoient fort justes, & qu'il y a lieu de s'étonner que les Turcs n'ayent pas pris cette occasion de tirer des Juifs des sommes tres-considérables. Ils devoient, ce semble, mettre à rançon toute la Nation, dans un temps auquel ses extravagances leur en fournissoient un sujet assez raisonnable ; Mais il y a lieu de croire que les Turcs ont regardé ces desordres plûtost comme une comédie representée pour les divertir, que comme un soûlévement dangereux : & qu'ils ont crû que ce seroit faire tort à la grandeur de l'Empire Ottoman, que de prendre part aux troubles d'un peuple

peuple auſſi mépriſable que le ſont les Juifs. Les raiſons que nous avons alléguées, firent ſonger le Cockham à ſe laver du crime de ſes freres, & à tâcher par-là de ſe mettre à couvert du danger qui les menaçoit. Il alla trouver le Cadi, pour proteſter devant luy contre la nouvelle doctrine, & pour déclarer, que loin d'avoir contribué à l'élévation de Sabatai, il eſtoit l'ennemy juré de ce faux-Meſſie & de ſa ſecte. L'action du Cockham irrita exceſſivement les Juifs, qui ne croyans pas que l'on puſt prononcer une Sentence trop ſévére contre un ſi grand criminel, ou qu'il y euſt des peines aſſés rigoureuſes pour le punir des blaſphêmes qu'il avoit proférés contre leur loy & contre la ſainteté de leur Meſſie, travaillérent à ſa perte. Leurs preſens obtinrent enfin une Sentence du Cadi, qui condamna le pauvre Cockham à avoir la barbe raſée, & à eſtre conduit aux galéres, pour avoir deſobeï à ſes Supérieurs en des choſes capitales. 1666.

Aprés tant de circonſtances, il ne manquoit pour l'apparition ſolemnelle du Meſſie, que la préſence de ſon Précurſeur. Les Juifs l'attendoient à toute heure, & l'attendoient avec tant de confiance, que le moindre ſonge, ou la moindre viſion d'un cerveau débile, paſſoit pour Elie. On aſſuroit meſme qu'on l'avoit vû ſous diverſes formes, qui ne ſeroient connuës ny manifeſtées qu'à l'arrivée du Meſſie. Cette ſuperſtition s'eſtoit ſi fortement eſtablie dans l'eſprit du peuple, que la plûpart des maiſons avoient une table dreſſée pour Elie, à laquelle ils invitoient de pauvres gens, laiſſant la place d'honneur pour le Prophéte; Ils croyoient qu'il ſe trouvoit inviſiblement à leurs repas, & qu'il y mangeoit & beuvoit, quoyque ſans diminution des viandes & de la boiſſon. Il y eut un Juif, qui aprés un ſemblable ſouper, commanda à ſa femme de remplir de vin une coupe, & de laiſſer la table couverte pendant toute la nuit, afin qu'Elie pût faire bonne chére, & ſe réjoüir tout ſeul.

Le

1666. Le lendemain se levant assés matin, il assura que le Prophéte avoit esté si satisfait du repas, que pour marque de sa reconnoissance, & de la bonté avec laquelle il le recevoit, il avoit rempli la coupe d'huile au lieu du vin qui y estoit. C'est une coûtume parmi eux de répéter la veille du Sabbat certaines loüanges de Dieu, ou *Haudola*, qui marquent la différence qui est entre le Sabbat & les jours prophanes, comme ils les appellent. Cette cerémonie se fait ainsi. On prend une coupe pleine de vin, que l'on répand goutte à goutte par toute la maison au nom d'Elie, en disant, *Elie le Prophéte*, *Elie le Prophéte*, *vien bientost à nous avec le Messie*, *le Fils de David*. Et ils assurent que cette espéce de sacrifice est si agréable à Elie, qu'il ne manque jamais de conserver la famille qui le luy presente, & la faire prospérer. Ils ont plusieurs autres coûtumes de cette nature; mais elles sont si ridicules, qu'elles ne méritent pas d'être rapportées. Ainsi je me contenteray d'en marquer une, qui ne m'éloigne pas de mon sujet. C'est qu'à la circoncision de leurs enfans, il y a toûjours une chaise pour Elie. Sabataï Sévi estant un jour invité à la circoncision du premier enfant d'un de ses parens nommé Abraham Gatiére, & toutes choses estant prêtes pour la cerémonie, Sabataï pria le pere & la mere de la différer tant soit peu, & d'attendre qu'il les avertist quand il la faudroit commencer. Une bonne demy-heure aprés il leur ordonna de couper le prépuce de l'enfant, ce qui fut aussi tost executé à la joye & à la satisfaction des parens. La cerémonie achevée, on luy demanda pourquoy il l'avoit retardée: il répondit, que quand il avoit prié d'attendre, Elie n'etoit pas encore arrivé: mais que d'abord qu'il l'avoit vû placé, il avoit marqué que l'on pouvoit commencer. A quoy il ajoûta, qu'Elie paroîtroit bien-tost clairement, pour publier les nouvelles de leur redemption. Comme c'étoit une opinion generalement receuë parmi les Juifs, & même mise au rang de

de leurs articles de foy, que Sabataï Sévi estoit le vray Messie, il n'étoit pas difficile de leur persuader qu'Elie estoit déja venu, & qu'il estoit autour de leurs tables, dans leurs chambres & par tout ailleurs, quoy qu'invisiblement. C'est-à-dire qu'il y estoit à peu prés de la même maniére, que les plus simples de nos païsans s'imaginent qu'il y a chés eux des Lutins & des Esprits folets. C'est apparemment encore de la même maniére qu'Elie fut vû dans la maison d'un Bourgeois de Smyrne nommé Salomon Crémone. Cet homme avoit invité les principaux Juifs de la ville à un grand festin. Aprés avoir mangé & bû largement, il y en eut un qui se leva avec beaucoup d'émotion, disant qu'il voyoit Elie sur la muraille de la chambre. Il ne manqua pas de rendre au Prophéte tous les honneurs qui luy estoient deûs, & d'accompagner ses complimens de beaucoup de revérences faites avec toute l'humilité possible. Quelques autres dont les esprits preoccupés, & les yeux chargés des fumées du vin, n'étoient pas fort capables de distinguer des ombres, appuyérent de leurs voix les visions du premier. Chacun crut & fit croire qu'Elie estoit present, & il ne s'en trouva pas un, qui eût assés de force pour dire qu'il ne le voyoit pas. Une pareille surprise ne pouvoit que les frapper d'une crainte respectueuse pour le Prophéte, à qui les plus éloquens, dont les langues estoient denoüées par la joye & par le vin, adressérent des priéres, des protestations de reconnoissance, & des loüanges assés conformes à celles que des Amans peu raisonnables donnent quelquefois à leurs Maîtresses absentes. 1666.

Il y eut un autre Juif à Constantinople qui assura qu'il avoit rencontré Elie dans les ruës, habillé à la Turque, & que le Prophéte aprés l'avoir long temps entretenu, luy avoit ordonné de recommander à ses freres l'observance de plusieurs cerémonies que l'on négligeoit; comme le Zezit mar-

1666. qué au Livre des Nombres chap. 15. verſ. 38. *Parle aux enfans d'Iſraël, & leur commande de mettre une frange ſur les bords de leurs vétemens, & un ruban bleu:* & le Peotz marqué au Levitique chap. 19. verſ. 17. *Vous ne tondrés point vos cheveux en rond, & ne razerés point voſtre barbe.* Cette apparition du Prophéte fut auſſitoſt creuë que publiee, & chacun commença à obeïr & à mettre des franges à ſon habit. Il y avoit un peu plus de difficulté au ſecond article: parce que leurs teſtes eſtoient razes ſelon la coûtume des Turcs & des autres Orientaux, & qu'il eût eſté incommode & dangereux pour la ſanté de laiſſer croître les cheveux. Cependant pour renouveller autant qu'il eſtoit poſſible les anciennes céremonies, chacun nourrit de chaque coſté de la teſte une touffe de cheveux, qui paſſoient leurs bonnets, & qui peu aprés ſervirent à diſtinguer les Croyans des Koparims, c'eſt à dire des Infidelles & des Herétiques, qui ne reconnoiſſoient pas Sabataï pour le Meſſie. L'obſervation de cette cerémonie eſtoit meſme enjointe avec une menace d'Elie, que ſi on la negligeoit, les Juifs qui devoient venir de la riviére Sabation, comme il eſt marqué au ſecond Livre d'Eſdras chap. 13. puniroient ceux qui ſe trouveroient coupables de ſemblables omiſſions.

Nous avons laiſſé Sabataï Sévi priſonnier dans le Château d'Abydos ſur l'Elleſpont, où il eſt temps que nous le rejoignions pour voir le dénouëment de cette fameuſe piéce. La perte de ſa liberté ne luy avoit pas fait perdre l'affection de ſes freres, qui l'admiroient & l'adoroient autant ou plus que jamais. Un concours extraordinaire de pelerins, que le bruit de la venuë du Meſſie avoit tirés de toutes ſortes de païs, adouciſſoit en quelque maniére le chagrin de ſa priſon. Entre un ſi grand nombre de pélerins, il ſe trouva un Polonois nommé Nehémie Cohen, qui eſtoit un homme tres-conſidérable, fort ſçavant dans les Langues Hebraïque, Syria-

Syriaque, & Chaldaïque, & aussi versé dans la do- 1666.
ctrine & dans la cabale des Rabbins que Sabataï Sevi. Pour le dire en un mot, c'estoit un homme aussi propre que luy à faire le Messie, & qui selon quelques-uns eust pû joüer tres-adroitement le mesme rôlle, si Sabataï ne l'eust prévenu. Mais comme il estoit trop tard, & que Sabataï s'étoit déja emparé de la qualité de Messie, & en mesme temps du cœur & des affections des Juifs, Nehémie resolut de se contenter du second rang. Pour mieux conduire son dessein, il demanda une conference avec Sabataï. Leurs discours furent accompagnés d'un peu de chaleur, & ces deux grands Rabbins eurent de la peine à s'accorder. Nehémie remontra à l'autre, que selon l'Escriture & l'interprétation des Sçavans, il devoit y avoir deux Messies, dont l'un s'appelleroit Ben Ephraïm, & l'autre Ben-David: Que le premier de ces Messies devoit estre un Prédicateur de la Loy, qu'il seroit pauvre & meprisé, & qu'on ne le considereroit que comme le serviteur & le précurseur du second: Au lieu que celuy-cy seroit grand & puissant, restabliroit les Juifs dans Ierusalem, monteroit sur le Trône de David, & feroit toutes les glorieuses actions, & toutes les conquestes que l'on attendoit de Sabataï. Nehémie se contentoit d'estre Ben-Ephraïm, le Messie pauvre & affligé, & Sabataï estoit assez satisfait qu'il le fust; Mais Nehémie luy ayant reproché qu'il s'estoit trop tost declaré, & qu'il devoit avoir attendu que le premier Messie eust esté connu au monde; il s'en offença, soit par un principe d'orgueil, & d'entestement de sa propre infaillibilité, ou pour d'autres raisons. Peut-estre aussi craignoit-il que Nehemie aprés avoir passé pour Ben Ephraim, n'eust l'adresse de persuader au monde qu'il estoit Ben-David. Ce fut là apparemment la raison pour laquelle Sabataï ne voulut plus entendre parler de cette nouvelle doctrine, ni reconnoître Ben-Ephraim pour un Officier

1666. nécessaire. La dispute recommença aussi tost, & leur différend alla si loin, que les Juifs en prirent connoissance. Chacun en jugeoit selon son sens, & selon ses prejugés. Mais comme Sabataï avoit plus de credit que Nehemie, le dernier fut rejetté & declaré Schismatique & ennemi du Messie: ce qui produisit la ruine de Sabataï, & le dénoüement de sa fourbe. Car Nehemie se voyant moqué, ne songea plus qu'à la vengeance, & sa fierté luy suggera de tirer raison de l'injure qu'il avoit receuë. Pour exécuter son dessein, il fit un voyage à Andrinople. Il apprit aux Ministres d'Estat & aux Officiers de la Cour, des choses que l'avarice de ceux qui gardoient Sabataï dans Abydos, leur avoit cachées. Il les informe du concours prodigieux de peuple qui alloit voir cet Imposteur, & les instruisit des Propheties de la revolte des Juifs. Il engagea dans son parti quelque Cockams ou Docteurs incredules & mécontens, qui par un effet de l'amour qu'ils avoient pour leur Nation, & dans le dessein de prevenir les mauvaises conséquences d'une folie, qui n'avoit déja que trop duré, allérent trouver le Caïmacan, ou le Lieutenant du Visir. Ils luy remontrerent que le Juif nommé Sabataï Sévi, prisonnier dans le Château d'Abydos, estoit un homme perdu: Qu'il tâchoit de débaucher les Juifs de l'obeïssance du Grand-Seigneur; & qu'il les détournoit de leurs occupations honnestes; Qu'ainsi il estoit necessaire de delivrer le monde d'un esprit dangereux, qui ne tâchoit qu'à porter les autres à la sedition. Cet avis reçû, le Caïmacan ne pouvoit moins faire que d'instruire le Grand Seigneur de toutes les particularitez de l'affaire, & de l'informer de la condition, de la maniére de vivre, & de la doctrine de Sabataï. Le Sultan ne fut pas plûtost instruit de toutes ces choses, que l'on depécha un Chiaoux pour amener l'Imposteur à Andrinople. L'Officier s'acquita de sa commission à la maniere des Turcs, c'est à dire

avec

avec la derniere promptitude, & sans faire aucune excuse au Messie, & mesme sans luy donner le temps de dire Adieu à ses adorateurs, dont les esperances estoient alors au plus haut point, il l'amena à Andrinople en peu de jours. 1666.

Le Grand-Seigneur, qui avoit esté plus particuliérement informé de l'extravagance des Juifs, & des prétentions de leur Messie, estoit dans une impatience si extraordinaire de le voir, que d'abord qu'il fut arrivé, il se le fit amener. Mais Sabataï estoit fort abatu, & ce courage qu'il avoit toûjours fait paroître dans la Synagogue, l'abandonna lors qu'il se vit en présence du Souverain. Le Sultan luy fit plusieurs questions en Turc, ausquelles il ne répondit point, ne se fiant pas si fort à sa qualité de Messie, qu'il voulust risquer de s'exprimer en une Langue qui ne luy estoit pas trop naturelle. Il demanda pour son Interprete un Medecin, qui de Juif s'estoit fait Turc. On le fit venir; mais ce ne fut pas sans faire reflexion, que si Sabataï eust esté le Messie, & le Fils de Dieu, comme il le prétendoit quelque temps auparavant, le don des Langues, & une éloquence surnaturelle, ne luy eussent pas manqué au besoin. Le Sultan pour estre convaincu de la Divinité de Sabataï, demandoit un miracle, & le vouloit à son propre choix. Il déclara à l'Imposteur, que sa vie estoit à ce prix, & que sans miracle il ne devoit esperer aucune grace. Ensuite il luy marqua celuy qu'il avoit choisi, qui estoit que le pretendu Messie seroit depoüillé tout nud, & serviroit de blanc aux plus habiles tireurs d'arcs qui fussent à la Cour: Que si sa chair & sa peau resistoient aux fléches, comme des armes à l'épreuve, sans qu'il fust bléssé, sa Hautesse le reconnoîtroit pour le Messie, & pour celuy que Dieu auroit destiné à tant de grandeur, & à la possession des Estats qu'il pretendoit. Mais Sabataï n'avoit pas assez de foy en luy-mesme pour s'exposer à une épreuve

 aussi

1666. aussi perilleuse que l'estoit celle-là. Il aima mieux renoncer à tous les droits qu'il pouvoit avoir sur des Royaumes & sur des Gouvernemens; & declarer qu'il n'estoit qu'un simple Cockham , & un Juif ordinaire, qui n'avoit aucune vertu & aucun privilege particulier. Le Grand-Seigneur ne demeura pas satisfait de la confession ingenuë de Sabataï. Il luy declara que le scandale causé à la Sainte Religion de Mahomet, & le crime d'avoir voulu priver son Souverain d'une partie de ses Estats aussi considérable que la Palestine, ne se pouvoient expier, sans une reparation solemnelle. Que cette reparation ne se pouvoit faire que par sa conversion à la Foy Mahometane; & qu'enfin s'il refusoit d'embrasser la doctrine du Prophete, le pal estoit prest à la porte du Serrail. Une declaration si terrible eût jetté un autre que Sabataï dans le dernier embarras : mais songeant que ce seroit une fureur que de mourir pour une chose qu'il sçavoit estre absolument fausse, il prit aussi-tost parti. Il répondit d'un air satisfait, qu'il y avoit long temps qu'il souhaitoit d'embrasser une profession aussi glorieuse que celle qui luy estoit offerte, & qu'ayant dessein de se faire Turc, il ne le pouvoit jamais faire plus à propos qu'en presence de sa Hautesse. Ainsi finit une affaire que les Juifs avoient regardée comme la plus importante de leur vie, & qui neanmoins n'eût qu'un denouëment comique. Leurs esperances se trouvoient tout d'un coup renversées : Ces promesses pompeuses d'un puissant Royaume, ces assurances éclatantes d'une grandeur prochaine, faisoient place à la douleur. La consternation succedoit à la confiance, & au lieu des honneurs dont ils s'étoient flatez, ils se voyoient couverts de honte, exposez à la raillerie des autres, & abandonnez aux reproches que leur faisoit leur conscience d'avoir esté si credules.

Il seroit difficile de bien répresenter quel étrange changement celuy de Sabataï produisit sur tous les Juifs.

Juifs. Ces nouvelles remplirent bien-toſt toute la Turquie, qui apprit que le prétendu Meſſie avoit rendu hommage à Mahomet. Les Juifs en furent dans le dernier étonnement; Ils n'avoient rien negligé pour tâcher de perſuader aux autres, que cet Impoſteur eſtoit le Meſſie : Tous ceux qui demeuroient avec eux, eſtoient devenus autant de Proſelites ; & de quelque coſté que les Juifs jettaſſent les yeux , ils ne voyoient que des objets qui leur reprochoient leur extravagance. Ils ſe voyoient par tout expoſés à la riſée publique, & les enfans les couroient dans les ruës. A Smirne on forma un nouveau nom, *Pouſrai*, que tout le monde prononçoit avec mépris & par riſée, en montrant les Juifs au doigt. De ſorte que ce peuple viſionnaire fut long-temps obligé de ſe tenir caché, & d'obſerver un ſilence accompagné de confuſion & de deſeſpoir. Cependant il s'en trouve encore de ſi aveuglés, qu'ils ne peuvent ſe perſuader que Sabataï ſe ſoit fait Turc, & qui croyent qu'il n'y a que ſon ombre qui ſoit demeuré ſur la terre, où elle marche avec une teſte blanche & ſous un habit à la Turque : mais que ſon corps & ſon ame ont eſté enlevés au Ciel, où l'un & l'autre doit demeurer juſqu'au temps marqué pour l'accompliſſement de tant de merveilles. Cette opinion s'inſinuoit ſi fort, qu'il ſembloit que le peuple charmé de ſon erreur, ne vouluſt pas eſtre deſabuſé. Il ſe ſervoit toûjours des regles & des formulaires de devotion que ſon Meſſie Mahometan luy avoit laiſſez : & ſon enteſtement fut ſi prodigieux, que les Cockams ou Docteurs Juifs de Conſtantinople commencerent à craindre que la nouvelle opinion ne fuſt auſſi dangereuſe que la premiere. Pour prévenir le mal, ils condamnérent comme une doctrine damnable, la doctrine qui enſeignoit que Sabataï eſtoit le veritable Meſſie, & ordonnerent aux Juifs ſous peine d'excommunication , de reprendre leur ancienne maniere de ſervir Dieu. La Lettre qu'ils 1666.

1666. écrivirent ſur ce ſujet eſtoit conceuë à peu prés en ces termes.

A *Vous qui avés la puiſſance de la Sacrificature, & qui eſtes les Sçavans, les Eclairés & les Magnanimes Gouverneurs & Princes Reſidents dans la ville de Smyrne, puiſſe le Tout-puiſſant vous proteger,* Amen; *car telle eſt ſa volonté.*

Ces Lettres que nous envoyons au milieu de vous, ſont écrites au ſujet de quelques bruits & de quelques deſordres qui ſont parvenus à nos oreilles de cette ville de voſtre Sainteté. Car il y a au milieu de vous un genre de perſonnes, qui ſe fortifient dans leur erreur, en diſant, qu'un tel noſtre Roy vive. *Ils le beniſſent chaque jour de Sabbat dans leurs Synagogues, & ſe ſervent de Pſeaumes & d'Hymnes inventes par cet homme pour certains jours, avec ſes régles & ſa méthode pour la priere, ce qui ne ſe doit point faire; Cependant ils demeurent obſtinés dans leur maniere d'agir. Or vous ſçavés quels gouffres ſe ſont ouverts ſur nos ames à cauſe de luy: Car ſans la miſericorde infinie de Dieu, & ſans le merite de nos Peres, qui nous a aſſiſtes,* le pied d'Iſraël *, *euſt eſté retranché par nos ennemis. Neanmoins vous vous obſtinés encore dans des choſes, qui loin d'eſtre utiles ou avantageuſes, ne peuvent produire que des maux, leſquels nous prions Dieu de détourner de deſſus vous. Revenés donc, car le chemin que vous ſuivés n'eſt pas le veritable chemin. Rendés la Couronne à l'ancienne coûtume & à l'ancien uſage de vos Peres, & à la Loy, & ne vous en éloignés plus.*

* Le ſcrupule que les Iuifs font de dire, *la tête d'Iſraël.*

Nous vous ordonnons donc d'employer vôtre autorité, & meſme les excommunications & les autres peines, pour abolir toutes ces Ordonnances *& ces* Prières, *tant celles qui ont eſté delivrées de la propre bouche de cet homme, que celles qu'il a établies par la bouche des autres: Qu'elles ſoient toutes annullées, & qu'elles ne ſe trouvent ni n'entrent plus en vos cœurs. Jugés ſelon les anciens commandemens de vos Peres; Repetés tous les jours de Sabbat les meſmes Prières, & liſés les meſmes Leçons que de coûtume,*

me, comme aussi les Collectes pour les Rois, pour les Potentats, & pour les Oints, &c. Benisses le Roy Sultan Mahomet; car en ses jours a esté opéré un grand salut pour Israël, & ne soyés pas assés malheureux pour vous rebeller contre luy. Songés qu'apres ce qui s'est passé, le moindre mouvement donneroit un juste sujet de soupçon, & que vous attireries une ruïne inévitable sur vos personnes, & sur tout ce que vous avés de plus cher, & de plus proche. Ainsi éloignés-vous de cet homme, & que son nom mesme ne sorte pas de vôtre bouche. Enfin sçachés que si vous refuses de nous obeir en cette occasion, nous sommes résolus de poursuivre selon nôtre devoir, ceux qui ne voudront pas suivre nos conseils; & que nous informerons exactement, qui & quels seront les desobeïssans. Mais pour celuy qui nous écoutera, & qui obeïra à nôtre Commandement, que la benediction de Dieu soit sur luy. Ce sont là les paroles de ceux qui ne cherchent que vôtre paix & vôtre bien, & qui ont signé la présente Lettre. A Constantinople le Dimanche 5. jour du mois de Sevat. 1666.

Joam Tob fils de Hanania Ben Iacar.
Isaac Alnacagua.
Joseph Kazabi.
Menasse Barudo.
Kaleb fils de Samuël.
Eliezer Casti.
Eliezer Gherson.
Joseph Accohen.
Eliezer Aluff.

Pendant que toutes ces choses se passoient à Constantinople, à Smyrne, à Abydos sur l'Ellespont: & à Andrinople, les Juifs abandonnoient le commerce & leurs occupations ordinaires, comme nous l'avons déja marqué. Ils se donnoient entierement à la contemplation, & les miracles prétendus de leur Messie faisoient le sujet de leurs entretiens, & remplissoient les Lettres que l'on écrivoit aux freres d'Italie, & de plusieurs autres endroits. Les uns di-

1666. disoient que des Janissaires ayant esté envoyés par la Cour pour prendre Sabatai, ils estoient tombés morts d'une seule parole de sa bouche. Que de nouveaux soldats, qui avoient eu la même temerité que les precédens, avoient aussi eu la même destinée : Qu'un si grand miracle avoit esté suivi d'un autre miracle, pour le moins aussi illustre que celuy-là, Sabatai ayant rendu la vie à ceux dont il venoit de punir l'audace. Qu'il n'avoit pourtant fait une grace si particuliere, qu'à ceux qui estoient originairement Turcs, & qu'il n'avoit pas voulu ressusciter des Renégats. Ils ajoûtoient, qu'aprés cette action éclatante, il s'estoit volontairement allé mettre en prison ; & qu'encore que les portes fussent tres-exactement fermées, on l'avoit vû se promener dans les ruës avec une suite nombreuse. On disoit enfin, que lors que les Geoliers avoient voulu l'enchaîner, & luy mettre un carquan, les fers estoient tombés d'eux-mesmes, & s'étoient changés en un tres-bon or, dont il avoit fait des largesses à ses fideles Sectateurs. Au mesme temps que le Messie faisoit de si grands miracles, son Précurseur en faisoit aussi. Nathan n'avoit qu'à lire le nom d'une personne, homme ou femme, pour en sçavoir l'histoire. Il acqueroit aussi-tost une connoissance exacte de toutes les particularités de la vie de cette personne. Il voyoit d'un coup d'œil tous ses vices, tous ses péchés, & toutes ses mauvaises inclinations. Il se servoit de ses connoissances pour corriger ceux dont il penétroit les secrets, & leur imposoit des pénitences selon qu'il le jugeoit à propos. Ces bruits se répandirent bien-tost par toute l'Europe, & principalement en Italie, où on les debitoit comme des verités constantes. Les Juifs de Cazal résolurent d'envoyer à Smyrne trois personnes de leur corps, pour s'informer du fondement & de la solidité de ces bruits. Les Deputés firent leurs diligences pour se rendre à Smyrne où ils arrivérent dans le dessein de s'aller jetter aux

pieds de leur Messie, & de son Prophéte Nathan. 1666.
Mais en arrivant ils apprirent que Sabatai s'estoit fait Turc. Tout estant terminé par le changement de Sabatai, les Envoyés n'avoient plus rien à faire à Smyrne. Ils conclurent neanmoins, qu'avant que de s'en retourner au Monferrat, il falloit s'instruire exactement des particularités d'une si grande imposture. Pour y mieux réüissir, ils renoncerent aux cerémonies de leur charge, & se logérent chacun où il put. Ils rendirent visite au frere de l'Imposteur, qui les assura que Sabatai estoit le vray Messie, & que ce n'estoit pas luy qui avoit pris la forme & l'habit d'un Turc, mais que c'estoit son Ange ou son Esprit : Que le corps estoit monté au Ciel, où il demeureroit jusques au temps marqué par les Decrets du Conseil de Dieu. Que l'on en voyoit des assurances en la personne de Nathan, qui estoit attendu tous les jours à Smyrne. Que ce Prophéte aprés avoir fait plusieurs miracles en divers lieux, se rendroit enfin aussi à Smyrne pour leur consolation : & qu'alors le même Prophéte leur revéleroit des secrets, dont la connoissance les rempliroit d'étonnement & de joye. L'esperance de voir Nathan, consola un peu les Deputés, qui l'attendirent quelque temps. Ils avoient une lettre à luy rendre, & devoient selon leurs instructions, sçavoir de luy, quel estoit le fondement de ses Prophéties, quelles asseurances il avoit qu'il estoit inspiré de Dieu; & de quelle maniere luy avoient esté revélées les choses qu'il avoit couchées par écrit, & communiquées à toute la Nation.

Enfin le Vendredy troisiéme jour de Mars 1667. Nathan arriva aux environs de Smyrne vers le soir. Le Dimanche les Deputés luy allerent rendre visite. Mais les nouvelles de la chute du Messie l'avoient plongé dans une mélancolie, qui l'obligeoit à se renfermer. Les Deputés eurent beaucoup de peine à luy parler. Ils l'informérent en peu de mots, qu'ils

1666. qu'ils avoient pour luy une lettre des Fréres d'Italie, & qu'ils souhaiteroient pouvoir s'entretenir avec luy sur le fondement de ses Prophéties. Nathan refusa de prendre la lettre, & ordonna à *Caim Abolafio*, un Cockham de Smyrne de la recevoir. Ainsi les Députés s'en retournérent un peu mal-contens ; mais dans l'esperance que lors que le Prophete seroit à Smyrne ils obtiendroient ce qu'ils souhaitoient.

Cependant les Cockhams ou Docteurs Juifs de Constantinople, receurent avis que Nathan devoit faire un voyage vers uns grande ville ; mais on ne leur marquoit point la route qu'il devoit prendre. Afin de prévenir son dessein, ils écrivirent aux Juifs de Smyrne, de Burse, & des environs, pour les exhorter de s'opposer à son voyage. Car ils craignoient que les désordres qui commençoient à s'appaiser, ne se renouvellassent à l'arrivée d'un nouvel Imposteur, & que les Turcs, qui avoient pardonné aux Juifs leur premiére folie, ne fussent pas dans la mesme disposition à la veuë d'une seconde. Voicy la lettre qu'ils écrivirent sur ce sujet à la Synagogue de Smyrne.

A Vous qui estes les Pasteurs, & les Gouverneurs d'Israël, demeurans pour le Grand Dieu de l'Univers dans la Ville de Smyrne, qui est Mere en Israël, à ses Princes, ses Sacrificateurs & ses Juges, & particuliérement aux plus considérables par leur profonde sagesse, & par leur longue expérience, veüille le Seigneur nôtre Dieu vous faire vivre devant luy, & vous faire réjoüir en l'abondance de paix: Amen. *Ainsi soit la volonté du Seigneur.*

Nous vous écrivons les présentes pour vous faire sçavoir que nous sommes informés des vaines doctrines que le sçavant homme appellé Nathan Benjamin, qui estoit à Gaza, a publiées dans la Ville de vôtre Sainteté, ses paroles & ses nouvelles doctrines ayant fait trembler le monde. Nous avons maintenant reçû avis, que le mesme homme est parti depuis quelques jours de Gaza, & a pris la route de Scanderone, où il doit s'embarquer pour Smyrne,

dans

dans le dessein de se rendre à Constantinople, ou à Andrinople. Il nous paroist surprenant qu'un homme veüille se précipiter luy-mesme dans le feu & dans les flames de l'enfer. Mais nous devons craindre que cela n'arrive. * Car les pieds de l'homme le conduisent toûjours à sa perte. *C'est pourquoy nous qui avons signé les presentes, nous vous ordonnons d'abord qu'il sera arrivé dans l'etenduë de vostre Jurisdiction, d'empescher qu'il ne continuë son voyage, & de l'obliger à s'en retourner. Car sçachés, qu'aussitost qu'il sera arrivé icy, il ne manquera pas d'exciter de nouveau les mesmes desordres, qui ont déja esté excités par des songes & des espérances chimériques d'un nouveau Royaume: & souvenés-vous qu'il ne se fait pas de miracles tous les jours. A Dieu ne plaise, que par la venuë de cet homme, le peuple de Dieu soit exterminé en tous lieux; & pour luy, il seroit le premier exterminé. Mais que son sang soit sur sa propre teste. Car dans la conjoncture où nous sommes, la moindre faute devient capitale. Souvenés-vous dans quels dangers nous ont jetté les premiers desordres, & craignés que des seconds troubles ne nous soient encore plus funestes que ceux-là. C'est pourquoy servés vous de vôtre autorité & de la nôtre pour l'empescher de continuer son voyage. Employés mesme toutes les excommunications dont nostre Loy permet l'usage en de semblables occasions; & contraignés-le de s'en retourner avec ceux qui l'accompagnent: Que s'il vous resiste, & vous désobeit, vôtre Loy est assez forte pour le ramener à son devoir. Ce sera une chose avantageuse & à luy & à tout Israël.* 1666.

* Proverbe Arabe.

Pour l'amour de Dieu, que nos paroles entrent dans vos oreilles; & ne vous imaginés pas que ce soient icy des choses vaines & frivoles. Sçachés que sa vie & celle de tous les Juifs en dépendent. Dieu veüille nous regarder d'en haut, & avoir pitié de son peuple Israël. Amen. *Ainsi soit sa volonté. Escrit par ceux qui ne cherchent que vôtre paix.*

Joam Tob fils de Chanania Iacar.
Moise Benveniste.

Isaac

1666. *Isaac Alnacagua.*
Ioseph Kizbi.
Samuël Acazsina.
Kaleb fils du feu Cockham Samuël.
Moïse Bardo.
Elihezer Aluff.
Jehousual Raphaël Benveniste.

La Lettre des Cockhams ayant rompu le voyage de Nathan, ce faux Prophéte, honteux de voir que sa fourbe avoit eu un si mauvais succés, se prépara à quitter le voisinage de Smyrne, sans entrer dans la ville. Neanmoins il obtint la permission de visiter le tombeau de la mére de Sabatai, afin d'y recevoir le pardon de ses pechés, selon l'institution du Messie prétendu. Il se lava premiérement dans la mer, comme pour se purifier, aprés quoy il dit son *Tevila*, ou ses priéres auprés de la fontaine que nous appellons *Sancta Veneranda*, joignant le Cimetiére des Juifs. Il partit ensuite pour Chio, accompagné de deux disciples, d'un valet, & de trois Turcs. Mais il partit sans avoir donné audience aux Deputés, & sans répondre à la lettre qui luy estoit écrite par les Communautés des Juifs d'Italie. De sorte que ces Deputés furent contraints de s'en retourner sans avoir reüssi dans leur Commission. Cependant les Juifs revinrent de leur égarement, & se donnérent de nouveau à leur profession, qui avoit quelque chose de plus solide, que ce que Sabatai leur promettoit. Telle fut la fin d'une extravagance, qui eût coûté cher aux Juifs, si leur Messie ne se fût fait Turc. Depuis ce temps-là Sabatai a vêcu dans une dévotion particuliére, estant élevé aux pieds du Grand Gamaliel de la Cour Turque. C'est de *Vanni Efendi* que je veux parler, un homme que l'on croyoit assés sçavant pour estre l'Oracle de la Religion Mahometane, & l'Interpréte infaillible de la Loy ; & qui estoit luymême

même entesté de son propre mérite & de sa propre 1666.
sainteté. C'estoit, pour en parler veritablement, un Turc tout à-fait superstitieux, qui se croyoit soüillé si un Chrétien l'avoit touché, ou s'étoit seulement approché de luy. Ce fut sous ce grand Maistre, que Sabatai receut les teintures de la Loy de Mahomet, & qu'il devint un veritable Mussulman. En échange, ce grand homme ne dédaigna pas d'apprendre de luy plusieurs choses, qui regardoient le culte & les Rites des Juifs, dont il eut par là une plus juste idée qu'il n'en avoit auparavant. De cette maniére Sabatai passa quelque temps à la Cour Turque, comme Moyse avoit passé une partie de sa vie à la Cour d'Egypte. Peut estre mesme qu'à l'imitation de cet ancien Liberateur des Juifs, il jetta les yeux sur l'affliction de ses freres, & qu'il eust pitié d'eux. Il les assura constamment qu'il étoit effectivement leur Messie. Mais par complaisance pour les Turcs, il ajoûtoit qu'il ne conduiroit jamais sa Nation à Jerusalem, à moins qu'elle ne devînt semblable à luy : c'est à dire à moins que renonçant aux ombres & aux élemens imparfaits de leur Loy, ils ne s'attachassent à la Religion de Mahomet, & ne fissent les autres choses qu'il jugeroit à propos de leur prescrire. Sa déclaration eut en partie l'effet qu'il en attendoit. On vit arriver de Jerusalem, de Babylone, & d'autres lieux éloignés, un assés grand nombre de Juifs, qui jettans leurs bonnets en terre, se faisoient hautement Turcs en présence du Grand-Seigneur. Sabatai s'insinuant dans l'esprit des Turcs, par les Proselytes qu'il faisoit, ils luy permirent d'aller voir ses freres aussi souvent qu'il le souhaiteroit. Il employa ce temps à circoncire leurs enfans au huitiéme jour, conformément à la Loy de Moïse, & à prêcher sa nouvelle doctrine : Il y réüssit si bien, que plusieurs demeurérent persuadés, qu'il estoit véritablement le Messie, & attendoient à toute heure

1666. heure quel ſeròit l'événement de tant des choſes ſur-prenantes. Mais il n'y en avoit point qui oſaſt le reconnoiſtre publiquement, de peur de s'attirer la colere des Turcs, & celle des Juifs, & de s'expoſer à l'excommunication de la part des uns, & au gibet de la part des autres.

Cela n'empécha pas qu'au mois de Janvier 1672. on ne viſt paroiſtre à Smyrne un autre Impoſteur, que l'on diſoit eſtre de la Morée, quoy que ſon origine ne fuſt pas connuë, Mais l'enteſtement où l'on ſe trouvoit pour Sabataï, & l'oppoſition des Gouverneurs des Juifs, empêchérent le nouveau Meſſie de faire beaucoup de Sectateurs. On crût meſme qu'il ſeroit aiſé de le faire punir comme Impoſteur. Cependant les Juifs honteux de faire paroiſtre un autre Meſſie ſur le téatre, aimérent mieux l'entreprendre ſous une autre qualité. Ils l'accuſérent d'adultére, & à force d'argent obtinrent une Sentence du Cadi, qui le condamnoit aux Galéres. On le tint, par forme, un peu de temps en priſon, & ce temps luy ſervit à ſe juſtifier, en montrant des fauſſetés viſibles dans l'accuſation. Il eſtoit apparemment hors d'affaire, & alloit ſortir de priſon: mais l'argent & le pouvoir de la Synagogue eurent plus de force que les amis & les diſciples de l'Impoſteur, qui demeura en priſon. Pour Sabbataï il mourut en l'an 1676.

L'extravagance des Juifs, & l'impoſture de Sabataï nous ont fourni le ſujet d'une aſſés grande digreſſion. Il eſt temps que nous la finiſſions, & que reprenant le fil de nôtre Hiſtoire, nous voyons ce qui ſe paſſe en Turquie, par rapport aux affaires publiques. Le Comte de Leſlie Ambaſſadeur de l'Empereur eſtoit parti de Conſtantinople le 11. jour de Decembre 1665. Le 10 Mars 1666. il ſe trouva ſur la frontiére preſt d'eſtre échangé avec l'Ambaſſadeur Turc. La veille du jour de l'échange, il coucha dans un village appellé Elmas, dont les habitans ſont

Calvinistes, comme la plûpart des peuples de la haute Hongrie. Ils se voyent, pour ainsi dire, toûjours entre les coups, & cependant on les doit regarder comme les plus heureux du païs. En temps de guerre ils sont incomparablement plus en seureté, que les habitans des villages qui appartiennent à l'un ou à l'autre Empereur. Car les derniers sont souvent exposés au pillage, à l'incendie, & aux executions militaires; au lieu que les premiers en sont exempts, parce qu'ils payent tribut aux deux partis, & qu'ils fournissent du fourrage aux troupes de l'un & de l'autre. Le lendemain l'Ambassadeur de l'Empereur conduit par le Bacha des Cinq Eglises, arriva avec une escorte de trois cens chevaux, à l'endroit où se fait depuis plusieurs années l'echange des Ambassadeurs. Ce lieu est environ à une heure & demie du village dont nous venons de parler. C'est là que sur les bords du Danube il y a trois postes différents, tous trois en platte campagne. Les Ambassadeurs se rencontrent à celuy du milieu, où aprés quelques complimens, ils prennent congé l'un de l'autre. L'Ambassadeur d'Allemagne se trouva à son poste sur les sept heures du matin: mais il fut obligé de s'y arrêter, parce que l'Ambassadeur Turc n'estoit pas encore arrivé de Komorre. Aprés avoir attendu assés long temps, on apprit le sujet de son retardement. Il alleguoit qu'entrant en Allemagne, il s'étoit defrayé dix-huit jours entiers entre la frontiére & Vienne; & qu'avant que de partir de Komorre, il prétendoit estre rembourfé de sa dépense, à raison de cent écus par jour. A cela il fut répondu, que l'on n'avoit jamais rien alloüé de semblable à un Ambassadeur Turc avant son arrivée à la Cour Impériale: Qu'au lieu de cela les Officiers de l'Empereur le traitoient & le défrayoient sur la route, & que cela avoit esté fait de la maniére du monde la plus honnête. Le Turc peu satisfait d'une semblable réponse, déclara qu'il ne partiroit

1666.

Maniére dont se fait l'échange des Ambassadeurs.

1666. point qu'on ne l'euſt payé entiérement ; eſpérant que la rigueur de la ſaiſon forceroit l'Ambaſſadeur d'Allemagne à ſe relâcher. En effet, le Comte de Leſlie eſtoit en plaine campagne, expoſé à un temps fort rude, & dépourvû tant de vivres pour luy & pour ſa ſuite, que de fourrage pour ſes chevaux : Au lieu que Mahomet Beigh eſtoit chaudement dans ſon batteau, enveloppé de ſes fourrures, & muni d'un bon Poile à l'Alemande ; de ſorte qu'il ne doutoit point qu'on ne luy accordaſt ce qu'il avoit reſervé pour la derniére de ſes prétentions. Cette propoſition, que le Comte de Leſlie trouvoit tout-à-fait déraiſonnable, ne le parut pas moins aux Turcs de ſa ſuite, que l'avarice de Mahomet Beigh laiſſoit expoſés à un air froid & perçant. A la fin il fut répondu de la part des Allemands, qu'un Ambaſſadeur doit toûjours eſtre content de la reception qu'on luy fait, pourveu qu'on ne retranche rien de ſes droits, ni de la coûtume : Que ſi les prétentions de l'Ambaſſadeur Turc eſtoient bien fondées, le Comte avoit droit de ſe plaindre de ce que depuis ſept jours, c'eſt-à-dire, du jour de ſon départ de Bude, on ne luy avoit pas donné un ſeul aſpre. Ce qui devoit ſe faire, en cas que la demande de Mahomet fuſt juſte ; puiſque les Ambaſſadeurs des deux Empires devoient eſtre traités également. Mais que le Comte de Leſlie eſtoit demeuré ſatisfait de l'aſſurance qu'il avoit receuë du Bacha, que ce n'eſtoit pas la coûtume. Qu'enfin les prétenſions de l'un autoriſant celles de l'autre, l'Ambaſſadeur d'Allemagne pouvoit demander d'eſtre payé pour ſept jours. On fit dire enſuite au Miniſtre Turc, que l'on avoit un moyen de le ſatisfaire : Que le Comte luy tranſporteroit ſes ſept jours, à prendre ſur le Grand Seigneur, & que s'il luy eſtoit encore effectivement deû quelque choſe, il promettroit ſur ſa foy & ſur ſon honneur de l'en faire payer. Il ajoûta, qu'il faloit eſtre fort intereſſé, pour mettre ſon avantage particulier

ticulier en compétition avec le bien public, & preférer quelque peu d'écus à la tranquillité des deux Empires: Que pour luy il aimeroit mieux renoncer à tous ses droits, que de porter préjudice aux moindres affaires de son Maistre: Qu'en certaines occasions, il estoit du devoir d'un Ministre zelé, de souffrir le tort qui luy estoit fait en son particulier, & d'en attendre la récompense de son Souverain: Qu'il remercioit Dieu de ce qu'il avoit esté assés heureux pour s'acquitter de sa Charge à la satisfaction des deux Empereurs: Qu'il estoit prest d'en faire la derniére fonction & la derniére cerémonie: Qu'ainsi ce n'estoit pas sa faute, si elle venoit à manquer; Et que pour empêcher les suites de leur différend, il falloit en remettre la décision à leurs Maîtres, & cependant se retirer l'un à Bude, & l'autre à Vienne. Le Kahia ou Intendant de l'Ambassadeur Turc estoit present à ce discours, dont la conclusion ne luy plût pas. D'abord qu'il entendit parler de retourner à Vienne, il répondit que son Maître ne partiroit point de Komorre. Le Comte répliqua, qu'un homme qui sçavoit si peu les devoirs de sa Charge, pourroit bien ne pas trouver tout le respect deû à un Ambassadeur; & que s'il refusoit de s'en retourner à la Cour Impériale, il pourroit y estre forcé. L'appréhension du voyage de Vienne diminua de beaucoup la fierté du Turc. Il partit de Komorre l'apresdinée du méme jour, & entre trois & quatre il se trouva au lieu de l'échange. Le vent qui estoit assés violent jetta sur le sable quelques uns de ses bateaux, qui étoient trop chargés, & n'avoient pas assés de gens pour les conduire. Ce fut là un nouveau prétexte de retardement, & l'Ambassadeur Turc, sous ombre que ceux de Komorre pourroient retenir ses hardes, déclara qu'il ne partiroit point qu'il n'eust ses bateaux avec luy. Le Comte de Leslie fut plus irrité de cette nouvelle extravagance, qu'il ne l'avoit esté de la premiére. D'un autre côté les Turcs

1666.

1666. de sa suite, de qui l'appetit redoubloit à mesure que le froid les pressoit, donnoient mille malédictions à Mahomet Beigh. Le jour commençant à décliner, le Comte de Leslie envoya dire à l'Ambassadeur Turc, qu'il estoit résolu de ne pas attendre davantage: En effet, il donna ordre à son Cocher de marcher. Il protesta auparavant, que si un procedé si irrégulier avoit des conséquences fâcheuses, ce ne seroit pas sa faute, & qu'il s'en déchargeoit. Sa fermeté, jointe aux remontrances du Bacha des Cinq Eglises, obligea le Turc à sortir de son bateau & à se rendre à son poste. Les Turcs au nombre d'environ trois cens étoient sous les armes dans leur quartier, & les Hussards ou Cavaliers Hongrois, qui ne faisoient gueres plus de deux cens hommes, étoient en la méme posture à l'opposite des premiers. Les Ambassadeurs firent alte chacun à leur poste, d'où ils marchérent d'un pas égal, pour se rencontrer au milieu. Aprés quelques legers complimens, & des priéres réciproques de saluër les principaux Ministres des Cours où ils alloient, ils prirent congé l'un de l'autre; l'Ambassadeur d'Alemagne montant dans son carosse, & le Turc se mettant dans son bateau. Ce ne fut pas seulement en cette occasion, que le dernier fit voir une ame sordide & intereſſée, & il avoit toûjours vêcu à Vienne de la maniére du monde la plus honteuse. La famine regnoit continuellement chés luy; & de ses domestiques irrités d'une si grande mesquinerie, les uns l'abandonnérent & s'en retournérent en Turquie, les autres au nombre de trente se firent Chrétiens. Mais pour ces derniers, la charité nous oblige de croire, qu'ils embrassérent nôtre foy par des motifs plus pressans que celuy de leur pauvreté. Il fut aussi genereux dans ses présens, qu'il avoit été honnéte dans sa maniére de vivre. Il donna deux piéces de vingt sols au Maistre de la maison où il avoit logé; & présenta un sac de ris au Commissaire de l'Empereur qui le conduisit jusqu'à

qu'à la frontiére. Auſſi-tôt que la paix eut eſté concluë, & que les cerémonies de la ratification furent achevées, les Turcs ſongérent à donner de l'exercice à leurs troupes. Comme la guerre eſt l'ame de leur Empire, & leur grand préſervatif contre les diviſions inteſtines, on travailla avec toute l'application poſſible aux préparatifs pour la campagne ſuivante. La plus grande ambition du Viſir étoit de mettre fin à une guerre, qui avoit déja duré prés de vingt-cinq ans: Mais il ne la vouloit terminer que par la conquête entiére de l'Iſle, qui luy promettoit une gloire à laquelle ſes predeceſſeurs n'avoient pû parvenir. Pour cet effet on amaſſa dans les environs, une quantité prodigieuſe de munitions, de vivres, & d'autres choſes neceſſaires pour les troupes. 1666.

Au commencement de la guerre, le Provediteur Priuli étoit Gouverneur de Candie. Mais les Venitiens craignant ce qui pouvoit arriver, en commirent la defenſe au Marquis-Ville, un Capitaine également brave & experimenté, & luy donnerent le titre de General de l'Infanterie Venitienne, comme nous l'avons déja dit. Il eſtoit au mois de Decembre de l'année 1665. dans l'Iſle de Paros avec toutes ſes forces, qu'il fit paſſer en reveuë, & qu'enſuite il embarqua ſur ſeize galéres, cinq galéaſſes, & trente-cinq vaiſſeaux de guerre. Ils partirent de Conſerve d'Antiparos, & le douze Février la Flotte ſe trouva au Rendés-vous à Argentiéra. Les Turcs avoient cependant embarqué du ſecours pour Candie ſur trente-cinq galéres, qui rencontrérent le Chevalier d'Hoquincourt dans le Canal de Scio. Ils en furent endommagés, & perdirent quelques hommes: Ce qui ne les empécha pas de continuër leur route, & de débarquer dix-huit cens Janiſſaires à la Canée. Le Chevalier fut bleſſé, & eut quarante hommes tués. La Flotte de Veniſe ſe trouva le vingt-trois Février en veuë de l'Iſle de Candie, & fut accueillie d'une tempête ſi violente,

1666. accompagnée de tonnerres & d'éclairs, que tous les vaisseaux coururent risque de se perdre. Mais le vingt-sixiéme, encore que les vents & l'obscurité leur fussent également contraires, & que les Turcs eussent allumé de faux feux, ils ne laissérent pas d'entrer dans le port de Suda à la faveur des feux que la forteresse avoit allumés. Les troupes y ayant debarqué, elles passérent montre, & touchérent leur paye: ce qui les anima considérablement. Les Officiers jugeant qu'il falloit profiter de leur bonne disposition, marchérent vers la Canée, dans l'espérance d'y faire quelque action mémorable. L'avant-garde composée de six cens Fantassins & cent quatre vingt chevaux, estoit commandée par le Lieutenant Genéral Vertmuller, qui s'engagea plus avant que ne le portoient ses ordres, & fut en grand danger. Un parti plus fort que le sien le chargea vigoureusement, & mit ses troupes en desordre. Elles eussent esté entiérement défaites, si le Marquis-Ville ne fust promtement accouru à leur secours. Quoy qu'il en soit, les Vénitiens perdirent en cette rencontre trois cens soldats, quarante chevaux, & douze Officiers. Le Marquis de Ceva fut tué sur la place, & le Capitaine Scot Escossois fut fait prisonnier. Le Facteur Anglois le racheta ensuite à Smyrne. Du côté des Turcs il y eut sept cens morts, & entre autres l'Aga des Janissaires, qui estoit un homme de cœur & d'expérience. Comme ce commencement n'étoit pas avantageux aux Chrétiens, la suite ne leur fut pas favorable, & le Ciel sembla se déclarer contre eux. Il tomba pendant trois mois une quantité si prodigieuse de pluye, que les riviéres, les marais, & les fossés se debordérent de tous côtés, & l'inondation fut suivie de la perte de tout le fourage & de tous les grains. D'un autre côté la garnison de la place fut renforcée des troupes qu'on luy envoya de Rétimo, Chiramo, Armiro, & des autres lieux possedés par les Turcs. Tant d'obstacles firent juger qu'il

Rencontre auprés de la Canée.

estoit

eſtoit à propos de ſe retirer. L'on alla camper dans 1666.
les agréables & fertiles vallées de Spina-longa ; & l'on y attendit un temps plus doux, & l'arrivée des recreuës, pour faire une nouvelle tentative ſur la Canée, ou ſur Candie neuve. Mais la fortune ne favoriſa pas leurs intentions. Le Capitaine genéral André Cornaro arriva peu aprés avec ſa Flotte, & fit le débarquement des troupes partie à Candie, partie à Standia, qui eſt une Iſle ou rocher, à deux lieuës de cette ville. Son arrivée qui devoit avancer le deſſein des Genéraux, ne fit que le rompre. On prit de nouvelles meſures, & il fut arreſté que l'on demeureroit ſur la défenſive, & que l'on s'attacheroit uniquement à la conſervation de la capitale de l'Iſle. Les Vénitiens faiſant refléxion que lors qu'un corps eſt attaqué par des humeurs actives & boüillantes, les eſprits ſe retirent au cœur pour le défendre contre leurs efforts, crûrent qu'il falloit imiter la conduite de la nature, & concentrer toutes leurs forces dans la ville de Candie. Dans une telle réſolution ils y envoyérent des ſecours conſidérables d'hommes, de vivres & de munitions. Le Capitaine du Golfe arriva à Suda avec onze galéres, & une galéaſſe chargée de quince cens ſoldats & trois cens Pionniers. Il ſe joignit enſuite au corps de la Flotte, dont les diverſes eſcadres firent voile pour la ville de Candie.

Le Marquis-Ville y aborda le premier de Mars, & fut accompagné par le Provéditeur depuis le Mole juſques au Palais qui luy avoit eſté preparé. Aprés les complimens receus & rendus, ſon premier ſoin fut de donner des quartiers commodes à la Cavalerie & aux nouvelles forces. Enſuite il prit connoiſſance de l'état de la garniſon, & viſita les fortifications, auſquelles il fit faire les réparations qu'il crût néceſſaires. Le Capitaine Genéral arrivant en ce temps-là avec le reſte de la milice, on fit une reveuë de toutes les troupes dans le foſſé de Panigra.

1666. Les Turcs qui en eurent avis, vinrent fondre ſur eux à l'improviſte avec un puiſſant Corps. Les Chrêtiens furent ſurpris d'une attaque ſi impréveuë, & Verſama, un brave Colonel ayant eſté tué, ils prirent honteuſement la fuite, ſans que ni l'exemple du Marquis, ni ſon autorité fuſſent capables de les retenir. Mais on fit de ſi furieuſes décharges d'artillerie & de mouſqueterie ſur les Turcs, que des plus avancés, il y en eut tres-peu qui ſe ſauvaſſent.

Le douze d'Avril il arriva une Flotte de galéres avec de nouvelles recrües, qui renforcérent conſiderablement la garniſon. Le Marquis-Ville réſolut de prendre la campagne, & ſortit de nuit avec ſept mille Fantaſſins & ſix cens cinquante chevaux. Il campa entre Candie & la vallée de Gioffiro, tirant ſes lignes à l'oppoſite du Camp des ennemis. Cependant on envoya en mer deux eſcadres de vaiſſeaux, l'une vers la Crociére, & l'autre vers la côte de la Canée, pour empêcher les ſecours qui tâcheroient de paſſer à l'armée des Turcs. Ceux-cy n'avoient ni moins de courage, ni moins de vigilance que les Chrêtiens. Un parti de deux mille hommes ſorti de leur tranchée, & marchant ſecrétement à la faveur d'une montagne qui le couvroit, alla fondre ſur quelques gardes avancées. C'étoient environ cinquante Fantaſſins du Regiment de Friſchein, commandez par le Capitaine Rades. Ces Soldats firent une aſſés vigoureuſe reſiſtance, & enſuite ſe retirérent dans un autre Corps de cinquante Mouſquetaires & vingt-cinq Arquebuſiers du Regiment d'Arborio, leſquels aſſiſtés par d'autres detachemens, regagnérent leur premier poſte. Mais ils le perdirent une ſeconde fois, eſtant obligés de ceder au nombre. Le Marquis-Ville commanda auſſi-tôt cinquante chevaux ſous les ordres du Lieutenant Colonel Mattiazzi, & ſoixante & dix ſoldats ſous Blane Major du Regiment d'Arborio, qui reprirent le poſte

Les Chrêtiens campent.

Les Turcs les attaquent.

le poste avec un grand carnage des ennemis. Ce succés ne fit qu'animer les Turcs. Ils joignirent de nouveau les Vénitiens, & les chargerent avec tant de courage, qu'ils les chassérent pour la troisiéme fois. Les Chrêtiens perdirent le Lieutenant Cérusa Savoyard, & quelques Soldats. Les Turcs ne joüirent pourtant pas long-temps de leur avantage. Les Mousquetaires qui estoient sur les lignes, & l'artillerie des ramparts, firent une telle exécution, qu'étant en même temps chargés par un parti de Cavalerie sous les ordres du Colonel Rades, ils perdirent derechef leur poste, & furent repoussés en grand desordre jusques dans leur tranchée. 1666.

Irrités du peu de succés de leur entreprise, ils songérent à en réparer la honte par une nouvelle tentative. Ils conduisirent leurs troupes par des chemins couverts, & attaquérent les Venitiens quatre heures avant la nuict. Les Chrêtiens furent en un moment prests à les recevoir, & comme ils se tenoient toûjours sur leurs gardes, ils ne furent point surpris par les Turcs. Ils les laissérent approcher sans faire feu, & lors qu'ils furent à la longueur de deux piques, ils commencérent leurs décharges, & en un moment la terre fut jonchée de corps d'hommes & de chevaux. Les Turcs étonnés, balancerent s'ils feroient teste, ou s'ils prendroient la fuite. Mais estant encouragés par leurs Chefs, ils tinrent ferme pour quelque temps: Toutefois se voyant continuellement exposés au feu, & pressés par un Corps de Cavalerie, que commandoient le Comte Sforza Bissaro & le Capitaine Cafich, ils lâcherent le pied. Ensuite tombant dans le gros de leur parti, ils tournérent visage, & se mêlant Cavalerie & Infanterie avec les Vénitiens, ils les répoussérent jusques aux lignes. Ils les presserent mesme si fort, que les nouvelles troupes de l'aisle gauche & de l'aisle droite des Turcs les eussent tailles en piéces, sans les secours qui leur vinrent de tous côtez. Le Comte Corradini sortit

1666. des lignes par ordre du Comte Sforza avec un Régiment de Cuiraſſiers. Il fut ſuivi par le Colonel Scoppa, aſſiſté de ſon Lieutenant Colonel Tadeo-Motta, avec un bon nombre d'Arquebuſiers. Ceux-cy eſtoient ſoûtenus par un Eſcadron du Régiment de Baſſaro ; & tous enſemble eſtant ſecondés de toutes parts, repouſſérent les Turcs, qui ſonnérent la retraite. On ne voulut pas le pourſuivre davantage, de peur de donner dans des embuſcades, dont l'obſcurité eût empeſché de ſe défendre. Les Turcs perdirent en cette occaſion mille Soldats, avec pluſieurs Officiers de marque. Du côté des Vénetiens furent tués le Lieutenant Ceruſa Teſſari Capitaine dans la Motte, onze Cavaliers, & quelques Fantaſſins : La Motte, Corradini, Soup, le Comte Corbelli & d'autres furent bleſſés. Le Capitaine Géneral ayant eu avis en ce temps-là, que les Turcs eſtoient ſur le point d'envoyer en Candie cinquante Galéres chargées d'hommes & de munitions, ſe mit en mer avec quatre galeaſſes & vingt galéres dans le deſſein de les attaquer. Il renforça ſa Flotte de douze cens hommes de l'Armée, qui ſe trouva fort affoiblie, tant par là, qu'à cauſe des pertes que l'on avoit faites dans les derniéres occaſions. Toutefois le Marquis-Ville garda ſon terrain, & ſe contenta de ſerrer ſes lignes, & d'élever un fort à la veuë de l'ennemi, qui n'eut pas le courage de l'en empêcher. Au contraire, à ſon imitation les Turcs fortifiérent leurs lignes, dont ils fermérent toutes les advenuës, de peur d'être trahis par les Rénegats, qui euſſent pû ſe ſauver & inſtruire les Chrêtiens de l'état du Camp. Leurs precautions n'empéchérent pourtant pas qu'il ne s'en ſauvaſt. On apprit d'eux que le canon de la ville incommodoit fort les Turcs dans leur tranchée. Sur cet avis le Marquis-Ville fit tirer quarante-huit coups vers le lieu que les Transfuges avoient marqué : Ce qui jetta les Turcs en une aſſés

grande

grande consternation. Depuis il n'y eut point d'occasion considerable, & le temps se passa en de simples escarmouches, ou en des rencontres particulieres. Un Maréchal des Logis nommé Antiquario, le Comte Pio Ferreti, le Capitaine Vimés, & d'autres s'y signalérent par des actions particuliéres de valeur : le dernier entr'autres tua de sa main Mehmet Bey, un homme fort consideré dans le camp des Turcs. Les nouvelles que l'on eut des recreuës fréquentes qui venoient aux Turcs, & de plusieurs autres préparatifs, obligérent enfin les Vénitiens à décamper. Effectivement leurs ennemis recevoient à tout moment des secours : huit cens Janissaires & six cens Spahis avoient abordé à *Chira Petra*, & dix-sept cens à *Chissamo* : outre cela on amassoit dans le Golfe de Lepante un grand nombre de Galiottes & de Brigantins pour transporter des troupes en Candie, y ayant déja dix-huit vaisseaux de Barbarie pour cet effet. Tant de préparatifs firent connoître au Capitaine Géneral qu'il estoit necessaire pour la conservation des places les plus importantes, d'y retirer les troupes. Le premier Juin le Marquis-Ville exécuta avec beaucoup d'ordre & de soin ce que l'on avoit résolu. Il fit premiérement partir l'artillerie, les mortiers, les munitions, & les provisions, qui furent menées au fort de *Mocénigo.* Ensuite il fit travailler la moitié de l'Armée à combler les lignes, pendant que le reste estoit en bataille. Deux heures avant jour il fit sauter le fort, & divisant ses troupes en trois corps, se retira dans la ville. Les Turcs eurent beaucoup de joye de son départ, & en firent des réjoüissances publiques. 1666.

Le Marquis-Ville n'ayant point gagné de bataille, & n'ayant remporté sur les Turcs aucun avantage fort considérable, ses envieux ne manquérent pas d'embrasser l'occasion de le décrier. Ils publiérent plusieurs choses injurieuses à sa réputation, prétendant que ses actions n'avoient pas répondu

1666. répondu à ce que l'on s'estoit promis de luy. Mais il est estrange que des gens qui sont couchez dans de bons lits, où ils goûtent un parfait repos, qui ne connoissent ni les dangers, ni les fatigues, qui ignorent l'estat des affaires, se mêlent de juger de choses qui passent leur portée. En effet, ils eussent peut-estre esté d'un autre sentiment, s'ils se fussent informez & de la puissance des Turcs, & de la difficulté qu'il y avoit de faire passer des secours en Candie. Un grand trajet de mer à passer, l'inconstance des vents, ou leur rigueur à craindre, souvent des ennemis à combattre, & mille autres accidents à essuyer, ne sont pas d'aussi legers obstacles qu'on se l'imagine. D'ailleurs on avoit en teste les troupes nombreuses d'un Empire florissant, de qui les richesses immenses, & les soldats courageux, estoient des ennemis assés redoutables. Quoi qu'il en soit, le Senat de Venise n'eut pas la même opinion du Marquis que ses envieux. Il applaudit à ses travaux, & luy sçût bon gré de ses services; avoüant que comme ils avoient déja attiré au Marquis l'admiration de tout le monde, la République en auroit toûjours beaucoup de reconnoissance. Les galéres de Malte arriverent alors en Candie, où il y eut quelque dispute pour le rang. Les Venitiens ne voulant pas leur ceder, le Chef partit malcontent, & fit route vers le Oüest, devant transporter la jeune Imperatrice d'Espagne en Italie.

On apprit alors à Candie par diverses lettres, que le Grand-Visir estoit parti d'Andrinople avec une armée nombreuse, & qu'il estoit déja arrivé à Thébes, où estoit le rendez-vous, d'où l'on devoit à passer en Candie par Malvoisie. Les Generaux Venitiens conclurent qu'il falloit s'opposer à leur passage, & les combattre sur un élement favorable à la Republique, plustost que d'attendre leur débarquement, où la partie seroit trop inégale. Dans ce dessein le Capitaine General renforça sa Flotte de

Arrivée du Grand-Visir à Thebes.

deux mille Fantassins, & mille chevaux, commandés par le Comte *Licinio Martinoni*. Le rendez-vous fut marqué à Argentiere, où le Marquis-Ville se trouva, aprés avoir moüillé à Milo pour y rafraîchir ses chevaux; cette Isle ayant de fort bon fourrage. Le Capitaine General fut retenu quelques jours à Standia par des vents contraires. On tint conseil sur la conduite que l'on observeroit, & ensuite on mit à la voile. Le neuf d'Aoust il s'éleva une furieuse tempeste, qui obligea les vaisseaux d'aller chercher un abri à *Santoxini*, où ne pouvant arriver, ils gagnérent heureusement *Stampalia*, qui est une Isle abondante en excellens vins, en bons fruits, en perdrix, & en plusieurs autres choses néceſsaires pour la vie. Aprés divers accidens, ils arriverent à *Andra*, une Isle fort grande & fort peuplée. On y tint un nouveau Conseil de guerre, où il fut derechef arresté que l'on feroit tous les efforts imaginables pour couper les secours qui passoient tous les jours en Candie. Le Cavalier *Grimani* commandant des Galions, eut ordre de croiser la Côte. Ayant appris que douze navires Turcs chargeoient des provisions dans le Golfe de *Volo*, il s'y en alla, & eut le bon-heur de les prendre tous avec leur charge. Les autres escadres n'eurent pas un semblable succés, & de quelques soins, ou de quelques précautions que l'on usast, tout se déclaroit contre les Venitiens, & tout reüssissoit aux Turcs; soit que ce fust un effet de la nature, ou du hazard; ou pour mieux dire, parce que la Providence avoit arresté que l'Isle de Candie passeroit au pouvoir des Turcs.

1666.

Douze Bâtimens Turcs pris.

Le Grand-Visir estoit alors à Thébes, au rendez-vous, & se préparoit à passer en Candie. Avant que de s'engager en une si perilleuse entreprise, il resolut de faire de nouvelles propositions à Ballarino. Il croyoit peut-estre, que le bruit de sa marche auroit intimidé les Venitiens, & que pour épargner le sang de leurs sujets, & sauver les frais de la guerre,

ils

1666. ils consentiroient à luy ceder toute l'Isle. Ballarino partit de Constantinople le 25. d'Aoust, accompagné d'un Capigibachi ou Chef des Portiers, & de trois Janissaires. En vingt-trois jours il arriva à Salonique, où il fut attaqué d'une violente fiévre, causée par une agitation à laquelle il n'estoit pas accoûtumé, ou par le défaut du sommeil qu'il prenoit ordinairement aprés le repas. Au premier accés, croyant que ce ne seroit qu'une legere alteration, il ne laissa pas de continuer son voyage. *Patavino* son Secretaire tâcha de l'en dissuader, mais inutilement. Le Resident craignoit que le moindre retardement ne luy fist perdre le moment favorable, auquel seul la paix pouvoit se conclure. Il se représentoit, que s'il s'arrestoit on ne manqueroit pas de l'accuser de délicatesse : Qu'à la verité il pourroit s'en justifier, mais que les Turcs seroient trop avancés, & que leurs progrés rendroient la paix desespérée : Qu'alors il se verroit exposé à un mal-heur plus sensible que la mort même, aux reproches d'avoir abandonné les interests de la République dans un temps où l'on avoit le plus besoin de ses soins : Que sa maladie passeroit plûtost pour une feinte que pour une verité : Qu'enfin un homme qui meurt fidele & constant, vit avéc la loüange de sa constance & de sa fidelité ; Au lieu qu'un homme qui vit lâche & infidéle, trouve la mort dans son infamie. Ces considérations le portérent à se forcer : Mais la violence de sa fiévre augmentant à chaque accés, le sixiéme jour il fut obligé de s'arrester à une ville appellée Isdino, où il rendit l'esprit. Avant sa mort il instruisit Patavino de la maniere dont il devoit mênager les affaires, & le chargea de recommander ses enfans au Senat. Ses Funérailles se firent aux dépens du Public, & son corps fut inhumé dans l'Eglise Saint Marc : Son fils *Dominico Ballarino* luy succeda en sa Charge. Le Senat ayant appris de Patavino, que le Visir souhaitoit

avoir en Candie auprés de sa personne un autre Envoyé avec la qualité de Ministre public, nomma pour cet employ le Secretaire *Girolamo Giavarina.* Au même temps *André Cornaro* demandant la permission de se retirer, le Senat la luy accorda, & honora de sa Charge *Francesco Morosini.* On luy donna de puissants Convoys, & des recreuës, des provisions & des munitions proportionnées à l'importance de la guerre. 1666.

Au mois d'Octobre le Visir s'embarqua à Malvoisie avec toutes ses troupes, & passa en Candie. Le dernier jour de l'an il visita luy-même tous les dehors de la Capitale de l'Isle, qu'il vouloit emporter à quelque prix que ce fust. Il comprit bien-tost que le Siege seroit long, difficile, & opiniastré: C'est pourquoy il s'en retourna à la Canée pour y prendre de justes mesures sur une affaire qui estoit de la derniére conséquence. La suite de nôtre Histoire nous instruira des événemens différens du plus fameux Siége qui ait jamais esté. Le Visir passe en Candie.

Quoi que l'Isle de Candie soit le grand Boulevard de la Chrêtienté, la pluspart des Princes Chrêtiens ne la considéroient pas comme la barriére de leurs Etats. Les uns étoient dans des divisions & dans des troubles qui ne leur permettoient pas de songer à l'avantage commun: Les autres croyoient que leur éloignement les dispensoit de prendre part à une guerre dans laquelle ils ne se croyoient point intéressés. Ainsi les Vénitiens ne receurent presque d'autre secours que de foibles promesses, & d'inutiles vœux que l'on faisoit pour leur prosperité. Il n'y eut que les troupes que le Pape avoit en Dalmatie sous les ordres de *Mutio Mattei*, qui passérent en Candie: Et cinq cens hommes des troupes du Grand Duc prirent leur place en Dalmatie. La République avoit envoyé le Cavalier *Aluise Sagredo* vers le Roy Tres-Chrêtien, qui fit présent au Senat de cent mille écus. Le Cardinal Barberin fournit

à ses

1666. à ſes propres dépens quatre mille meſures de bled. Le temps n'étoit point du tout favorable aux Venitiens : Les galéres du Roy Catholique, celles d'Italie & celles de Malte alloient prendre en Eſpagne la nouvelle Imperatrice : Le Pape étoit infirme & aſſés embarraſſé de ſes affaires particulieres. L'Empereur ſe marioit, & quand meſme les ſoins d'une femme ne l'euſſent pas occupé, il craignoit à tous momens des troubles de la part des Princes du Rhin, ou des Suédois dans le Duché de Breme. Le Roy d'Eſpagne étoit un enfant de cinq ans, engagé dans une méchante guerre avec le Portugal, & menacé par la France au ſujet des prétentions de la Reine ſur les Païs-Bas. Les Turcs au contraire étoient en repos au dedans, & en paix au dehors : deſorte qu'il y avoit beaucoup d'apparence, que le puiſſant Empire des Ottomans engloutiroit tout d'un coup une tâche de terre qui ſembloit neanmoins être dans une ſituation à braver l'ennemy le plus formidable, auſſi bien que la violence des flots de la mer.

HISTOI-